LA TREIZIÈME MAIN

par

EDWARD BROOKER

3 F 50

LA TREIZIÈME MAIN

ROMAN POLICIER

3 F 50

"Les Publications Georges Ventillard"

DU MEME AUTEUR
DANS LA MEME COLLECTION

LA MORT VIENT A 6 HEURES

LE BACILLE BX 766

POUR PARAITRE LE 5 DECEMBRE

LA MAISON SANS FENÊTRE

Chacun des volumes parus est envoyé franco contre mandat de 4 francs aux " Publications G. Ventillard " 8, Rue du Croissant PARIS (2e)

Copyright by *Les Publications Georges Ventillard* — 1935

LA TREIZIÈME MAIN

EDWARD BROOKER

LA TREIZIÈME MAIN

EDITION
" LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD "
8, Rue du Croissant, PARIS (2e)

I

JE N'AI PLUS QU'A MOURIR...

Jack O'Connor longeait le quai, sans se presser. Son train ne partait pas avant une vingtaine de minutes. Il parvint au wagon de tête, qui portait la place indicatrice *Paris-Marseille,* et trouva facilement sa place, retenue la veille. Il rangea méthodiquement dans le filet ses valises somptueuses et pratiques comme celles dont les Anglais ont le secret.

Une seule autre place semblait retenue dans son compartiment. Il ferait, dans ces conditions, un voyage tranquille et pourrait, sans aucun doute, passer une nuit reposante, pour peu qu'il tombât sur un compagnon accommodant.

Jack redescendit sur le quai, acheta les journaux parisiens du soir, bourra sa pipe de bruyère, s'amusa quelques instants au spectacle, toujours et partout identique, des effusions précédant un départ. Il ne remonta qu'à la dernière minute, quand les employés déjà fermaient les portières.

Longtemps Jack resta dans le couloir du wagon, fumant et rêvant, tâchant de lire au passage le nom des innombrables stations de la

banlieue parisienne que le train brûlait, avec une vitesse croissante.

Quand le convoi fut en pleine campagne, roulant dans la nuit obscure, Jack secoua les cendres de sa pipe et se décida à regagner son compartiment. Du couloir, à travers la vitre, il se rendit compte que la place louée était occupée, non par un compagnon plus ou moins avenant, mais par la plus charmante des Parisiennes. Ainsi, du moins, en jugea Jack O'Connor après un examen rapide. La femme était très élégante, à coup sûr, jolie probablement, malgré le voile épais qui dissimulait le haut de son visage.

D'instinct, Jack porta la main à sa cravate pour en rectifier l'ordonnance. Cet Irlandais athlétique et sportif était coquet. Beau garçon, blond, musclé, il aimait à plaire aux femmes, ce qui n'avait, après tout, rien d'anormal.

Après un salut courtois, Jack s'installa commodément dans un coin, déplia ses journaux et fit hypocritement semblant de trouver un prodigieux intérêt aux faits divers de la journée. En réalité, embusqué derrière le *Times*, il observait à la dérobée sa compagne dont la bouche était d'un dessin charmant et dont le parfum le troublait.

Mais elle ne semblait même pas s'apercevoir de la présence de Jack. Une de ses mains s'était agrippée à la bretelle de suspension, l'autre serrait nerveusement un sac élégant en peau de crocodile. L'inconnue paraissait à la fois agitée et

songeuse, comme perdue dans un monde de pensées.

Jack aurait bien voulu engager la conversation, mais il n'osait interrompre la rêverie de sa voisine. En désespoir de cause, il se réfugia dans la lecture de ses journaux, attendant le moindre prétexte qui lui permît de rompre la glace.

Une demi-heure ainsi se passa. Jack consulta son bracelet-montre : il n'était pas loin de onze heures et demie. Le train roulait à présent à près de cent kilomètres à l'heure, quand il ralentit si brusquement qu'il y eut un choc violent et qu'une des valises de la jolie Française tomba sur la banquette.

Enfin, Jack tenait son prétexte. Il se précipita, remit en place la valise qu'il cala soigneusement dans le filet. Hélas! son geste galant n'eut d'autre récompense qu'un remerciement poli, mais d'une froideur décourageante.

C'était manqué. Jack en était pour ses frais. Malgré l'heure tardive, aucun des deux ne paraissait songer à dormir. Peu à peu, sous le voile, Jack discernait mieux les traits de l'inconnue. Elle était incontestablement très jolie, peut-être un peu trop pâle, à moins que ce ne fût la poudre...

Jack avait repris son journal, l'inconnue sa méditation, le train sa vitesse et les heures s'écoulaient toujours dans un silence qui finit par agacer terriblement notre Irlandais. A

diverses reprises, Jack tenta d'amorcer la conversation, demanda la permission de fumer, d'ouvrir la fenêtre. Les réponses furent chaque fois brèves, monosyllabiques. La voyageuse avait pris un livre et tous deux lisaient.

Soudain, elle leva la tête. Jack vit ses yeux qui lui parurent tout d'un coup agrandis, comme remplis d'une terreur panique. Elle se tordit les bras, gémit sourdement, et ce fut elle qui rompit enfin le silence qui durait depuis Paris.

A cet instant, le train devait être à une quarantaine de kilomètres de Dijon, où le rapide devait s'arrêter pour changer de locomotive.

— Monsieur... dit-elle d'une voix mélodieuse mais où perçait une angoisse évidente, d'une voix qu'elle ne cherchait même pas à affermir, Monsieur! je vous en prie, excusez-moi et écoutez-moi!

— Je suis à vos ordres, madame! Vous sentiriez-vous, par hasard, mal à votre aise?

— Non, monsieur, il s'agit d'autre chose. Ecoutez-moi car le temps presse. D'ici quelques instants nous arriverons à Dijon et... alors... ce sera trop tard...

« Monsieur, je cours un grand danger... un danger mortel... Je risque ma vie, je le sais, et pourtant il le faut... Je vous en supplie, monsieur, il faut que vous veniez à mon aide!

— Madame, répondit Jack avec un étonnement

non dissimulé, je suis à vos ordres, je vous l'ai dit. Encore faudrait-il...

— Je vais vous expliquer, monsieur. J'ai tout lieu de penser que j'ai affaire à un gentleman...

Ici, Jack se rengorgea :

— Soyez-en certaine, madame, et tout ce qui est en mon pouvoir...

— J'ai peu de chose à vous demander, un simple geste. Et ce geste peut me sauver la vie. Accepterez-vous de le faire?

— Sans aucun doute, madame. Parlez, je vous en prie!

— Eh bien! voilà. Dans quelques minutes, dans une demi-heure, très exactement, le train va s'arrêter à Dijon. Un homme montera dans le train et voudra prendre place dans notre compartiment. Si vraiment vous consentez à me venir en aide, il faudra l'empêcher d'entrer, par tous les moyens, à tout prix, entendez-vous, sinon... (et sa voix prit un accent d'épouvante), sinon c'en est fait de moi!

— Madame, ce que vous dites là est effrayant! Mais comment pouvez-vous?...

— Ah! je savais bien que vous ne consentiriez pas. Je n'ai plus qu'à mourir...

Son visage prit une expression de désespoir. Ses traits se crispèrent, ses yeux s'agrandirent. Elle avança les bras comme pour parer un coup meurtrier, puis elle sanglota doucement.

Jack ne savait que penser, que répondre. L'angoisse de sa compagne était-elle sincère? N'avait-

il pas affaire à une folle? Dans quelle histoire allait-on l'entraîner?

Il se pencha vers elle, lui prit avec autorité l'un de ses poignets qu'il maintint dans sa main robuste et lui dit :

— Madame, ne vous désolez pas ainsi. Ecoutez-moi et ayez confiance en moi. Vous ne vous êtes pas trompée. J'ai la prétention d'être un gentleman, et personne, entendez-vous? personne, en ma présence, ne se permettra de vous molester ou même de vous manquer de respect. Mais je ne puis empêcher qui que ce soit de pénétrer dans ce compartiment. Dès l'instant où l'homme dont vous parlez est muni d'un billet régulier, il a le droit de s'installer à n'importe quelle place et je ne vois comment je pourrais le lui interdire. Je vous promets de veiller sur vous. Au moindre geste suspect, à la moindre parole déplacée, j'interviendrai et... (Jack bomba le torse) cet individu saura ce que pèse la main que voici. Mais ne me demandez pas de commettre une action illégale ou de me mettre dans mon tort. Et puis, n'êtes-vous pas un peu nerveuse? Ne vous exagérez-vous pas ce danger?...

La voyageuse s'était calmée. Déçue, elle l'était certainement. Ses larmes s'étaient séchées. Elle semblait lasse, résignée.

— C'est bien, monsieur. Je vous remercie. Oubliez, je vous prie, ce que je viens de vous demander. Puisqu'il n'y a pas moyen de l'éviter, je mourrai... j'accepte mon destin...

Jack voulut protester. Mais la voyageuse l'interrompit :

— Monsieur, je n'ai plus que quelques instants à vivre. Puis-je au moins vous demander un dernier service? Celui-là, vous pouvez me le rendre sans crainte de vous mettre dans un mauvais cas!

Et sa voix devint légèrement railleuse.

— Madame, disposez de moi, tout ce qu'il est humainement possible de faire...

L'inconnue se déganta, sortit une bague de son annulaire gauche. C'était une chevalière d'or dont l'écu portait des initiales enchevêtrées.

— Je vous demande de prendre cet anneau et de le remettre en mains propres à la personne, à l'homme dont voici l'adresse. (Elle griffonna quelques mots sur une feuille de papier.) Mais à lui, à lui seul. Vous n'aurez rien d'autre à faire que lui remettre l'anneau et lui dire que... que... je suis morte... Comme vous le voyez, cela n'est pas très compromettant. Acceptez-vous?

— Bien entendu, madame. Mais je suis certain que je n'aurai pas à accomplir la mission dont vous me chargez. Vous verrez que tout se passera très simplement.

— Je sais, hélas! ce que je dis!

Jack prit l'anneau de plus près. Le corps était en or, volumineux et pesant, et le cachet était constitué par une grosse améthyste gravée. Il recopia sur son calepin l'adresse du destina-

taire de la bague et rangea le tout soigneusement.

— Vous avez ma parole, madame! Mais, en vérité, si vous vous croyez vraiment en danger, pourquoi ne pas vous mettre sous la protection de la police? Ne pouvez-vous au moins me dire quel danger vous menace? Peut-être pourrais-je, de mon côté?...

L'inconnue se contenta de hausser les épaules. Jack eut beau la presser de questions, lui demander qui elle était, quelle était sa nationalité — car elle avait un léger accent étranger — quel était le but de son voyage, quel danger mystérieux la menaçait, rien n'y fit. Les lèvres de l'inconnue, amèrement contractées aux commissures, restaient closes, obstinément, et le silence du début régna de nouveau, lourd d'angoisse, interrompu parfois par un sanglot vite réprimé.

Le train ralentissait sa marche, on percevait l'entrecroisement des voies multiples, les lampes à arc illuminaient violemment le parcours. Les freins hurlèrent. Jack se leva, jeta un dernier regard sur l'inconnue, qui ne pleurait plus. Elle semblait déjà prête à recevoir le coup fatal.

— Dijon! Dix minutes d'arrêt!

Jack se pencha par la portière, inspecta soigneusement le quai presque désert à cette heure avancée, et soudain la porte du compartiment s'ouvrit. Un homme y pénétra, ayant pour tout bagage un petit sac à main de cuir fauve.

A sa vue, les yeux de l'inconnue s'exorbitèrent, et un cri rauque s'échappa de ses lèvres.

II

UN VOYAGEUR, COMME TANT D'AUTRES...

A l'entrée du nouvel arrivant, Jack s'était retourné et son regard allait du voyageur à l'inconnue, qui paraissait anéantie.

L'homme ne marqua nul étonnement de l'attitude de la voyageuse. Il posa tranquillement sur la banquette son petit sac de cuir et s'assit à côté de la jeune femme. Il était de taille moyenne, plutôt petit, avec une légère tendance à l'embonpoint, et était vêtu de gris sombre. Il portait une barbe noire fournie et soignée, et ses yeux étaient protégés par des lunettes d'écaille aux verres fumés.

Quand il s'assit, la jeune femme se réfugia dans le coin du compartiment, comme pour augmenter la distance qui la séparait de lui; mais il sembla ne pas le remarquer et resta bien tranquille, sans même avoir l'air de l'avoir aperçue. C'était une voyageuse comme une autre, comme il en eût rencontré dans n'importe quel train.

Jack était rempli de perplexité. Quelle foi devait-il ajouter à ce que venait de lui raconter

la belle inconnue? Evidemment, un voyageur venait de monter à Dijon... Et après? N'était-ce pas normal?

Sans doute, l'homme avait choisi leur compartiment. Parbleu, c'était le moins encombré! Jusqu'ici, Jack, avec la meilleure volonté, ne pouvait rien trouver d'extraordinaire. De plus en plus, il inclinait à croire qu'il avait eu affaire à une détraquée, ayant la folie de la persécution. Dans quelle aventure allait-il se lancer, pour peu qu'il donnât créance aux divagations de cette folle?

L'homme était un voyageur inoffensif, bien loin de se douter du rôle qu'on lui avait attribué par avance, brave Français moyen qu'on eût étonné, et peut-être flatté, en lui disant ce dont l'imagination de l'inconnue l'accusait.

Cette dernière avait enlevé son voile; Jack pouvait l'examiner tout à loisir. Elle était vraiment splendide, très brune, au teint mat. Pendant son entretien avec elle, Jack avait noté comme un léger accent exotique. La femme, sûrement, n'était pas Parisienne. Elle devait être du Midi, peut-être même étrangère, Italienne ou Espagnole, sans doute exaltée et encline à l'exagération comme on l'est dans ces pays ensoleillés.

Pourtant, et la bague... et l'adresse qu'il venait de recopier ?... Evidemment, cela ne prouvait pas que la femme fût en danger. En admettant qu'elle fût menacée, cela ne prouvait pas non

plus que le bourgeois paisible, assis sagement sur la banquette, fût le persécuteur implacable dont elle lui avait parlé.

Alors? Alors?

Ce casse-tête commençait à énerver Jack. Il avait beau se répéter qu'il n'y avait rien, qu'il ne se produirait rien, il ne se sentait pas moins la proie d'une certaine appréhension, d'une inquiétude qu'il cherchait à refouler et qui, malgré tout, l'envahissait peu à peu.

Décidément, l'imagination est prompte à s'enflammer en voyage, sur le continent surtout ! Dans la froide Irlande, on est plus pondéré. Sa compagne était toujours dans son coin, comme une bête traquée, sur la défensive. Ses yeux s'étaient abaissés, mais ne quittaient pas un seul instant le petit voyageur bedonnant assis auprès d'elle. Lui, ne bronchait pas. Il semblait ignorer ses voisins, se laisser bercer aux cahots du train, et ses yeux fermés pouvaient laisser croire qu'il dormait. Mais Jack nota qu'il n'en était rien, à sa respiration irrégulière et à certains tics nerveux qui l'agitaient par instants.

Et, son imagination reprenant le dessus, Jack admettait de nouveau la véracité des paroles de la folle, et ne doutait pas qu'il eût bientôt à intervenir. Il luttait contre la somnolence qui l'envahissait et à laquelle il ne voulait pas céder, dans la crainte que l'attentat ne se produisît pendant son sommeil.

Cela ne pouvait pas durer ainsi. Cette incer-

titude le tourmentait. Pour un peu, Jack eût préféré qu'il y eût véritablement quelque chose. Au moins, ses nerfs auraient été soulagés. Il eut l'idée de changer de compartiment, de prendre une couchette, de s'évader à tout prix de cette stupide aventure.

L'homme ouvrit les yeux, toussa, sortit un journal de sa poche, et se mit à lire. Le silence était lourd de menaces, l'air devenait irrespirable. Décidément, Jack en avait assez. Il allait se lever et se mettre à la recherche du chef du train... Mais pouvait-il laisser seule l'étrangère, après ce qu'elle lui avait raconté, après ce qu'il lui avait promis? Etait-ce agir en gentleman?

Et, soudain, l'homme parla.

Il avait replié son journal, l'avait remis soigneusement dans sa poche, et s'était tourné vers Jack, tournant ainsi le dos à la femme étrangère qui ne le quittait pas des yeux.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il en excellent français, avec un accent méridional des plus nets, pourriez-vous me dire à quelle heure nous arrivons à Marseille?

Ainsi, l'homme allait à Marseille. Jack devrait donc subir son supplice jusqu'à la fin du voyage!

— Mon Dieu, monsieur, répondit-il, je pense que nous arriverons vers huit heures du matin.

— Merci, monsieur. Vous-même allez également à Marseille?

— Mais oui, monsieur! répondit Jack légèrement étonné, mais assez satisfait de rompre le

silence qui l'avait oppressé jusqu'à ce moment.

Et puis, il s'en rendait compte, l'homme était un bavard qui s'ennuyait. Etait-ce là le fait d'un assassin prêt à tuer?

L'homme poursuivait :

— Ah! Marseille, monsieur! Quelle ville! C'est la plus belle du monde, surtout quand le soleil y brille. Si vous ne la connaissez pas encore, vous aurez une surprise... Et je vous recommande, dès votre arrivée, d'aller déjeuner dans le vieux port. Vous y mangerez une de ces bouillabaisses...

Ici, les yeux du petit homme brillèrent de gourmandise. Et Jack fut complètement rassuré. Un malfaiteur prêt à commettre un crime a d'autres pensées en tête.

L'Irlandais n'avait jamais séjourné dans le Midi de la France, et la bouillabaisse lui était parfaitement inconnue, même de nom. Son interlocuteur se chargea de le renseigner.

— Mais vous êtes étranger, n'est-ce pas, monsieur? Anglais, peut-être?

— Je suis Irlandais, répondit Jack un peu froidement, irrité par la curiosité de l'autre. Et vous-même, monsieur, vous êtes Français?

— Marseillais, monsieur, et j'en suis fier!... Permettez-moi de me présenter, monsieur, sans cérémonies, comme en voyage! Je m'appelle Picot, Emile Picot, pour vous servir, et je...

A cet instant précis, la jeune femme sortit de

sa torpeur. Elle se dressa et coupa la parole au Marseillais :

— C'est faux! s'écria-t-elle. Ne le croyez pas! Il vous ment honteusement. Son nom, c'est...

Le Marseillais avait tourné la tête; son regard, perçant comme un poignard, s'enfonça dans celui de la femme, qui s'arrêta net, comme un animal blessé...

L'incident avait vivement ému Jack qui, de nouveau, ne savait plus que penser. Ses appréhensions revenaient. Une fois de plus, il eut l'envie de changer de wagon, mais, de nouveau, une voix secrète l'avertit d'un danger menaçant la jeune femme, et, fidèle à sa promesse de la protéger, il resta.

D'ailleurs, le Marseillais ne s'était pas laissé déconcerter par l'interruption de la voyageuse. Sans daigner répondre, il se retourna vers Jack et reprit le fil de son bavardage :

— Vous allez probablement à Marseille pour la première fois, monsieur! Je serai très heureux si je puis vous être utile en quoi que ce soit, dans ma ville natale. Allez-vous y faire un long séjour?

— Je ne sais pas encore...

— Vous a-t-on recommandé un hôtel?

Jack commençait à perdre patience. Le bavardage du Méridional, ses questions successives lui donnaient sur les nerfs.

— Non, répondit-il avec une certaine rudesse

dans la voix. J'ignore encore où je descendrai, et d'ailleurs, tout cela...

— Allez donc au Palace! Vous y serez merveilleusement bien, vous...

Une fois encore, la brune voyageuse interrompit le Marseillais :

— Au nom du Ciel, surtout, gardez-vous-en bien! Si, par malheur, vous suiviez son conseil, ce serait votre mort!...

Jack allait répondre, quand, à cet instant précis, le convoi freina brutalement.

Quelques secondes plus tard, il était complètement arrêté, en rase campagne.

Le couloir fut envahi par les voyageurs anxieux. On entendit des cris, les vitres s'abaissaient avec fracas. Des employés couraient le long du train, un falot à la main. De tous côtés, on les interpellait.

Jack s'était levé, avait abaissé une glace. Il héla l'un des contrôleurs et lui demanda ce qui se passait.

— On ne sait pas au juste, monsieur! Quelqu'un a tiré la sonnette d'alarme, dans le wagon suivant... Un voyageur a vu des hommes qui ont sauté sur la voie et qui se sont perdus dans l'obscurité...

Et l'employé continua sa route. Instinctivement, Jack descendit du train et se joignit à lui. Au moins, cette petite expédition calmerait ses nerfs.

En arrivant au wagon d'où la sonnette avait

été tirée, le contrôleur éleva sa lanterne pour scruter le compartiment. Il était vide, toutes lumières éteintes.

Pour étrange que cela fût, il n'y avait plus qu'à repartir. Jack remonta dans le train, qui reprit sa marche. Il resta quelques instants dans le couloir, à méditer sur cet incident bizarre, puis se décida à rejoindre ses compagnons, la mystérieuse étrangère et le prolixe Marseillais.

La porte de son compartiment était tirée, les rideaux étaient baissés. Il voulut l'ouvrir, mais en vain. On avait dû pousser le verrou de l'intérieur. « De plus en plus bizarre! » pensa Jack, tandis qu'un sombre pressentiment l'envahissait.

Il appela, frappa. Personne ne répondit. Personne n'ouvrit. Effrayé, Jack eut recours au chef de train, qui, à l'aide de son carré, finit par ouvrir la porte. Le compartiment était plongé dans l'obscurité. Les stores étaient tirés, la lampe éteinte. Fiévreusement, Jack tourna le commutateur et recula saisi d'horreur, tandis que le contrôleur, épouvanté, laissait échapper un juron...

Sur le sol, dans une mare de sang, gisait le cadavre de la jeune femme. La tête était presque détachée du tronc. Du sang avait giclé jusque sur les banquettes. Elle était morte. Elle n'était pas folle! Elle avait dit la vérité à Jack. Le voyageur monté à Dijon l'avait assassinée. Et Jack n'avait pas voulu la croire.

Quant au criminel, il avait disparu...

III

LA TREIZIÈME MAIN

A la fois désolé et terrifié, Jack se laissa tomber sur la banquette et se cacha la figure entre les mains, tremblant de peur autant que de remords. Tout ce qui venait de se passer était de sa faute. Le vrai responsable, c'était lui et personne d'autre. Sa compagne l'avait adjuré de la protéger et, pour une stupide question de principe, pour ne pas se mettre dans son tort, il avait refusé de s'opposer à l'entrée du Marseillais dans le compartiment. Si, du moins, fidèle à sa parole, il ne s'était pas éloigné, la jeune femme serait encore vivante. Et maintenant, dans les yeux de cette tête presque entièrement détachée, Jack croyait lire un reproche muet.

Le chef de train, un instant abasourdi par l'affreux spectacle, s'était ressaisi. Il fit immédiatement stopper le convoi et sortit aussitôt du compartiment, qu'il verrouilla soigneusement pour donner l'alarme, laissant Jack seul, en tête-à-tête avec la morte.

Affalé sur la banquette, Jack reprenait peu à peu ses esprits. Et, bien vite, il comprit l'horreur de la situation. Non seulement il venait de laisser commettre un épouvantable assassinat, mais, pour n'avoir pas voulu se mettre dans un mauvais cas, il se trouvait à présent dans une situation mille fois pire.

Les soupçons n'allaient-ils pas tomber sur lui? Il est vrai que la porte était fermée de l'intérieur et, dans ces conditions, il ne pouvait être question de l'accuser. Mais sait-on jamais? Et lui, étranger, la justice française n'allait-elle pas l'inquiéter?

Il fit violence à sa répulsion et s'imposa de regarder le cadavre décapité. Il remarqua brusquement un détail qui lui avait échappé dans son désarroi : au revers du tailleur gris dont était revêtue la victime, l'assassin évidemment avait épinglé une enveloppe fermée, contenant un message, selon toutes probabilités. O'Connor s'empressa de l'arracher et de l'ouvrir. L'enveloppe contenait une simple feuille de papier blanc portant ces mots, écrits en caractères du type imprimé, ne risquant pas de dénoncer leur auteur :

Ainsi se venge la Treizième Main. Nous couperons la langue à ceux qui tenteront de nous trahir.

Un nouveau frisson d'horreur secoua O'Connor. Il eut cependant le courage de se pencher sur la tête sanglante, de supporter le regard voilé

de la brune étrangère. Effectivement, le sang qui suintait encore d'entre les lèvres provenait de l'horrible blessure. Le Marseillais lui avait coupé la langue...

Mais Jack n'eut pas le temps de se laisser aller à la moindre réflexion. Le temps pressait. Il entendait des pas dans le couloir. Dans une seconde, le compartiment allait être envahi. Il mit l'étrange missive dans sa poche et se rassit, en attendant les événements.

Le chef de train, accompagné des contrôleurs et d'un gendarme qui se trouvait par hasard dans le convoi, pénétra dans le compartiment pour faire les premières constatations, établir son rapport et recueillir les renseignements et indications susceptibles d'aider les autorités dès la première station, qui était Lyon.

Le contrôleur commença par constituer un véritable service d'ordre dans le couloir, et pria les curieux de regagner immédiatement leurs compartiments respectifs. En effet, une voyageuse, en apercevant le cadavre décapité, venait de se trouver mal, et le désarroi était déjà suffisant. Seuls restèrent le chef de train, le gendarme, un contrôleur et, bien entendu, Jack O'Connor.

On commença tout d'abord par interroger ce dernier, qui raconta qu'un homme était monté dans le compartiment à Dijon et qu'il avait disparu après le crime, lequel avait dû être commis, sans doute possible, pendant le court instant

où Jack s'était absenté pour accompagner le chef de train sur la voie. Il déclara n'avoir entendu ni cris, ni appels. Quant aux pressentiments de la voyageuse et à la bague qu'elle lui avait remise, il n'en fit pas la moindre mention, car il était résolu à percer le mystère par ses propres moyens.

Les voyageurs des compartiments voisins ne purent, de leur côté, donner aucun renseignement intéressant.

Sitôt ces formalités remplies, le chef du train pria O'Connor de prendre place dans une autre voiture et ferma le compartiment du crime, sur lequel il apposa les scellés. Et le train se remit en marche...

On avait installé Jack dans un coupé-salon : après de telles émotions, on avait pensé qu'il avait besoin de repos et de solitude. Mais Jack, malgré sa fatigue, n'arrivait pas à s'endormir. Mille questions mystérieuses lui torturaient l'esprit sans qu'il pût trouver une réponse satisfaisante à aucune d'elles. Qui était la jeune femme élégante? Qui était son meurtrier? Qu'y avait-il entre eux? De qui, de quelle association, de quelle bande l'homme était-il le bras vengeur? A la suite de quelles révélations, de quelles dissensions, l'inconnue avait-elle encouru la haine terrible que la bande devait assouvir par un meurtre aussi barbare?

Une chose était certaine. L'inconnue prévoyait

ce qui allait se passer. Elle savait même qui était chargé de la tuer, de l'exécuter. Et il était non moins certain que l'exécuteur était le voyageur de Dijon, qui se faisait appeler Emile Picot, et se donnait pour Marseillais, et qui, d'un simple regard, avait empêché l'étrangère de dévoiler sa véritable identité. Car seul, ce Picot avait pu faire le coup.

A part ces deux points où le doute n'était pas possible, O'Connor se perdait en conjectures, en hypothèses.

Par exemple, pourquoi l'homme lui avait-il recommandé si chaleureusement le Palace-Hôtel et pourquoi la voyageuse lui avait-elle donné un nouvel avertissement? Mystère.

Et la bague qu'il devait remettre à une certaine personne à Marseille? Mystère. Il sortit la bague de sa poche, l'examina sur toutes les faces sans rien y voir d'anormal. Il relut également l'adresse du destinataire : M. Alexis Dubois, 19, rue de la Croix, à Marseille. O'Connor répéta plusieurs fois cette adresse, comme pour bien se la graver dans la mémoire, oubliant déjà qu'il l'avait inscrite sur son carnet.

Enfin, comment et par où le meurtrier avait-il fui? Encore mystère. Et surtout, qu'était cette treizième main qui se vengeait si férocement? Toujours mystère.

Peu à peu, Jack se perdit dans ce dédale de questions insolubles, et les cahots du train ai-

dant, il finit par tomber dans un sommeil profond.

Quand il se réveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel. Un coup d'œil jeté sur son bracelet-montre lui apprit que Marseille était à une heure à peine de trajet. Le train roulait à toute vitesse, faisant gémir et grincer les essieux et les attelages; il avait presque entièrement regagné le retard considérable provoqué par les deux arrêts de la nuit.

Jack se tâta pour se rendre compte que la bague était toujours dans sa poche, et, rassuré, il soupira. Il avait dormi profondément mais son sommeil avait été agité, empoisonné par des cauchemars. Il se voyait poursuivi par Picot le Marseillais qui finissait par l'atteindre et lui dérober la bague après une luttte acharnée. Dieu merci, ceci n'avait été qu'un rêve. Tranquillisé, Jack O'Connor fit une toilette rapide, s'habilla, prépara ses bagages. Le train ralentit progressivement son allure. Les faubourgs de Marseille apparurent, il vit au loin un phare, une colline, la mer, les mâts du Vieux-Port émergeant au-dessus des toits, puis le train passa entre des maisons lépreuses et s'arrêta lentement dans le vaste hall de la gare de Marseille.

Les porteurs s'élancèrent, jurant et sacrant, prenant d'assaut les voyageurs, se disputant leurs bagages, s'invectivant en un langage inconnu de Jack.

Jack O'Connor avait avisé l'un d'eux, hercule

au teint basané, qui déjà se précipitait, quand le chef de train parut à la porte du coupé. Il expliqua poliment à Jack qu'il ne pouvait pas quitter ainsi le train et que, témoin principal, unique même, du crime de la nuit précédente, il devait attendre l'arrivée des autorités qui, prévenues télégraphiquement de Lyon, devaient être sur le quai. Et Jack ne put que s'incliner.

Il avait la conscience tranquille et pourtant il n'était point rassuré. Un pressentiment secret l'avertissait qu'il n'était pas au bout de ses tribulations et que cette aventure, à laquelle il se trouvait mêlé malgré lui, lui réserverait encore plus d'une surprise et non des plus agréables.

Il se contenta donc de se promener de long en large devant son wagon, en attendant l'arrivée de ces messieurs de la Sûreté marseillaise, qui, sans doute, n'avaient pas jugé à propos de se presser. Jack attendit bien dix minutes, pendant lesquelles il eut tout loisir pour réfléchir encore à sa situation. Que pouvait-il lui arriver, somme toute? Vraisemblablement, on le prierait de se tenir à la disposition du magistrat qui enquêterait. On le garderait, peut-être toute une journée, au commissariat. Et puis après? On serait bien obligé de le relâcher et s'il devait prolonger son séjour à Marseille, le malheur ne serait pas très grand. Il en profiterait pour visiter l'antique ville phocéenne et pour remplir la mission dont la morte l'avait chargée. De la bague de M. Alexis Dubois, il était plus fermement décidé que jamais

à ne rien dire à la police. Quant au danger qui le menaçait au Palace-Hôtel, il n'en avait cure. Jack O'Connor n'était pas un lâche, il descendrait au Palace et nulle autre part. Et là...

A ce moment, on le toucha légèrement à l'épaule. Deux messieurs assez élégants, rasés de près, venaient de l'aborder. L'un d'eux lui montra sa carte et l'invita à le suivre au commissariat de la gare. L'autre l'aida à transporter ses valises restées sur le quai. Toutes ces formalités s'effectuèrent discrètement et fort courtoisement.

Suivi de ses deux gardes du corps, Jack pénétra dans le bureau du commissaire. C'était un homme grand, bien découplé, dont la figure respirait l'intelligence et l'énergie. Il fit signe à Jack de s'asseoir.

— Monsieur, lui dit-il sans préambule, je suis désolé d'avoir à retarder votre voyage. Puis-je vous demander d'abord qui vous êtes?

Pour toute réponse, Jack lui tendit ses diverses pièces d'identité.

— Bien. Votre passeport est en règle. Vous êtes Irlandais, vous voyagez pour votre plaisir et vous avez l'intention d'aller parcourir l'Orient. Tout cela est fort bien. Vous savez mieux que personne ce qui s'est passé cette nuit dans le train, puisque c'est vous qui avez découvert le drame...

— Pour être exact, je l'ai découvert en compagnie du chef de train...

— D'accord. Cela n'a d'ailleurs pas énormément d'importance. Vous aviez pris le train hier soir à Paris. Ainsi du moins l'indique votre billet.

— Oui, le train de vingt-deux heures quarante.

— La victime voyageait dans le même compartiment que vous. L'avez-vous vue arriver à la gare, sur le quai? Etait-elle accompagnée?

— Je l'ignore. J'étais en avance. J'en ai profité pour me promener sur le quai et je ne suis remonté dans mon wagon qu'à la dernière minute. A mon retour, cette dame était là. Je ne l'ai pas vue arriver.

— Bien. Lui avez-vous parlé au cours du voyage?

— Certainement. Elle était fort jolie et sympathique. Je dois dire qu'elle n'était pas très loquace.

— Bien. Ses paroles ne semblaient-elles pas déceler une angoisse, un pressentiment?

— Je n'ai rien remarqué. Il faut dire que nous conversions en français et que cette langue ne m'est pas très familière, de sorte que...

— Oui. Veuillez continuer, je vous prie.

— A Dijon, un voyageur est monté dans notre compartiment. Il avait les allures d'un représentant de commerce. Il était petit, barbu et portait des verres fumés. Lui, par contre, était très bavard. Il avait fini par m'excéder et quand le train s'est arrêté parce que, dans le wagon suivant, on avait tiré le signal d'alarme, j'étais heureux de suivre l'employé pour échapper un

instant au flot de ses paroles. Quand je suis revenu, j'ai trouvé la porte de mon compartiment verrouillée du dedans, j'ai appelé le chef de train et vous savez le reste...

— Oui, fit le commissaire. Je sais que votre compagne gisait à demi décapitée et qu'il n'y avait nul autre voyageur dans le compartiment. Au fait, avait-il des bagages, votre bavard compagnon?

— Autant que je me souvienne, un simple nécessaire de voyage en cuir fauve.

— Et que vous avait-il dit qui ait pu vous impatienter autant?

— Oh! toutes sortes de choses. Il m'a parlé de Marseille, sa ville natale...

— Vous a-t-il dit son nom?

— Certainement, et je m'en souviens parfaitement : Picot, Emile Picot.

Le commissaire jeta des regards significatifs vers son secrétaire.

— Notez soigneusement, n'est-ce pas?

Et, s'adressant de nouveau à Jack :

— Et pensez-vous que ce mystérieux voyageur, disparu comme par enchantement, ait un rapport quelconque avec le crime?

— By jove! Mais c'est lui l'assassin! Cela ne fait pas l'ombre d'un doute!

— Hum!... Enfin, nous allons faire faire des recherches. Monsieur, je vous remercie de vos déclarations qui, peut-être, nous seront fort utiles. Je vous demanderai de rester quelques

jours encore à Marseille, si cela vous est possible.

— Mais très volontiers. J'ai l'intention de descendre au Palace-Hôtel...

— Je vous réitère mes excuses, monsieur O'Connor, et vais vous rendre votre liberté. Toutefois, je suis dans l'obligation de procéder à une dernière formalité. Je désirerais jeter un coup d'œil sur vos bagages!

— Je vous en prie! fit Jack, en tendant les clefs de ses valises... Pendant que vous y êtes, vous pouvez me fouiller.

Mais il se mordit la langue en songeant à la bague qu'on allait trouver. La proposition fut évidemment acceptée et, bien entendu, le commissaire lui demanda ce qu'était cette bague.

— C'est la victime qui me l'avait donnée.

— Hein? Elle lui appartenait donc?

— Je le suppose.

— Mais vous disiez n'avoir échangé que des propos insignifiants. Vous avez bien voyagé depuis Paris en tête à tête avec elle, n'est-ce pas?

— Non, jusqu'à Dijon seulement. C'est alors qu'est monté ce Picot.

— C'est juste... Alors, et ces bagages? fit le commissaire en s'adressant aux inspecteurs.

— Rien jusqu'à présent, monsieur le commissaire, répondirent-ils. Il n'y a plus que le petit nécessaire dont la clef n'est pas avec les autres.

— Oh! pardon, reprit Jack, la voici, je l'avais mise dans une autre poche. Ouvrez.

A peine eurent-ils soulevé le couvercle que les hommes poussèrent un cri de surprise : le premier objet qui se présentait à leurs yeux était un rasoir, grand ouvert, dont la lame était tachée de sang, et, à côté... la langue coupée de la victime.

Surmontant son horreur, le commissaire se retourna vers Jack qui semblait médusé. Son visage était devenu dur, ses yeux se plantèrent dans ceux de Jack et, d'une voix ironique, il lui posa cette redoutable question :

— Ce rasoir vous appartient-il, monsieur?

— C'est la première fois de ma vie que je le vois!

— Parbleu!... Et pourtant c'est bien dans votre nécessaire que nous venons de le trouver, n'est-ce pas?

— Evidemment! Mais je n'arrive pas à m'expliquer...

— Vous n'arrivez pas? Eh bien! moi je vais vous le dire et c'est très simple : M. Picot, Emile Picot n'existe que dans votre imagination. C'est vous le meurtrier de la jeune femme dont nous allons maintenant tâcher d'établir l'identité. Je vous arrête pour meurtre et pour vol, monsieur O'Connor... ou Picot, à votre choix!

IV

LE ROI DE MARSEILLE

Jack, résigné, suivit les inspecteurs. Il était anéanti. Ne comprenant rien à ce qui lui arrivait, il n'eut même pas envie de protester. Il avait l'impression de vivre un cauchemar, d'être entraîné dans un tourbillon où revenaient continuellement la brune étrangère, la bague d'améthyste, Emile Picot brandissant un rasoir ensanglanté et... cette horrible chose qu'il n'arrivait pas à chasser de son esprit : la langue fraîchement coupée de sa compagne. Il se reprochait amèrement de n'avoir pas voulu croire aux sombres pressentiments de l'inconnue, d'avoir eu peur de se compromettre. Il était dans de beaux draps, à présent! Ce Picot avait opéré avec une habileté diabolique et Jack se voyait en mauvaise posture et se demandait s'il réussirait à se disculper. Telles étaient les tristes réflexions qui l'agitaient.

La nuit qu'il passa dans la salle inconfortable du poste de police fut mauvaise. Le lendemain matin, vers neuf heures, un agent vint

le chercher. Son calvaire allait commencer : interrogatoires, contre-interrogatoires et qui sait! peut-être des sévices. On l'introduisit dans le bureau du commissaire, qui avait retrouvé son aménité de la veille. Il le pria de s'asseoir et lui tint le langage suivant qui remplit de surprise et de plaisir le prisonnier :

— Monsieur, réjouissez-vous, vous allez être libre. D'une part le Consul de votre pays est intervenu en votre faveur et s'est porté garant que vous resteriez ici, à Marseille, à la disposition de la justice, jusqu'à ce que l'enquête soit plus avancée. Vous aurez à verser une caution de cinquante mille francs, qui, bien entendu, vous sera restituée si la suite de l'enquête vous met hors de cause. Etes-vous en état de payer cette somme?

— Oui, monsieur. Je n'ai évidemment pas d'argent sur moi, mais je suis porteur d'une lettre de crédit pour une somme beaucoup plus élevée. Vous avez d'ailleurs dû la trouver parmi les papiers qui m'ont été enlevés par vos agents...

— C'est juste. Les papiers et tous vos objets vont vous être remis avant votre départ du commissariat. Je dois vous dire encore que, malgré l'intervention de votre consul, je n'aurais jamais consenti à vous relâcher, même contre caution, si, à la réflexion, quelques doutes ne s'étaient élevés dans mon esprit. J'ai peut-être tort de vous le dire, mais en dépit des charges très graves qui pèsent sur vous, monsieur O'Connor, je n'ex-

clus pas absolument la possibilité de votre innocence...

— Je vous remercie, monsieur le Commissaire, et j'espère bien arriver à vous en convaincre le plus tôt possible...

— Je vous le souhaite, monsieur. Dans tous les cas, n'oubliez pas que vous êtes en liberté provisoire, à ma disposition, et...

— Monsieur le Commissaire, vous pouvez compter sur moi! J'ai la conscience tranquille et j'ai à cœur de me disculper. J'ai l'intention, comme je vous l'avais dit, d'élire domicile au Palace-Hôtel, et je ne quitterai Marseille que lorsque mon innocence aura été reconnue.

— Fort bien, monsieur. J'ajoute que ce qui a contribué à votre mise en liberté provisoire, c'est surtout le témoignage du chef de train qui confirme en partie le vôtre. Il se souvient, en effet, d'avoir vu monter à Dijon un voyageur dont le signalement pourrait être celui du sieur Picot. Et maintenant, Monsieur, vous êtes libre, relativement!

Rasséréné, Jack sortit du Commissariat, la tête haute, et se fit conduire au Palace-Hôtel sans la moindre hésitation. Certes, pour avoir méconnu les avertissements de la victime de Picot, il se trouvait dans une situation délicate. Instruit par une première expérience, il aurait dû suivre l'ultime conseil qu'elle lui avait donné. Mais c'était, pour Jack O'Connor, une question d'amour-propre. Au Palace, lui avait-elle dit, il

serait en danger de mort! Soit, Jack n'était pas un lâche et la mort ne l'effrayait pas. Au contraire, en trouvant les assassins, il espérait déclencher l'attaque, y résister victorieusement et venger la morte en faisant découvrir les assassins.

Il choisit une chambre confortable, au premier étage, c'est-à-dire plus proche du personnel de réception, avec salle de bains contiguë dont les fenêtres ensoleillées donnaient sur la Cannebière. Après sa nuit dans le train et celle passée au poste, il avait besoin de se reposer. Il ferma soigneusement les portes, ferma les volets et s'endormit profondément. Il avait donné l'ordre qu'on le réveillât vers trois heures de l'après-midi.

Douché, rasé, il descendit frais et dispos, confia ses papiers, la bague et presque tout son argent à la caisse de l'hôtel et se mit en devoir de parcourir la ville qu'il ne connaissait pas encore. Jack se promena d'abord sur la Cannebière, dont il admira l'animation, poussa jusqu'au Vieux-Port et revint ensuite s'attabler à la terrasse du Noailles, s'amusant au manège des marchands de toute sorte et des petits cireurs de bottes. Pour un instant, il avait tout oublié : les soucis, sa nuit au poste, la femme décapitée. Tout cela était loin! Il se laissait vivre, goûtait l'agrément, la facilité, la bonhommie de ce petit Paris qu'est la blanche cité phocéenne.

Et puis, soudain, Jack fut désagréablement ramené à la réalité : A la table voisine de la

sienne, deux messieurs s'étaient installés qui ne le quittaient pas des yeux. Et Jack comprit alors le sens des paroles du commissaire : il était libre, mais très relativement. La police marseillaise ne restait pas inactive. Le commissaire qui avait interrogé Jack à son arrivée fut chargé de l'affaire. C'était un policier habile et consciencieux, nommé Paoli, d'origine Corse. Très vite, mais non sans mal, M. Paoli parvint à identifier la morte. C'était une certaine Dolorès Pinedo, née à Buenos-Ayres, âgée de vingt-trois ans et célibataire. Elle vivait en France depuis dix ans environ, ce qui expliquait à la fois sa parfaite connaissance du français et le léger accent exotique qui avait frappé O'Connor. De son métier, elle était couturière, et dans les derniers temps elle avait résidé à Marseille. Mais il fut impossible d'établir si elle avait des parents ou des amis dans cette ville. Et la police ne parvint pas non plus à savoir ce qu'elle avait été faire à Paris.

L'énigmatique assassinat de Dolorès Pinedo avait été une véritable aubaine pour les journaux, toujours à court de nouvelles pendant la période des vacances, et tous y consacrèrent de nombreuses colonnes. Mais les reporters eurent beau se creuser la tête, finalement le mystère resta entier. Bien entendu, les journalistes en mal de copie mentionnèrent l'Irlandais, M. Picot, décrivirent la découverte du drame, la position du corps, s'étendirent sur la sauvagerie de l'assassin, et puis, d'autres événements se produi-

sirent et le crime du rapide Paris-Marseille passa à l'arrière-plan.

Jack se trouvait parfaitement bien au Palace-Hôtel où nul confort ne lui faisait défaut, mais il se sentait surveillé, épié, filé, ce qui eut le don de l'énerver prodigieusement au bout de quelques jours. Quant à quitter Marseille, il n'en était pas question. D'abord il se considérait lié par sa promesse, ensuite ses moindres pas étaient suivis et puis où aurait-il pu aller?

Jack se consolait comme il pouvait. A tout prendre, il n'était pas malheureux. Il disposait de sommes suffisantes, vivait largement, se promenait à travers l'immense cité, excursionnait, flânait sur le vieux port, se distrayait au spectacle des paquebots entrants ou sortants. Enfin, il était toujours tenu en alerte par l'annonce du péril qui le menaçait, s'il devait en croire Dolorès Pinedo.

Une semaine ainsi s'écoula, vide et pourtant bien remplie, sans que rien d'anormal se produisît.

Jack vivait donc continuellement sur ses gardes et l'esprit tendu. Avant de se coucher, il passait une véritable inspection de sa chambre, fermait soigneusement les persiennes, poussait le verrou de sa porte et tenait toujours à portée de sa main un Smith et Wesson de fort calibre qu'il avait acheté au rayon d'armes d'un grand magasin, pour ne pas éveiller la suspicion des agents qui le surveillaient sans se lasser.

De lui-même, il alla rendre visite à M. Paoli, pour lui demander où en était l'enquête et savoir s'il pourrait bientôt se considérer comme hors de cause.

Mais il se heurta, chaque fois, à un mutisme courtois.

L'attente, cependant, commençait à l'énerver.

Puisque rien ne se produisait, c'est que ses mystérieux ennemis devaient, eux aussi, le filer et attendre qu'il les conduisît inconsciemment jusqu'à l'homme à qui la bague de Dolorès Pinedo devait être remise.

Jack, alors, résolut de brusquer les choses. Il réfléchit longuement. Il lui fallait d'abord se débarrasser des policiers attachés à ses pas, car il ne voulait, à aucun prix, que la police apprît ce qu'il n'avait pas voulu révéler lors de son interrogatoire.

Il pensait qu'il arriverait à les semer facilement, car ces messieurs ne se donnaient pas grand mal pour se dissimuler. En ce qui concernait les ennemis de Dolorès, la tâche, évidemment, serait plus malaisée, car il ne les connaissait pas.

Donc, un matin de la semaine suivante, Jack descendit d'assez bonne heure dans le hall de l'hôtel, prit à la caisse quelques-unes des livres sterling qu'il y avait déposées à son arrivée et se fit également remettre la bague. Il remarqua, sans paraître y prendre garde, un monsieur

moustachu qui lisait un journal, dans un fauteuil d'osier :

— Mon ange gardien! pensa Jack en souriant intérieurement, et, sans se retourner, il sortit de l'hôtel. Comme il était encore très tôt, il s'arrêta dans un bar de la Cannebière, se fit servir au comptoir un chocolat et une brioche qu'il dégusta tout en jetant des regards furtifs au dehors. L'homme moustachu s'était arrêté sur l'autre trottoir.

— All right! fit Jack. Tu n'as pas fini de trotter, aujourd'hui, mon ami!

Il se rendit ensuite dans une grande banque, près de la Bourse, pour changer sa monnaie anglaise. Puis, à la sortie, sans se retourner, il reprit sa promenade sur la Cannebière et remonta jusqu'à l'angle du Cours de Noailles et s'attabla à la terrasse d'un grand café. C'était là que notre homme avait décidé de fausser compagnie à son ombre. Le policier n'était pas loin de lui. Ostensiblement, Jack demanda l'annuaire du téléphone, s'y plongea durant quelques instants et pria le chasseur de lui demander un numéro quelconque. Au bout d'un instant, le chasseur revint pour l'avertir qu'il avait la communication et Jack se dirigea sans se presser vers la cabine. Mais il n'y entra point. Il avait remarqué, la veille, que derrière la cabine du téléphone se trouvait une porte, donnant sur le Cours de Noailles, et qui servait aux livreurs et aux fournisseurs. Dix secondes plus tard, Jack était

dehors, hélait un taxi et se faisait conduire dans le quartier du Vieux-Port. L'auto repassa devant la terrasse que Jack venait d'abandonner. Dissimulé au fond de la voiture, Jack se rendit compte que le policier venait de se lever et qu'il jetait à droite et à gauche des regards visiblement inquiets, ce qui remplit Jack d'une joie enfantine.

La première partie de son programme était réalisée. C'était, il est vrai, la plus facile. Arrivé au Vieux-Port, Jack congédia le chauffeur, s'engagea dans les vieilles rues sombres où fleurait une odeur de marée et trouva sans difficultés la rue qu'il cherchait. Il s'était en effet orienté la veille, à l'aide d'un plan de la ville. Cette rue de la Croix lui parut un véritable coupe-gorge. Mais, étroite comme elle l'était, elle présentait un avantage : celui de voir immédiatement si on était suivi. Jack se retourna plusieurs fois, personne n'était sur ses talons. Il respira.

L'expédition, pour le moment du moins, ne s'annonçait pas trop mal. Il s'arrêta devant le numéro 11. C'était une maison vermoulue, à trois étages, étroite, avec un toit qui n'en finissait plus. En levant les yeux, Jack vit que les persiennes étaient closes. Un escalier extérieur branlant, donnant de plain-pied sur le ruisseau, menait à la porte qui se trouvait ainsi à l'entresol.

Jack avisa, quelques mètres plus loin, un groupe d'enfants qui jouaient bruyamment et

se disputaient en un patois auquel il ne comprenait goutte. Il s'approcha d'eux et, dans un français teinté d'accent britannique, il leur demanda s'ils connaissaient M. Dubois.

— Là, Milord, en haut de l'escalier à gauche, répondit un des bambins.

Avec précautions, Jack gravit l'escalier dont chaque marche gémissait sous son poids, et parvint à la porte bardée de solides barres de fer. Il souleva le lourd marteau qui retomba avec un bruit sinistre qui le fit tressaillir.

Une minute s'écoula. La maison paraissait vide. Puis Jack entendit comme des pas assourdis, une sorte de judas qu'il n'avait pas remarqué s'ouvrit et une voix de crécelle lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais parler à M. Dubois!

Une clé grinça longtemps dans une serrure d'où l'huile était absente et la porte, enfin, s'ouvrit, découvrant une ouverture sombre. Jack eut un mouvement de recul. Devant lui, se confondant presque avec l'obscurité du corridor, se tenait un vieux bossu, recroquevillé, qui lui arrivait à peine à hauteur de poitrine. Ce Quasimodo devait être très âgé, car son visage, couvert de rides profondes, émergeait d'une immense barbe d'un blanc éblouissant. Sur son nez busqué dansait une paire de besicles protégeant des yeux enfoncés mais qui paraissaient, au contraire, singulièrement jeunes et perçants comme ceux d'un aigle. Il s'appuyait lourdement sur un bâton

noueux et toisa longuement le nouvel arrivant :

— Que voulez-vous? demanda-t-il avec effort.

— Voir M. Dubois, je viens de vous le dire.

— C'est moi-même! Je vous écoute.

— Je suis chargé d'une commission pour vous. J'ai quelque chose à vous remettre, un objet...

— Quoi donc?

— Une bague...

— Une bague? Montrez... Mon Dieu!...

Et le bossu arracha littéralement des mains de Jack la bague que celui-ci lui tendait. Il y jeta un regard désespéré et tira Jack à l'intérieur, puis recadenassa soigneusement la porte.

O'Connor eut à peine le temps d'inspecter l'endroit où il se trouvait. C'était une chambre sale, pauvrement meublée, dont les tapis effilochés étaient troués par endroits.

Déjà l'homme le prenait par le bras et l'assaillait de questions :

— De quelle commission êtes-vous chargé ? Comment connaissez-vous mon adresse? Et cette bague? D'où la tenez-vous? Ce n'est pas Dolorès, n'est-ce pas? Et sa voix se brisa dans un soupir angoissé.

Jack répondit que si, par une simple inclinaison de tête. Le vieillard paraissait abîmé dans la surprise et la douleur et Jack resta quelques instants muet, devant le drame intérieur qu'il sentait se jouer devant lui.

Puis il se ressaisit et fit au vieillard le récit complet détaillé des événements dont il avait

été l'acteur et le témoin, depuis le départ du train à la gare de Lyon jusqu'à la découverte du cadavre horriblement mutilé de Dolorès Pinedo, jusqu'à son arrestation et sa mise en liberté.

Quand Jack eut terminé, il vit que le vieil homme pleurait. Les rides de son visage s'étaient encore creusées, les larmes inondaient comiquement sa moustache et sa barbe, mais Jack ne songeait pas à en rire.

— Alors, fit-il d'une voix chevrotante, Dolorès... Dolorès est morte! Quel malheur! Quelle chose terrible! Ma pauvre Dolorès que j'aimais tant, elle...

Brusquement, les paroles s'arrêtèrent dans la gorge du bossu, qui porta l'index à ses lèvres. Tous deux s'immobilisèrent, retenant leur souffle. Toujours en silence, M. Dubois fit signe à son hôte de le suivre. Sur la pointe des pieds, il lui fit traverser une série de pièces plus sordides les unes que les autres, gravir un escalier intérieur et l'introduisit, finalement, dans un appartement d'un luxe inouï et que Jack ne s'attendait guère à rencontrer. L'Irlandais n'en croyait pas ses yeux et s'imaginait rêver devant la richesse des mobiliers qui contrastait si violemment avec la pauvreté de l'entrée.

— C'était la police, murmura le vieil homme. Ils voudraient bien me prendre. Mais ils ne m'auront jamais. Quant à vous, jeune homme, je vous aiderai, comptez sur moi. Vous venez de me

rendre un immense service et Dubois n'est pas un ingrat.

« Dolorès a été assassinée par la Treizième Main, mais je saurai la venger et me venger, comme personne encore n'aura su le faire. Dieu a dit : Œil pour œil, n'est-ce pas? Pauvre Dolorès! Tu ne seras pas morte en vain, je le jure!

L'homme fit un effort effrayant pour maîtriser sa douleur.

— Et maintenant, jeune homme, songeons à vous. Vous êtes étranger à Marseille, sans doute? Où habitez-vous?

— Au Palace-Hôtel.

Une terrible inquiétude se peignit sur les traits du bossu :

— Au Palace-Hôtel, dites-vous? Grand Dieu! malheureux, ignorez-vous donc qu'un danger effroyable vous y menace? Vous êtes en plein dans le rayon d'action de la Treizième Main!

Jack le regarda avec toutes les apparences de l'ahurissement :

— La Treizième Main? Qu'est-ce que?...

— Ne me demandez rien pour l'instant. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la Treizième Main et moi nous sommes des ennemis mortels. Et c'est à cause de cette inimitié que ma pauvre Dolorès est morte!

Jack se sentait, peu à peu, entraîné dans un cercle infernal où sombrait son entendement. Il risqua cette question :

— Mais, dites-moi au moins qui vous êtes!

Alors les lèvres du bossu se serrèrent, se durcirent, ses yeux flamboyèrent derrière les lunettes ridicules et son corps déjeté se redressa. C'est avec un orgueil, avec une majesté incomparables, qu'il laissa tomber cette réponse à Jack éberlué :

— Qui je suis, moi? Je suis le roi de Marseille!...

V

LES ENNEMIS DE M. DUBOIS

Décidément, Jack allait de surprise en surprise. Sur le moment, il fut comme étourdi, cessa de réfléchir, renonça à comprendre. Un coup d'œil furtivement jeté sur son bracelet-montre lui apprit qu'il n'était pas loin de midi et Jack songea soudain à la tête que devait faire son ange gardien en constatant sa disparition. Il eut, à cette pensée, un sourire involontaire, vite réprimé, mais pas assez vite, cependant, que M. Dubois ne s'en aperçût.

— Ne souriez pas, jeune homme, je vous le répète, je suis le roi de Marseille.

Courtoisement, Jack lui expliqua le motif de son hilarité. Puis il reprit conscience de la réalité. N'avait-il pas affaire à un fou? Le chagrin causé par l'annonce de la mort de Dolorès n'avait-il pas bouleversé la cervelle de M. Dubois?

Car enfin, dans tous ses manuels scolaires, Jack avait appris que la France est une république dont Marseille n'était même pas la capitale. Alors, alors...

Sur le visage ouvert de Jack O'Connor, le bossu pouvait lire clairement les doutes qui l'assaillaient.

Il sourit amicalement et reprit :

— Mon cher ami, je vois que vous ne me croyez guère, à moins que vous ne me preniez pour un fou. Or ce que je vous dis est l'exacte vérité et je vous assure que mon cerveau est aussi lucide et aussi bien organisé que possible. Bien entendu, il ne faut pas prendre mon affirmation au pied de la lettre. Je n'ai évidemment ni trône, ni sceptre, ni couronne. Je n'en suis pas moins un souverain. Un souverain véritable, incontesté et tout puissant. Je suis le roi de la pègre marseillaise. Comprenez-vous, maintenant? Je règne sur elle, d'une manière absolue. Je règne sur tous les tapis-francs, sur tous les repaires où viennent chercher asile tous les matelots déserteurs, les souteneurs, les voleurs, les criminels, sur toute la pègre. Mon royaume s'étend du vieux port au port nouveau, de la Bourse à Notre-Dame de la Garde, la « bonne Mère » (et l'homme fit le signe de la croix).

« J'ai sous mon contrôle tous les navires, tous les bars interlopes et les maisons louches.

— Sous votre contrôle? Ce qui signifie que...

Le vieil homme sourit une deuxième fois :

— Pour le moment je ne vous donnerai pas plus de précisions. Qu'il vous suffise de savoir que je possède d'innombrables clients, qui me

sont redevables de services sans prix, et qu'ils me payent un tribut.

O'Connor eut une incoercible sensation de dégoût :

— Pour vous parler franchement, monsieur...

— Appelez-moi M. Dubois, tout simplement.

— Bon. Donc, pour vous parler franchement, monsieur Dubois, je dois vous considérer comme le chef d'une sorte de « gang » américain, style français. Est-ce bien cela?

— Très exactement. Vous avez parfaitement deviné. Appelez-nous gangsters ou tout ce que vous voudrez; dans le fond, le nom ne change rien à la chose.

« En réalité, je suis le chef d'une bande qui, pour des raisons faciles à comprendre, ne fait pas très bon ménage avec la police. Je suis riche, très riche même. J'ai beaucoup d'argent, ce qui n'est pas le cas de la police, ou, si vous préférez, de la municipalité. Ou du moins elle n'en possède pas assez pour se permettre d'entrer en lutte avec moi. Et c'est la raison pour laquelle j'ai toujours réussi, jusqu'à présent, à éviter les nombreux pièges qu'elle m'a tendus. Aussi n'est-ce pas la police que je redoute. Jamais elle ne pourra constituer une menace bien sérieuse pour mon organisation.

« Malheureusement, j'ai un autre ennemi, avec qui je suis en lutte acharnée, et cela depuis plusieurs années. Entre cet ennemi et moi c'est la guerre sans merci et à outrance. Tantôt l'en-

nemi me bat, tantôt c'est moi qui lui fais mordre la poussière, car nous sommes à peu près de forces égales et jusqu'à présent aucun des deux n'est parvenu à détruire l'autre.

« Voici comment les choses se sont passées jusqu'ici, mais maintenant j'en ai assez et je suis à bout : il faut que je leur donne le coup décisif. Je veux leur anéantissement!...

— Et qui est cet adversaire terrible et mystérieux? demanda Jack avec une curiosité passionnée.

— C'est la Treizième Main! C'est la main qui tue de sang-froid, la main qui ne recule devant aucun crime, si abject, si odieux soit-il.

— La Treizième Main? fit Jack avec une moue de dédain. Ma parole! on dirait que nous sommes en plein roman policier! Qu'est-ce encore?...

— Vous avez raison, mon ami. On se croirait dans un roman policier. Néanmoins, rien n'est plus réel. D'ailleurs, la vie courante est pleine d'invraisemblances. Elle nous ménage des surprises mille fois plus extraordinaires, plus fantastiques que le plus fantastique des romans policiers. Souvenez-vous en. Voici ce qu'est la Treizième Main. C'est une association composée de sept hommes qui ne reculent devant rien. Six d'entre eux sont des êtres solides et bien constitués, possédant leurs membres au complet. Par contre, le septième est infirme, il lui manque une main. Il se nomme lui-même la Treizième Main et il a donné son nom à l'association dont

il fait partie. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, ces gens-là sont de véritables bandits, capables de tout. Pour ma part, je le dis avec orgueil, je n'ai nul meurtre sur la conscience et tous les hommes de ma bande sont dans le même cas. Mais eux, par contre, ils ont les mains couvertes de sang. Il n'est plus possible de compter les meurtres dont ils se sont rendus coupables. Avec cela, ils opèrent avec tant d'habileté, avec un satanisme si consommé, qu'ils ont toujours trouvé le moyen de rester dans l'ombre, sans jamais se découvrir.

« Je suis persuadé que la police ignore jusqu'à leur existence. Mieux que cela, je ne sais pas exactement moi-même qui est la Treizième Main. Je sais qu'elle existe, mais c'est tout. Mais, en revanche, je connais ses repaires, je sais où elle se terre, et je finirai bien par mettre la main dessus...

— En somme, interrompit O'Connor, c'est une bande concurrente de la vôtre, n'est-ce pas?

— Oui et non, répondit M. Dubois. La treizième main essaye bien, de temps à autre, de mettre le nez dans nos affaires. Mais d'une façon générale nous arrivons à les écarter. Néanmoins, je suis obligé de reconnaître qu'ils gagnent du terrain et qu'ils nous ont déjà enlevé plusieurs bons clients. Pourtant, leur activité s'exerce dans un domaine totalement différent du nôtre et duquel nous nous sommes toujours tenus à l'écart...

— C'est-à-dire?

— Je ferais mieux de ne pas vous le dévoiler... Mais je vous ai déjà révélé tant de choses secrètes que je puis bien vous dire encore celle-ci. La Treizième Main s'occupe surtout de la traite des blanches. Elle est la grande pourvoyeuse des marchés sud-américains...

— Mais, dites-moi, ceci est réellement intéressant...

— Si l'on veut... Mais c'est un genre d'industrie qui m'a toujours profondément répugné.

— Et n'est-il jamais encore arrivé que la treizième main ne vous ait dénoncé à la police?

— Non, nous autres, gens de la pègre, nous avons notre code de l'honneur à nous! Nous nous massacrons, nous guerroyons, mais nous ne mêlons jamais la police à nos règlements de comptes...

O'Connor regarda sa montre :

— Maintenant, monsieur Dubois, je vous prie de m'excuser et d'agréer mes remerciements pour tous les renseignements intéressants que vous avez bien voulu me donner. Mais je ne puis rester plus longtemps. Dans tous les cas, je suis extrêmement heureux d'avoir réussi à vous remettre la bague...

Le vieillard s'était levé en même temps que l'Irlandais. Ses yeux clairs semblaient s'être brusquement recouverts d'un voile étrange. Son visage parut plus las, plus défait.

— Vraiment, mon jeune ami, vous voulez partir? Mais où voulez-vous donc aller?

Involontairement, Jack recula d'un pas.

— Chez moi, bien entendu!

M. Dubois éclata d'un rire retentissant :

— Chez vous, au Palace-Hôtel, où la mort s'apprête à fondre sur vous! Je viens pourtant de vous avertir que cet hôtel fait partie du fief de la Treizième Main! Si vous retournez chez vous, c'est la mort certaine, et à brève échéance! Car on sait, n'en doutez pas. On sait que vous avez voyagé depuis Paris en compagnie de Dolorès. On sait aussi que vous êtes chez moi en ce moment. On sait que vous m'avez remis la bague. Comprenez-vous ce que signifie tout cela pour vous. C'est votre condamnation à mort, sans rémission.

« Et puis, mon jeune ami, croyez-vous donc que je vous ai dévoilé tous mes secrets, grands et petits, pour vous laisser partir ensuite, au risque que vous ne le répétiez? Non, je ne commettrai jamais une pareille folie...

O'Connor était abasourdi.

— Que signifie, Monsieur Dubois?...

— Cela signifie, mon cher enfant, que vous êtes ici chez moi et que vous y resterez. Je suis vieux. Mes jours sont comptés. Je suis riche, immensément riche. Je ne sais pas exactement moi-même à combien de millions se monte ma fortune. Restez ici, aidez-moi à me venger de la Treizième Main, et tous ces millions seront à

vous un jour, bientôt... Le sang de Dolorès crie vengeance et ne se payera qu'avec du sang. Elle, cette fleur merveilleuse, a été assassinée, anéantie par le poignard d'un odieux bandit. Si vous saviez ce qu'elle était pour moi! Elle était ma vie, ma raison de vivre. Et pourquoi vous le cacher? Dolorès, ma pauvre chérie, était... ma fille, entendez-vous?... Elle était ma fille!...

VI

SHÉHÉRAZADE...

Jack O'Connor comprit alors quelle peine accablait le vieil homme.

Il comprit aussi que ce père, innocent jusqu'alors de tout crime, se sentît, soudain, une âme d'assassin.

Mais s'il compatissait sincèrement à cette douleur paternelle, devait-il pour cela se laisser enrôler dans une bande de hors-la-loi? Et puis, n'était-il pas lié par ses engagements vis-à-vis de M. Paoli? N'avait-il pas le devoir impérieux de se tenir à la disposition de la justice française? Allait-il reconnaître par un véritable abus de confiance la mesure gracieuse dont il avait été l'objet ? Sa disparition allait mettre son consul, le consul de Sa Majesté britannique, dans la plus délicate des postures. On allait le considérer comme en fuite, et, dès lors, la cause serait entendue : on reprendrait contre lui l'épouvantable accusation, au moment où, peut-être, on allait définitivement le laver de cet infamant soupçon. Non, non, c'était impossible, Jack de-

vait sortir, à tout prix, à n'importe quel prix, de cette situation. Devant le danger menaçant, Jack avait conservé toute sa lucidité d'esprit. Son cerveau de Britannique plein de sang-froid fonctionnait merveilleusement. Il fallait trouver le moyen d'échapper à M. Dubois.

Il tenta de lui expliquer, de le convaincre, de discuter. Mais tout fut en vain. M. Dubois avait décidé de retenir Jack, et sa décision était sans appel.

Au bout de quelques minutes, Jack se rendit compte qu'il n'avait aucune illusion à se faire : M. Dubois était comme un mur contre lequel tout raisonnement venait se briser. S'il voulait recouvrer sa liberté, cette liberté indispensable, il lui faudrait employer d'autres moyens.

Il n'avait certes pas l'intention d'exercer des sévices sur la personne de ce vieillard infirme. Ce qu'il voulait, c'était l'intimider. Dans sa poche, se trouvait le Smith-et-Wesson, sa récente acquisition. D'un geste rapide, Jack porta la main à sa poche-revolver. Mais le vieux M. Dubois avait des mouvements plus rapides encore que ceux du jeune O'Connor, qui, avant d'avoir pu sortir son arme, vit, à quelques centimètres de sa poitrine, le canon d'un énorme pistolet automatique se pointer sur lui. D'une voix douce, métallique, très calme, avec une pointe imperceptible de colère, M. Dubois s'écria : « Allons, mon jeune ami, cessez ces enfantillages, voulez-vous bien? A quel résultat pensez-vous arriver?

Malgré mon âge avancé, je suis toujours l'excellent tireur d'autrefois, et j'éprouverais une peine infinie si je devais tuer quelqu'un, surtout vous. De plus, cette maison est pleine de gens à moi. Au moindre bruit, tous se précipiteraient et vous réduiraient en un clin d'œil à l'impuissance. Par conséquent, toute résistance est inutile, je vous préviens tout de suite. Vous êtes en mon pouvoir, et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous résigner à votre sort et de vous adapter aux circonstances. Soyez doux, raisonnable, et remettez-moi cette arme de bon gré. »

Jack n'était pas un lâche, mais il n'était pas un sot. Il réalisa très vite que le vieux avait raison et que, pour l'instant, il avait tout intérêt à obéir. La rage au cœur, mais sans en rien laisser paraître, il tendit son revolver à M. Dubois. Il était désarmé et, en cas d'attaque, il ne devait plus compter que sur la solidité de ses poings et sa science de boxeur. Il savait d'ailleurs que tout cela ne tiendrait pas longtemps en échec une troupe d'hommes résolus.

M. Dubois fit disparaître prestement le Smith-et-Wesson et rempocha son propre pistolet.

— Vous me voyez tout heureux, mon cher enfant, que vous soyez redevenu raisonnable, lui dit-il d'une voix affectueuse. A dire vrai, j'ai horreur des coups de feu, et j'éprouve une répugnance pour toutes ces armes qui sont capables de tuer un homme... Malheureusement, dans

certains cas, on est bien obligé... et quand j'ai pris une décision, je la mets toujours à exécution. Mais notre... querelle est terminée. Parlons maintenant d'autre chose.

Il lui montra du doigt un fauteuil profond et confortable :

— Asseyez-vous. Mettez-vous à votre aise. Sur le guéridon, là, vous avez tout un choix de cigares et de cigarettes, à moins que vous ne préféreriez bourrer une pipe... J'ai également un whisky remarquable, qui est préparé spécialement pour moi par l'une des plus importantes firmes d'Ecosse. Goûtez-en et vous me direz ce que vous en pensez.

« Et maintenant, soyons sérieux, et parlons affaires.

« Je veux être franc avec vous, mon jeune ami. J'ai de la sympathie pour vous. Vous avez, dans toute cette affaire, fait preuve de courage et de tact, et, de plus, vous me paraissez loin d'être un imbécile...

Jack s'inclina.

... « Je vous ai dit, il y a un instant, que j'étais très riche, et c'est la vérité. Malheureusement, les années ne respectent ni rien ni personne, et même un Crésus en ressent les attaques ni plus ni moins qu'un pauvre diable. De plus, je souffre, depuis longtemps déjà, d'une maladie incurable, et la science des médecins les plus renommés n'est jamais parvenue à me soulager. Ces temps

derniers, le mal s'est aggravé, et je sens que mes jours sont comptés. Avant peu, j'aurai retrouvé mes ancêtres...

M. Dubois s'interrompit quelques instants, les yeux perdus dans le vague. Sa voix se fit moins rude :

— Dieu n'a malheureusement pas exaucé mes vœux, et n'a pas voulu me donner l'héritier que je désirais. Après moi, le nom s'éteindra.

« Il est exact que j'ai beaucoup péché dans ma vie, qui n'est pas exempte de reproches. Je le confesse humblement. Mais, d'un autre côté, j'ai toujours fait l'impossible pour tâcher de réparer le mal et l'injustice. Un hôpital important de Marseille ne vit que de mes libéralités secrètes, et tous les ans, à date fixe, les nombreux misé-reux et infirmes de Marseille reçoivent une aide pécuniaire; je fais tout ce que je peux pour me laver de mes péchés, pour les racheter par des œuvres bienfaitrices. Vous voyez donc que j'ai un cœur comme tout le monde, et que je ne suis pas un vulgaire et cynique criminel.

« Si, dans les affaires, j'emploie souvent des moyens qui peuvent paraître répréhensibles, c'est parce que, dans ce domaine particulier, je n'ai pas de scrupules, et c'est surtout parce que l'expérience m'a enseigné que celui qui ne joue pas des coudes et n'écarte pas les gêneurs de sa route, celui-là est vaincu à l'avance. Il est probable que je choque vos idées, mais je m'em-

presse d'ajouter que je n'ai nullement l'intention de chercher à vous convertir à mes méthodes. Rassurez-vous à ce sujet.

« Je m'aperçois que j'ai complètement oublié de vous dire qui je suis. En réalité, je ne suis pas Français, mais de nationalité turque, et mon nom véritable est Ibrahim. Mon grand-père était un homme très connu, honoré et respecté par ses concitoyens, et mon père — que sa mémoire soit bénie! — était un honorable commerçant de Constantinople.

« Dans ma jeunesse, j'ai commis bon nombre de bêtises. Certain jour, mon père, excédé, me reprocha vivement mais violemment ma conduite, et, furieux, je m'embarquai sur un navire étranger qui me conduisit ici, à Marseille.

« Ma mère, désespérée de ma fuite, mourut peu après, et jusqu'à sa mort mon père refusa son pardon.

« Les premiers temps, je dus mener ici une vie très misérable, et plus d'une fois je dus me priver de manger. Puis la fortune me sourit, et j'eus la chance de m'affilier à une association de contrebandiers : c'est ainsi que me sont venues mes richesses.

« Quand je revins dans ma ville natale, mon père était mort depuis près d'un an. C'est alors que je résolus de m'établir définitivement à Marseille. Je pris le nom de Dubois, j'épousai une Française qui, bien entendu, n'a jamais soup-

çonné la véritable nature de mes occupations. Puis, ma femme mourut et je restai seul...

Le vieux s'arrêta de nouveau. Il semblait plongé dans un monde de souvenirs. Il rompit enfin le silence, que Jack se serait fait scrupule de ne pas respecter, et reprit :

— Voilà, jeune homme, l'histoire de la vie de M. Dubois. J'aime à croire que vous apprécierez la confiance que je vous ai témoignée...

Jack, au bout d'un moment, lui répondit :

— Dites-moi, très franchement, monsieur Dubois... Pourquoi me racontez-vous tout cela? Pourquoi me témoignez-vous pareille confiance? Après tout, que suis-je donc pour vous? Un étranger, un homme que vous voyez pour la première fois, et qui n'est même pas de votre race. Qui vous prouve que je ne suis pas un criminel, un maître-chanteur, que sais-je encore?

Le vieillard sourit avec bienveillance en caressant sa barbe d'un geste machinal.

— Vous avez raison de me poser ces questions. Elles dénotent de votre part une certaine méfiance ou plutôt un manque de naïveté qui n'est pas fait pour me déplaire.

« Voyez-vous, je ne sais pas même votre nom. Mais que m'importe que vous vous appeliez ainsi ou autrement? Croyez-vous que le vieil Ibrahim soit un niais ou un gâteux? Croyez-vous qu'il n'y voie pas clair? Non, mon enfant, le vieil Ibrahim s'y connaît en hommes, tout simple-

ment. Ses yeux savent fouiller le cœur et l'âme. Il sait très bien à qui il a affaire.

« Vous, jeune homme, vous n'êtes ni un criminel ni un malfaiteur. Non, pas le moins du monde. Vous avez du caractère, de la force d'âme, et, de plus, vous êtes venu me remettre la bague d'améthyste en dépit des graves dangers qui vous menaçaient, malgré les risques que vous saviez courir. Oh! je pourrais supposer que vous avez été surtout guidé par la curiosité, ou que vous espériez recevoir une belle récompense, mais le vieil Ibrahim ne voit pas le mal partout, et, tant qu'il n'a pas la preuve du contraire, il accorde à tout homme son préjugé favorable. Or, en ce qui vous concerne, vous avez toute ma sympathie, toute ma confiance. Et maintenant, mon ami, à vous qui avez été le témoin de ce drame épouvantable, de ce meurtre horrible, je vous pose, une fois encore ma question de tout à l'heure : Voulez-vous m'aider à retrouver le vil assassin de ma fille? Voulez-vous le livrer à ma vengeance? Y consentez-vous?

« J'en atteste Mahomet, mes mains sont pures. Nul sang ne les souille. Et pourtant, le meurtrier de Dolorès payera son crime de sa vie!...

« Ne me répondez pas tout de suite. Je veux auparavant vous faire connaître ma deuxième fille, Shéhérazade.

Il frappa dans ses mains. Une tenture, que Jack n'avait pas encore remarquée, se souleva,

livrant passage à une jeune fille... A sa vue, Jack se leva, en proie à un trouble indicible. Il contempla la jeune apparition comme un tableau magnifique, dont l'attirance mystérieuse attirait son regard, irrésistiblement.

Jamais Jack n'avait encore vu pareille beauté. Il resta muet, cloué sur place, sans voix...

VII

NICOLE

Shéhérazade!... Etait-ce un rêve, était-ce une réalité vivante? Jack n'arrivait pas à détacher ses yeux de la jeune beauté. Elle portait un costume de rêve, semblable à celui des sultanes d'autrefois, et Jack se crut transporté dans un conte des *Mille et une Nuits*. Pendant plusieurs minutes, il resta sous le charme, ne sachant point s'il avait affaire à un être vivant ou bien à une houri, qu'un magicien aurait évoquée du ciel de Mahomet! M. Dubois était-il un enchanteur?

Mais non, pourtant. M. Dubois était toujours le même bossu sordide, le décor n'avait pas changé. D'ailleurs, l'apparition s'animait. Elle s'avançait vers lui, avec ce balancement des hanches dont les Orientales ont le secret. Elle lui souriait d'un sourire timide et curieux. Elle lui tendit la main. Et Jack put se convaincre que ce fantôme était bel et bien vivant.

Elle lui parla. Décidément, cette déesse était

une femme. Sans doute lui dit-elle quelques mots de courtoisie, mais Jack eût été incapable de les répéter, tant son émoi était grand.

Il se tenait devant elle, incertain, indécis, gauche comme il ne se souvenait pas de l'avoir jamais été.

Le vieil Ibrahim souriait, lui aussi, en voyant l'impression que sa fille avait produite sur l'Irlandais. Mais il sentit que la situation ne pouvait se prolonger sans rendre Jack ridicule.

— Shéhérazade, dit-il, est un nom de fantaisie, bien entendu. J'ai surnommé ma fille ainsi, en souvenir des contes de mon pays qui m'enchantent toujours. Hélas! l'époque où nous vivons est plate, prosaïque, et veut ignorer le romantisme d'autrefois. C'est pourquoi les noms anciens semblent un peu risibles aujourd'hui. En réalité, la charmante fleur dont je suis le père s'appelle Nicole, ce qui est évidemment plus moderne. Mais, quand je reprends les vieilles coutumes de chez nous, quand, étendu sur mon divan, je savoure une pipe d'opium, quand je me laisse aller au charme du haschich, ou, si vous préférez, quand je m'évade des laides réalités du monde, alors, pour moi, elle devient Schéhérazade, la sultane. Et quand je suis M. Dubois, négociant marseillais, alors ma fille n'est plus que Nicole Dubois. Comme vous le voyez, je n'ai qu'à choisir, et cette enfant est la joie de ma vie. Et maintenant, mon jeune ami, vous me connaissez, vous connaissez ma fille. Il

est temps que vous nous disiez, je crois, votre nom, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

Jack s'excusa et se présenta.

Une fois encore, Nicole lui tendit la main et se comporta comme une jeune fille moderne, c'est-à-dire qu'elle lui secoua la sienne, à l'anglaise, avec un « Enchantée, monsieur ! » de circonstance.

Progressivement, Jack redevenait lui-même. Il n'éprouvait plus l'embarras du début. Mais son admiration restait intacte, et ses yeux s'attachaient au visage adorable de la jeune fille, autant que sa correction britannique le lui permettait.

Au bout d'un quart d'heure, ils étaient devenus une paire d'amis et bavardaient sur tous les sujets. Jack buvait ses paroles, comme un collégien amoureux.

Nicole avait une voix bien timbrée, musicale, douce et prenante, qui charmait autant que la beauté de ses traits, mais ce qui, en elle, passionnait littéralement Jack, c'étaient ses yeux magnifiques, noirs, resplendissants comme des escarboucles, dont la flamme, heureusement atténuée par les longs cils soyeux, aurait fait damner un saint.

Doucement, sans bruit, le vieux Dubois s'était retiré, laissant les jeunes gens en tête-à-tête. Jack ne s'était même pas rendu compte de son départ. Et tous deux conversaient. A tout instant, Jack découvrait, ravi, quelque charme nou-

veau dans cette jeune fille aussi cultivée que belle, et l'Irlandais ne pensait plus à partir.

Sa conversation était pleine d'esprit et de sérieux tout à la fois. On sentait qu'elle avait reçu la plus belle éducation qui fût possible. Nul sujet ne lui était étranger. Elle avait beaucoup lu, beaucoup voyagé, parlait plusieurs langues, — c'est d'ailleurs en anglais qu'elle s'entretenait avec Jack..

Et le temps passait rapidement sans que Jack songeât à quitter la place. Il avait tout oublié : ses tribulations, sa promesse à M. Paoli, tout, jusqu'au drame affreux dont il avait été témoin, et sans lequel il n'aurait jamais même soupçonné l'existence de cette merveilleuse Nicole. L'Irlandais flegmatique, impassible, s'enflammait soudain, ni plus ni moins qu'un Latin exubérant.

Une heure au moins s'était écoulée quand M. Dubois fit une discrète réapparition. Jack ne l'entendit même pas revenir, et ne vit pas le sourire énigmatique qui se dessinait sur ses lèvres minces. Certes, le vieil Ibrahim ne s'était pas vanté en se prétendant bon connaisseur de l'âme humaine.

Il comprit sur-le-champ le parti qu'il allait tirer de la situation voulue et amenée par lui. Il savait que si tous les moyens de persuasion ont échoué pour convaincre un homme, il en reste un, qui, la plupart du temps, s'avère infaillible. Il savait qu'Eros était invincible.

Il aurait fallu que Jack fût un saint pour ne pas succomber au charme de Nicole. Or, il n'en était pas un...

Dès lors, une vie nouvelle commença pour lui, à laquelle il s'accoutuma tout de suite. En s'interrogeant parfois, il dut convenir qu'il lui était difficile de se trouver plus heureux! Il demeurait chez M. Dubois, qui avait mis à sa disposition deux chambres magnifiquement meublées, formant appartement. M. Dubois avait également trouvé le moyen de faire enlever du Palace Hôtel les malles de Jack. Et, à cette occasion, il avait vraiment réussi un coup de maître, car il ne faut pas oublier que Jack était surveillé aussi bien par la police que par la Treizième Main, et que, depuis la disparition du jeune Irlandais, l'une et l'autre organisation étaient sur les dents pour retrouver sa piste. Mais si le Palace Hôtel était le fief de la Treizième Main, M. Dubois avait, lui aussi, des accointances un peu partout, même chez l'ennemi.

Donc, Jack vivait chez M. Dubois, sous le même toit que Nicole. Que pouvait-il souhaiter de plus? D'ailleurs, rien, absolument rien ne lui manquait. Ses moindres désirs étaient satisfaits. Il était prisonnier, mais il était heureux de sa captivité. Il prenait ses repas à la table de M. Dubois, qu'il ne voyait guère qu'à ces moments. Le reste du temps, il disparaissait, pour traiter, vraisemblablement, ses innombrables affaires, et Jack restait le plus souvent en tête

à tête avec Nicole, dont il s'éprenait chaque jour un peu plus.

Le vieux renard savait ce qu'il faisait. En rendant Jacques amoureux de sa fille, il rapprochait le moment où l'Irlandais ne refuserait plus de l'aider à venger Dolorès, car ce n'était pas lui, Dubois, qui le lui demanderait. Il suffirait, le moment venu, que Nicole en exprimât le désir.

Jack était pris et bien pris. Mais le vieux Dubois ne se pressait pas.

Il était sûr de Jack, dont l'aveugle dévouement lui était désormais assuré; par contre, il ignorait encore de quelle façon il engagerait les hostilités avec la Treizième Main.

Pendant que M. Dubois réfléchissait à l'établissement de son plan de campagne, Jack et Nicole, de leur côté, abordaient un sujet qui, de jour en jour, leur devenait cher. Car Nicole avait sympathisé, dès l'abord, avec l'Irlandais. Bien entendu, elle n'ignorait rien des intentions de son père et, dans la mesure où elle le pouvait, elle était fermement décidée à contribuer à la vengeance de Dolorès. Mais ce qui, au début, n'avait été pour elle que simple jeu devint, petit à petit, plus sérieux. Dans son genre, Jack était beau garçon, sportif, intelligent et cultivé, et tous deux étaient jeunes...

Aussi, certain soir, après le dîner, quand Jack demanda quelques minutes d'entretien à M. Dubois, ce dernier n'en fut pas étonné. Il s'attendait à cette démarche du jeune homme, et il en con-

naissait l'objet par avance. Avec sa loyauté coutumière, Jack alla droit au but. Il dit à M. Dubois qu'il était profondément épris de sa fille et qu'il lui demandait sa main.

Le vieillard l'écouta tranquillement, sans qu'un muscle de son visage ne trahît ses sentiments, se lissant la barbe comme à l'habitude. Quand Jack eut terminé, il lui sourit affectueusement, mais prit son temps pour répondre :

— Hum! monsieur O'Connor, ainsi vous me dites que vous aimez ma fille Nicole? Qui ne l'aimerait pas, d'ailleurs? reprit-il avec une pointe d'orgueil dans la voix. Mais elle ? Lui avez-vous fait part de vos sentiments? Et qu'en dit-elle?

— Parfaitement, monsieur, je lui en ai fait part. Et mademoiselle Nicole éprouve à mon égard une vive sympathie. Vous ne pouvez vous imaginer la joie dans laquelle sa réponse m'a plongé, et je pense que vous ne verrez pas d'obstacle à notre union...

M. Dubois tirait de lentes bouffées de sa pipe, Jack attendait anxieusement une décision qui tardait à venir. M. Dubois s'était levé, d'un air songeur. Les mains dans les poches, il arpentait la pièce, sans rien dire. Enfin, il s'arrêta devant Jack, le regarda dans le blanc des yeux et sortit de son mutisme :

— Mon cher enfant, vous savez que je vous ai donné mon entière confiance, et que je vous ai considéré comme un ami. Croyez bien qu'Ibra-

him ne donne pas inconsidérément sa confiance et son amitié. Voici donc un premier point acquis. Vous désirez épouser ma fille? Combien de difficultés susciterait une semblable union! Pour toutes sortes de motifs, sans compter celui que vous êtes d'une race étrangère, un giaour, comme nous disons en Turquie. Mais, aujourd'hui, on est moins strict qu'autrefois. Tout cela peut s'arranger...

« Vous me demandez, mon jeune ami, de vous donner la seule richesse qui me reste, ma fille, la prunelle de mes yeux... Vous me demandez de me dépouiller de tout. Car, vous pouvez m'en croire, auprès d'elle, tous mes millions ne pèsent guère. D'autre part, votre demande ne m'étonne qu'à demi, et je vous avoue franchement que je n'y suis pas hostile. Au contraire, vous m'en voyez très heureux... Bref, je ne veux pas vous soumettre à une épreuve de patience, et je vous dis, avec une franchise égale à la vôtre, que je vous verrais devenir mon gendre avec le plus grand plaisir. J'y mets toutefois une condition... Il faut que vous entriez dans mon organisation et que vous me succédiez... et vous me ferez le serment solennel de n'avoir aucun repos avant que vous n'ayez vengé la mort de ma pauvre Dolorès!... Acceptez-vous?

Les premières paroles de M. Dubois avaient plongé Jack dans une joie indicible, mais la condition que le vieil homme venait de poser fit à Jack l'effet d'une douche froide. Certes, il

éprouvait pour Nicole un amour violent, une passion qui l'aurait rendu capable des exploits les plus difficiles pour la conquérir. Mais Jack était foncièrement honnête, et il ne pouvait se faire à l'idée de devenir membre d'une association de malfaiteurs, et moins encore à celle d'en devenir le chef.

Et Jack se souvint de sa vieille mère, qu'il avait laissée à Belfast. Ne lui avait-elle pas répété que l'honneur était la plus belle des richesses?

En évoquant ses traits, Jack crut y voir une désapprobation marquée. Il crut l'entendre : « Mon enfant, dans quel piège es-tu tombé? Il est temps encore de t'arrêter. Songe à ta vieille maman, dont tu briserais l'existence si tu devenais un brigand, un homme vil... Reviens vers moi, mon petit... Aie le courage de te reprendre... et si tu souffres, eh bien, c'est moi, ta maman, qui te consolerai... »

Jack ne répondait rien. Il réfléchissait toujours, et sa conscience se révoltait... Non, il ne pouvait accepter chose pareille. Il préférait briser son propre cœur, renoncer à cette Nicole adorée. Après tout, qu'avait-il à faire en cette histoire où la fatalité l'avait entraîné? Fallait-il qu'il continuât? Etait-ce à lui de venger la morte? N'avait-il pas déjà fait plus que son devoir? N'avait-il pas risqué sa vie, son honneur, sa liberté, dans cette aventure?... Non, non et non! Il savait, à présent, la route qu'il devait prendre. Tant pis! Le beau rêve d'amour allait

prendre fin, mais qu'y pouvait-il? Etait-ce sa faute? Pourquoi ce vieillard tyrannique voulait-il faire de lui un bandit? mieux encore, le roi des bandits? L'honnête Irlandais soupira. Sa décision était prise. D'une voix tremblante, il répondit à M. Dubois, qui, souriant, semblait suivre avec intérêt le combat intérieur qui se livrait dans l'âme du jeune homme :

— Monsieur Dubois, j'ai bien réfléchi. Je regrette, mais je re...

Il n'acheva pas. Deux bras frais venaient de se passer autour de son cou. Une bouche purpurine s'était posée sur sa joue, et deux yeux noirs ensorceleurs, irrésistibles, le regardèrent et semblèrent à la fois lui donner un ordre et lui adresser une prière, tandis qu'une voix mélodieuse lui demandait :

— Alors, mon cher Jack, papa consent, n'est-ce pas? Comme je suis heureuse!...

Alors la volonté de Jack chavira. La vieille maman de Belfast, les belles résolutions, les révoltes, les décisions froides et raisonnables, tout cela fondit en un instant, comme la neige au soleil. Jack se pencha sur sa fiancée, l'embrassa tendrement, puis, se retournant vers M. Dubois, il lui tendit la main.

Dans les yeux clairs de l'Irlandais, le vieillard lut une passion sans bornes, un dévouement complet. Il avait remporté la victoire...

VIII

DANS LA GUEULE DU LOUP

Le vieil Ibrahim rayonnait. Il avait vaincu. Sa fille Dolorès serait vengée. Et sa fille Nicole serait heureuse. A mesure que les jours s'écoulaient, le vieil homme appréciait davantage les qualités de celui qui devait être son gendre et qu'il considérait dès maintenant comme un membre de sa famille.

Il n'eut, dès lors, plus le moindre secret pour le jeune homme, pas plus en ce qui concernait ses affaires que sa vie privée. Jack allait être son gendre et son successeur. Il était donc indispensable qu'il le mît au courant de tout, de façon que le jeune Irlandais pût prendre les leviers de commande de son immense organisation dans le plus proche délai. Car Ibrahim se sentait décliner rapidement. Sa santé, déjà fort éprouvée, avait reçu le coup mortel quand il avait appris la mort de Dolorès.

Il ne résistait qu'à force de volonté, que grâce à ses nerfs, mais il savait bien que ses jours

étaient comptés. Il fallait donc aller vite en besogne, initier son successeur afin de pouvoir s'en aller en paix...

Dès le lendemain de ses fiançailles, Jack fut convié à se mettre au travail.

Autrefois, il ne voyait Ibrahim qu'aux heures des repas, et le reste de son temps s'écoulait en compagnie de Nicole. A partir de ce jour, ce fut le contraire.

Jack fut admis dans le bureau particulier de M. Dubois, dans le saint des saints, où s'élaboraient les multiples combinaisons qui, de toutes les parties du monde, faisaient affluer l'or vers les caisses de M. Dubois.

Jack fut stupéfait quand il entrevit l'étendue de l'organisation.

Le monde entier — ce n'était pas trop dire — était en relations avec son futur beau-père.

Ibrahim possédait des filiales dans tous les ports, jusqu'à San-Francisco, Buenos-Ayres, Singapour, Calcutta, Bombay. Et dans chacun de ces endroits, la nature des affaires traitées était bien différente. Ibrahim vendait de tout, achetait de tout, spéculait sur tout.

Jack ne comprenait pas grand'chose aux affaires, mais il se rendit très vite compte qu'Ibrahim devait être aussi riche qu'habile, et le vieux ne fit d'ailleurs aucune difficulté pour lui donner une idée de sa fortune. Il possédait, dit-il à Jack, plus de cent millions français, et il avouait bien

volontiers que tout lui était bon dès l'instant où il y avait de l'argent. La fraude, les commerces illicites ne le rebutaient pas. Néanmoins, aucune de ses affaires n'était souillée par du sang. Ibrahim volait, à la rigueur, mais ne tuait pas. D'ailleurs, bon nombre de ses affaires étaient parfaitement honnêtes, correctes, et dans tous les cas, sa parole valait une signature.

Plusieurs semaines s'écoulèrent au cours desquelles M. Dubois s'efforça de mettre son futur gendre au courant du mécanisme compliqué de son organisation, car il voulait un successeur digne de lui-même.

Mais ce psychologue fut très vite déçu : il sentait bien qu'en dépit des explications, des encouragements, Jack ne serait jamais un homme d'affaires et qu'en tous cas il ne pourrait jamais lui confier la suite de ses affaires. Il manquait à son futur gendre l'astuce orientale et le sens des combinaisons fructueuses que son éducation l'empêchait même de soupçonner. Et cette constatation fut un coup très dur pour le vieil Ibrahim, car Jack lui était de plus en plus sympathique. Il songea bien à rompre les fiançailles, mais il ne put s'y résoudre, car en somme c'était lui, Ibrahim, l'auteur de tout le mal, c'était lui qui avait retenu Jack chez lui, contre son gré. C'était lui qui avait mis tout en œuvre pour que Jack devînt amoureux de sa fille. Et puis Nicole à présent adorait Jack et pour rien au monde le

vieil homme n'aurait accepté de lui causer la peine la plus légère.

Il avoua néanmoins sa déception à Nicole.

Celle-ci était la digne fille de son père : elle en avait hérité l'intelligence, la ruse, l'esprit d'entreprise et d'organisation.

Dès les premiers mots de son père, elle se récria :

— Mon cher papa, pourquoi te tracasser ainsi? N'as-tu pas amassé suffisamment de richesses et ne pourrais-tu, maintenant, songer à te reposer? J'ai bien remarqué, moi aussi, l'inaptitude absolue de Jack aux affaires quelles qu'elles soient. Que veux-tu? Mon fiancé n'a pas la vocation! Eh bien! liquide tes affaires. Sans te presser, de façon à ne rien perdre. Et avec ce qu'il te restera, toi, Jack et moi nous pourrons mener une vie agréable et puis, enfin, tu pourras prendre un repos bien mérité. Sois raisonnable!...

Mais le vieux ne l'entendait pas ainsi. La mort prochaine, hélas! pouvait seule interrompre son activité. Il refusa donc catégoriquement de se ranger à l'avis de sa fille.

Mais ses forces déclinaient. Il souffrait cruellement du mal qui devait bientôt l'emporter.

Il comprit combien sa fille avait raison et dès lors il résolut de suivre son conseil.

Le vieux Dubois était l'homme des décisions rapides. Comme la liquidation d'affaires aussi compliquées devait prendre plusieurs mois, il prit immédiatement les dispositions nécessaires

pour transformer ses entreprises en argent liquide, car il ne voulait pas mourir avant que tout fût prêt, et surtout pas avant d'avoir préparé et même consommé sa vengeance.

O'Connor, dès qu'il connut la résolution de son futur beau-père, ne dissimula pas sa joie. Ainsi tout s'aplanissait sans heurts. Il allait épouser la femme de ses rêves, sans être obligé de faire litière de ses principes, de ses scrupules, sans avoir à renier son éducation d'honnête homme. Il savait bien, d'ailleurs, qu'il était parfaitement incapable de succéder au vieil Ibrahim et qu'il aurait en peu de temps dilapidé les richesses que le vieillard avait mis tant d'années à amasser.

Ibrahim possédait un serviteur nommé Ali. C'était un jeune nègre, d'une force herculéenne, qu'Ibrahim avait un jour tiré d'une situation plus que délicate, ce dont il lui avait conservé une reconnaissance sans bornes. Ali lui était dévoué comme un chien. Ibrahim en avait fait son garde du corps et le nègre le suivait comme son ombre, partout et toujours attentif au moindre danger. Il était toujours armé et, dans le cas où son maître eût été menacé, il n'aurait pas hésité une seconde à faire usage de ses poings ou de ses armes.

Mais depuis quelque temps Ibrahim ne sortait plus de chez lui. Le travail l'accablait et, de plus, il sentait qu'il s'affaiblissait de jour en jour. Il s'en remettait de plus en plus à ses divers fondés de pouvoir pour terminer ses tran-

sactions et pour arrêter les comptes. Il n'avait jamais été très loquace, mais, à présent, il passait des journées entières sans prononcer un mot. Sa fille, Jack, le suppliaient parfois de reprendre le dessus, ou lui demandaient la cause de sa tristesse, mais le vieil homme se contentait de secouer la tête, de sourire énigmatiquement ou de donner une réponse évasive.

Sa santé déclinait à vue d'œil. Il n'était pas besoin d'être grand clerc pour se rendre compte qu'il n'en avait plus que pour quelques semaines au plus.

La fin approchait.

Peu de temps avant sa mort, Ibrahim fit venir Jack et Nicole et leur tint ce langage :

— Mes enfants, je vais bientôt mourir... ne m'interrompez pas. Je sais ce que je dis et je n'ai pas peur de la mort. Mais j'ai beaucoup de choses à vous dire, à vous surtout, mon cher Jack. Ecoutez-moi bien. Je vous tiens, mon ami, pour un homme d'honneur. Je sais que vous tiendrez votre parole envers moi et je suis certain que vous rendrez heureuse ma chère Nicole. Je suis non moins convaincu de votre courage et je sais que vous tirerez vengeance du meurtre de ma pauvre Dolorès...

— Je vais donc mourir, j'entends les appels de Mahomet... Mais ceci n'est rien. Je connais les hommes, très bien, presque trop et, sans vouloir vous offenser, mon cher Jack, vous n'êtes qu'un homme... La force de caractère, parfois,

s'émousse... alors... Je ne voudrais pas que mon or allât à un homme qui, après ma mort, oublierait ses serments. Je ne me méfie pas de vous, Jack, mais je veux vous prémunir vous-même contre une défaillance possible et je veux rejoindre mes ancêtres sans regrets, sans inquiétude...

« Voici donc ce que j'ai décidé : j'ai réalisé presque toute ma fortune. Mon argent liquide s'élève à environ cent millions que j'ai convertis en or. Cet or est actuellement en lieu sûr, dans une cachette que personne au monde ne peut découvrir. Le jour où la mort de Dolorès sera vengée, le jour où mon ennemi mortel aura pris le chemin des Enfers, ce jour-là, tout cet or sera à vous. Mais il faut que ces conditions soient intégralement remplies.

« Un de mes hommes en qui j'ai la confiance la plus grande sera chargé de vérifier, mon cher ami, si vous faites réellement les efforts nécessaires et si vous vous préoccupez de tenir votre serment. Je vous accorde un délai suffisant, une année entière, pour remplir votre mission. Dès que votre tâche sera terminée, une semaine plus tard très exactement, vous entrerez en possession de ma fortune et vous pourrez épouser Nicole. Mais si, au bout d'un an, le succès n'a pas couronné vos efforts, mon homme de confiance a pour instructions de verser la moitié de mon or à une œuvre de bienfaisance désignée à l'avance, tandis que l'autre moitié reviendra à

ma fille. Mais il ne lui sera pas permis de vous épouser et vous ne pourrez prétendre à quoi que ce soit de cet argent, car ma fille disparaîtra pour toujours de votre existence. Voilà, mon cher Jack, quelles sont mes dernières volontés. Elles seront respectées, je le sais; l'homme que j'ai investi de ma confiance sera présent, partout et toujours, à vos côtés, et cependant vous ne soupçonnerez même pas sa présence, car j'ai décidé de ne pas vous dévoiler son nom.

« Je suis certain que vous ne vous formaliserez pas de ces précautions, car vous savez bien que je n'éprouve nulle méfiance à votre égard; loin de moi l'idée de ne pas croire à l'honnêteté de vos intentions, mais je veux vous défendre contre un manque d'énergie possible, mais je veux aussi être sûr que ma fille Dolorès sera vengée! Et maintenant, vous savez exactement comment les choses doivent se passer. Vous savez quel est l'enjeu de la partie : une femme que vous aimez et des richesses fabuleuses. Il ne tient qu'à vous de les conquérir. Il vous suffira d'en avoir le courage.

— Je l'aurai, répondit Jack d'une voix grave. Mais où pourrai-je trouver la Treizième Main? Vous-même m'avez dit que vous ignoriez...

— Soyez sans inquiétude... Je ne puis malheureusement pas vous donner de renseignements précis, mais je suis persuadé que vous ne resterez pas longtemps sans qu'elle se manifeste à vous. Et alors, mon cher Jack, tenez-vous sur vos

gardes. A ce moment-là, votre vie ne tiendra plus qu'à un fil...

⁂

Trois jours plus tard, le vieil Ibrahim s'éteignit. Selon sa volonté, ses funérailles furent extrêmement simples. On l'enterra dans le caveau de famille, où reposait déjà sa femme. Bien qu'il s'y attendît, Jack fut très affecté par la mort de celui qu'il nommait déjà son beau-père. Le chagrin de Nicole fut terrible et ce ne fut pas trop de tous les soins et de tout l'amour de Jack pour l'aider à supporter son malheur. Les jours s'écoulèrent, monotones, gris et tristes. On eût dit qu'avec Ibrahim, toute la joie de la maison s'en était allée.

Pourtant, au bout d'une semaine, Jack reprit le dessus. Il résolut de préparer son plan de campagne et de se mettre en quête de l'ennemi mortel d'Ibrahim, qui était devenu le sien. La chose, évidemment, était malaisée. Il n'avait aucun renseignement, aucun indice. De plus, il ignorait tout des mœurs des gens qu'il allait avoir à combattre. En réfléchissant bien, il comprit vite dans quelle position désavantageuse il se trouvait. Ne connaissant pas son ennemi, il pouvait soupçonner tout le monde, même dans la propre maison d'Ibrahim, et le coup lui viendrait, inattendu. Comment ferait-il même pour y parer?

Si seulement il pouvait retrouver ce Picot. Il interrogea son entourage, conféra avec les fondés

de pouvoir, sonda Ali, conféra longuement avec sa fiancée, mais il ne fut guère avancé.

La lutte s'annonçait difficile, mais Jack était un homme énergique, têtu comme les hommes de sa race. Il passa des heures dans le cabinet de travail d'Ibrahim, compulsant les livres, dévorant la correspondance, espérant y trouver un indice, la trace d'un désaccord avec des rivaux. Mais tous ses efforts furent inutiles. Il songea bien à la police, mais rejeta vite cette idée. D'ailleurs, le vieil Ibrahim l'eût nettement repoussée. Ensuite, il pensa engager un détective privé.

Mais là encore il éprouvait une vive répugnance à mettre un tiers au courant de secrets qui ne lui appartenaient pas. Il résolut d'agir lui-même. Après tout, il avait un an devant lui! Il avait le temps de se renseigner.

Il résolut, pour débuter, de commencer son enquête par les bouges et les bars interlopes. Besogne dangereuse et de longue haleine mais qui n'était pas pour décourager l'énergique garçon. Sa résolution prise, Jack s'apprêtait à se mettre au travail, Nicole, tout en l'approuvant, le suppliait de ne pas commettre d'imprudence, de se faire toujours accompagner par Ali. Une dernière fois, il supputait ses chances avec Nicole, dans le grand jardin de la maison. C'était vers la fin de la journée. On était en septembre et la nuit tombait rapidement.

Ali, tout d'un coup, s'approcha. Un homme, dit-il, désirait parler à Jack. Il n'avait pas voulu

donner son nom et l'attendait dans le grand bureau. Etonné, Jack se leva aussitôt, pensant que peut-être c'était M. Paoli qui avait retrouvé sa trace. Mais, comme il n'avait, après tout, rien à se reprocher, Jack se tranquillisa.

Assis dans un fauteuil confortable, un homme l'attendait, qui se leva et le salua d'une brève inclinaison de tête. Il était parfaitement inconnu de Jack sur lequel il produisit une très mauvaise impression. L'homme avait un visage franchement antipathique. Il était laid, ses yeux étaient bridés, injectés de sang, son nez aquilin tombait sur des lèvres anormalement épaisses. Il présentait le vrai type du bandit. Mais Jack ne jugeait pas les gens sur l'apparence et l'accueillit poliment malgré sa répugnance. Il allait le prier de se rasseoir quand il remarqua, stupéfait, qu'une des manches de son visiteur était vide à son extrémité. Immédiatement, Jack comprit à qui il avait affaire et, d'instinct, il recula. Mais l'homme, devinant sans doute la pensée de Jack, esquissa ce qui voulait être un sourire et qui n'était qu'une grimace sinistre et, d'une voix rauque, il lui dit :

— Vous avez raison, monsieur. C'est moi-même. Je suis la Treizième Main!...

IX

FACE A FACE

Jack bondit, comme mordu par un serpent, et perdit un instant son sang-froid.

— Vous! C'est vous! Vous osez!...

Mais l'autre resta très calme. Sans abandonner son affreux sourire, il se casa commodément au fond du siège et répondit :

— Allons! ne faites pas l'enfant, je vous en prie. C'est moi, très exactement, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire. Je suis la Treizième Main. Et puis après? Vous vous étonnez de mon audace? Vous vous demandez comment je suis assez fou pour venir me jeter ainsi dans la gueule du loup? Ne vous tracassez donc pas l'esprit. Si je suis chez vous c'est que j'ai mes raisons et soyez persuadé que j'ai su prendre mes précautions et que je n'ai absolument rien à craindre!

Malgré son flegme, Jack tremblait de fureur et d'admiration tout à la fois. Ainsi l'ennemi venait le braver chez lui, mais il ne manquait

pas de cran! Il le fixa quelques instants du regard, sans lui répondre. Il avait donc devant lui l'adversaire redoutable du vieil Ibrahim, l'homme dont la mort devait lui valoir une fortune colossale et la femme de ses rêves, l'homme qui froidement avait fait supprimer la malheureuse Dolorès. Et cet homme venait chez lui, seul, l'affronter, le provoquer! Il se demanda, l'espace d'une seconde, s'il n'allait pas l'abattre sur l'heure, sans même lui donner le temps d'une explication, puisque le hasard le lui livrait si facilement. La Treizième Main, l'homme qu'il désespérait de trouver, était devant lui, à sa merci. Il aurait fallu être fou pour ne point profiter d'une aubaine inespérée, d'une occasion qui vraisemblablement ne se reproduirait plus jamais. L'autre le regardait tranquillement, dans le blanc des yeux, et ricanait silencieusement.

Mais Jack n'avait pas d'armes sous la main et, sans l'ombre d'un doute, le manchot ne se laisserait pas supprimer sans résistance. Il devait d'ailleurs être armé. L'homme semblait lire tout ce qui se passait dans l'esprit de Jack. Son unique main enfoncée dans la poche de son veston, il reprit :

— Vous devez être très jeune, n'est-ce pas, monsieur?

Cette question inattendue fit sursauter Jack :

— Est-ce pour me demander mon âge que vous êtes ici, par hasard?

— Non, vous vous en doutez. Dans un instant, vous saurez le but de ma visite. Je pourrais vous dire, sans me tromper, quelles pensées vous agitent et l'envie qui vous étreint, en ce moment... Vous avez tout bonnement un désir féroce de me tuer. N'est-ce pas? Veuillez m'écouter, jeune homme; vous allez savoir ce que la Treizième Main tient à vous dire. Je suis venu vous trouver parce que le vieil Ibrahim est mort. Vous n'ignorez pas la haine profonde qui nous dressait l'un contre l'autre; mais il n'est plus, et, malgré cette haine, je souhaite que Dieu lui soit miséricordieux. Qu'il repose en paix! Vous voyez, monsieur, je ne suis pas un païen...

Jack commençait à perdre patience :

— Alors, vous êtes venu prononcer une oraison funèbre?...

— Non plus. Je ne suis pas assez sot pour cela. Je vous ai dit tout à l'heure que j'avais mes raisons. Elles sont sérieuses. Je suis venu vous proposer un marché que je crois équitable, et que vous accepterez. Du moins, je l'espère. Voici : je sais de bonne source qu'Ibrahim avait amassé une richesse colossale, qu'il a réalisée intégralement dans ces derniers temps. Pendant quarante ans, nous avons lutté sans merci, l'un contre l'autre, avec des fortunes diverses. Cependant, à la fin, je lui en ai fait voir de dures, et je lui ai soufflé pas mal d'affaires. A présent, je reste seul, puisque la mort m'a débarrassé de mon concurrent.

« Alors, voilà ce que je vous propose : la paix. Qu'il n'y ait plus entre nos deux maisons ni haine ni guerre. Au contraire, je désirerais une alliance à partir d'aujourd'hui. Je voudrais travailler non pas contre vous, mais en union avec vous. Je suis prêt à conclure un pacte dans ce sens. Je vous offre ce pacte, mais j'y mets une condition... Cette condition peut vous paraître audacieuse, moi je la considère comme tout à fait naturelle. Il me faut la moitié de l'héritage d'Ibrahim. Elle m'appartient de droit, car elle représente le bénéfice des nombreuses affaires qu'Ibrahim m'a enlevées sans scrupules...

Jack s'était contenu difficilement, mais à ces mots, il bondit d'indignation. Le bandit, décidément, avait une audace peu commune, mais il allait trop loin.

— Si je ne pensais pas, s'écria Jack, d'une voix étranglée de fureur, que vous êtes complètement fou, je vous tuerais comme un chien enragé, sur-le-champ!

« Je ne sais pas ce qui me retient de le faire! Mais je n'ai pas pour habitude de frapper un adversaire désarmé. Seulement, je vous avertis loyalement : à partir de cet instant, tenez-vous sur vos gardes, car je suis décidé à ne pas connaître le repos avant de vous avoir mis dans l'impossibilité de me nuire.

— Je sais, répliqua l'autre avec un ricanement méchant, seulement, voyez-vous, jeune homme, il y a un seulement... Je regrette de vous

déclarer que vous ne m'inspirez pas la moindre frayeur. Mettez-vous bien cela en tête. Et si, à mon tour, je puis me permettre de vous donner un conseil, je vous retournerai précisément celui que vous venez de me donner. Les choses peuvent tourner tout autrement que vous le pensez, et il se pourrait bien que ce soit vous qui deviez un jour, avant peu même, quitter cette bonne vie, et mourir à la fleur de l'âge. Comme cela serait dommage, n'est-ce pas, jeune ami? Ah! ces jeunes gens! Comme ils sont prompts à s'emporter, comme ils sont aveugles! Ils ne voient, hélas! jamais les avantages dont on voudrait les faire profiter. Ma proposition, je vous le répète, était on ne peut plus équitable, car j'ai réellement un droit, un privilège sur la fortune d'Ibrahim. J'ai en mains tout ce qu'il faut pour le prouver. Vous refusez cependant de m'écouter. J'en suis douloureusement surpris. A mon ouverture de paix, vous répondez par des menaces. Qu'y puis-je? Vous voulez la guerre? Soit, vous l'aurez, et vous en porterez toute la responsabilité! Seulement, je vous donne un avertissement solennel : Gardez-vous, prenez vos précautions, prenez-les bien, et si vous croyez que je cherche à vous intimider, c'est très simple, renseignez-vous... ce sera plus prudent...

Devant une telle insolence, Jack se sentit transporté de fureur. Il oublia toutes ses résolutions de calme, et se rua, poings levés, sur le bandit goguenard. Il allait frapper, quand il fit

un bond en arrière. L'homme avait prestement sorti de sa poche son unique main, dans laquelle Jack aperçut à temps un objet scintillant. Le visage de la Treizième Main n'avait plus rien d'humain; un rictus satanique rendait plus repoussants encore ses traits ignobles; son teint s'était coloré, était devenu rouge brique, puis violacé, et la rage l'agitait de violents soubresauts. Ses yeux s'étaient plissés davantage et fixaient Jack comme ceux d'un reptile prêt à mordre...

— Faites attention! siffla-t-il. Un pas de plus et vous êtes mort! Par Satan, je ne vois pas vraiment pourquoi je prendrais des gants avec vous, car vous êtes une damnée brute... Ah çà! me prenez-vous pour un imbécile? Je vous avais dit pourtant que j'avais pris mes précautions. Vous voyez cette fiole que je tiens là, dans ma main? Eh bien, dans ce petit flacon, la mort est toute prête à vous terrasser. Il y a là-dedans de quoi faire une hécatombe. Je n'ai qu'à la projeter sur le sol; un dixième de seconde plus tard, vous aurez cessé de vivre...

Jack recula encore; une intuition secrète lui conseillait de ne pas provoquer plus longtemps cet énergumène.

— Voyez-vous, insensé que vous êtes, poursuivit la Treizième Main. Je pourrais, moi aussi, vous tuer comme un chien, sans que personne puisse s'y opposer. Mais un sentiment ridicule, un absurde esprit chevaleresque m'en empêche.

J'ai probablement tort, mais ceci me regarde. Dans tous les cas, vous savez à présent quel adversaire est le vôtre. Sachez encore que je ne sais pas ce que veut dire le mot pitié. Je vous ai épargné cette fois-ci, mais la prochaine, je ne vous ménagerai pas.

« Et maintenant, de nouveau, je vous demande : « Acceptez-vous ma proposition? »

— Jamais!

— C'est bien. Alors c'est la guerre à outrance, jusqu'à la destruction de l'un de nous.

La Treizième Main se leva. Il avait repris son calme du début. Son sourire ironique barrait de nouveau sa face simiesque. Et maintenant, mon jeune ami, tant pis pour vous! Vous m'avez refusé la moitié des richesses d'Ibrahim. Je les aurai toutes, soyez sans crainte. Avant trois jours, vous apprendrez à me connaître...

X

INQUIÉTUDES

La Treizième Main était sortie sans que Jack eût le moindre geste. Brisé par l'émotion, la rage impuissante, impressionné malgré tout, le jeune homme s'était laissé tomber dans un fauteuil, et, la tête entre les mains, il réfléchissait. Il éprouvait un sentiment bizarre. Ce qu'il ressentait n'était pas de la peur, à proprement parler, c'était une sorte d'inquiétude, comme un pressentiment d'un danger proche, inévitable et terrible. Et d'ailleurs, son instinct ne devait pas le tromper. Il resta longtemps perdu dans ses pensées, tâchant de deviner le coup que son adversaire allait lui porter, afin d'y trouver une parade. Mais il se heurtait aux mêmes difficultés. La visite de la Treizième Main n'avait rien changé à la situation. Jack savait, mieux qu'auparavant, certes, que la Treizième Main existait, puisqu'il avait vu son ennemi en chair et en os, qu'il l'avait entendu et qu'il avait failli

être anéanti par lui. Et après? Savait-il pour cela qui était l'homme, quels étaient ses complices, où se trouvait la tanière des bandits, de quelles armes il disposait?

Il se reprocha sa légèreté. Sans aucun doute, l'homme avait eu raison de railler sa jeunesse. Quand Ali était venu le chercher dans le jardin, n'aurait-il pas dû poster un observateur, tenir d'autres hommes prêts à intervenir, et faire suivre le visiteur à sa sortie? Non, Jack n'était pas de force! Il avait encore beaucoup à apprendre. Mais puisque le mal était fait, tous les regrets du monde n'y changeraient rien. Il s'agissait de s'accommoder de la situation et d'en tirer le moins mauvais parti.

Pour l'instant, il fallait raisonner et récapituler. D'abord, avant tout, essayer de percer l'incognito de l'adversaire. La Treizième Main, ce pseudonyme, ce sobriquet parlant, ne suffisait pas. Dans tous les cas, si Jack ignorait encore le nom de celui qui lui avait déclaré la guerre, l'autre paraissait étrangement bien informé de tout ce qui se passait dans la maison du vieil Ibrahim. Et ceci donna une nouvelle inquiétude à Jack. Il était possible, probable même, que la Treizième Main eût ses accointances sous le toit même de l'ennemi. Et qui? Jack se promit d'ouvrir l'œil; quant à la menace proférée par l'homme, était-elle sérieuse, ou, du moins, aussi terrifiante qu'il l'avait affirmé? N'entrait-il pas une part de bluff dans ses pa-

roles? On le verrait bien. Pour le moment, il n'y avait qu'une chose à faire : observer, guetter, se méfier de tous, de soi-même, et se garder.

Jack fit le compte des forces dont il disposait; les domestiques, nombreux, étaient dévoués, sinon à lui, nouvel arrivé dans la maison, du moins à Nicole, la fille et l'héritière du maître redouté. Peut-être se trouvait-il un espion parmi eux? La première mesure à prendre était donc de faire une sélection et de constituer, pour Nicole et pour lui, une garde sûre et vigilante. Mais il les connaissait tous trop peu pour les choisir avec discernement. C'est Nicole qui allait se charger de la tâche.

Jack redescendit donc au jardin, où Nicole devait l'attendre avec anxiété. La nuit était venue, mais le jardin était illuminé par de puissantes lampes à arc. Il s'approcha et lui dit :

— Devinez, chérie, qui a bien voulu m'honorer de sa visite?

— Comment le pourrais-je ? J'avoue mon étonnement, car, autant que je sache, vous ne connaissez personne à Marseille. J'ai craint, un instant, que la police n'eût retrouvé votre trace. Mais, j'y pense, vous m'auriez fait prévenir aussitôt... Non, je ne vois pas. Je donne ma langue aux chats!

— Cherchez encore! Pour vous mettre sur la voie, je vous dirai que c'était un homme, qu'il était infirme, qu'il lui manquait une...

— ... Une main, n'est-ce pas? Ah! mon Dieu!

Jack, nous sommes perdus! C'était la Treizième Main!

— Parfaitement, Nicole, c'était la Treizième Main! Mais qu'avez-vous?

Nicole tremblait nerveusement. Ses dents claquaient. Elle eut un gémissement désespéré, puis tout son corps fut secoué par des sanglots violents. Elle était l'image vivante de la terreur.

Enfin Jack, à force de caresses et de paroles affectueuses, réussit à la calmer. Il lui fit alors le récit détaillé de ce qui s'était passé.

— Ainsi, il n'a pas craint de venir ici! reprit-elle. Alors, Jack, c'en est fait de nous! Je sais de quoi cet homme est capable.

— Ma chérie, je crois comme vous que nous devons nous tenir sur nos gardes, mais je ne pense pas pour cela que la situation soit désespérée... Ecoutez-moi, Nicole, avec calme! Il faut envisager les choses froidement, sans précipitation, mais sans retard.

« Une chose me paraît étrange : c'est que cet homme soit aussi sûrement et aussi rapidement informé de ce qui se passe ici. Comme il n'y a plus de sorciers aujourd'hui, et comme je ne pense pas qu'il ait le don de divination, il doit avoir soit un moyen mystérieux de pénétrer ici, soit, ce qui est plus vraisemblable, une créature à lui, ici même. Or, le temps presse, et je ne puis soupçonner personne, car je ne connais pas vos gens depuis assez longtemps. Je sais qu'Ali est un chien dévoué. Veuillez me désigner trois

autres domestiques avec Ali, nous formerons deux équipes doubles, qui veilleront à tour de rôle sur nous, et surtout sur vous.

— Jack, je vous en supplie, croyez-moi! Il est capable de tout! Fuyons, et au plus vite!

Il la regarda, surpris :

— Fuir, chérie? Mais, est-ce sérieux?

Un moment, il se sentit troublé. La terreur de Nicole allait-elle être contagieuse? Mais il se maîtrisa.

— Fuir? reprit-il. Mais où, d'abord? Et pourquoi? Que voulez-vous qu'il nous arrive ici?

— Jack, fuyons!...

— Mon amie, je vous en prie, quelle que soit notre décision, il faut avant tout que nous choisissions les hommes sur qui nous pouvons compter. Car, en tout état de cause, nous ne pouvons pas partir seuls, et si, d'autre part, nous restons, il faut bien organiser la défense. Je vous écoute donc; pour le reste, nous verrons ensuite.

Après avoir réfléchi quelques secondes, elle lui désigna André, le chauffeur, et le majordome, Maurice, tous deux anciens combattants de la grande guerre, qu'Ibrahim avait à son service depuis longtemps. Pour les autres, elle ne soupçonnait, bien entendu, personne, mais elle ne pouvait pas se prononcer aussi nettement.

— Soit! fit Jack, je serai le quatrième. D'ailleurs, rien ne m'empêche de recruter des hommes de renfort... Mais, dans tous les cas, je ne

m'adresserai pas à la police, avec laquelle j'aime autant ne rien avoir à faire.

« Sans doute ce voyou a proféré contre moi des menaces effrayantes, mais, après tout, elles ne m'intimident pas beaucoup. Et puis, encore faut-il qu'il les mette à exécution. Peut-être, en y réfléchissant, n'est-ce qu'une bluff, un véritable chantage. Rien ne prouve même qu'il soit l'assassin de Dolorès. Ton père pourrait s'être trompé. Ce n'est pas impossible...

Il ne put achever sa phrase; les yeux de Nicole flamboyaient.. Elle tremblait d'une fureur subite, le visage empourpré.

— Qu'oses-tu dire? cria-t-elle.

« Pour un peu, tu chercherais des excuses à cette bête fauve. C'est lui qui a tué ma pauvre sœur, et personne d'autre. Il a bien d'autres meurtres sur la conscience. Mais je comprends ta pensée. Tu n'as pas l'intention de tenir le serment que tu as fait à mon père sur son lit de mort! Tu as peur, probablement, et tu cherches une bonne raison!

Elle fondit en larmes, sanglota, repoussa Jack qui cherchait à l'apaiser.

— Mais voyons, Nicole chérie, reprit-il, sois raisonnable! Réfléchis, au lieu de parler avec tant d'injustice! Qu'ai-je dit qui puisse te faire même soupçonner une pareille lâcheté de ma part? Ce que je veux, c'est envisager la situation sur toutes ses faces et ne partir que sur une base solide. Moi aussi, je crois que cet individu est

le meurtrier de ta sœur, mais j'ai quelques doutes que je désire examiner. Car, enfin, j'ai été le seul témoin, le témoin oculaire, si je puis dire, de l'assassinat de Dolorès, et je ne puis, malgré toute ma bonne volonté, trouver la moindre ressemblance entre ce manchot et Picot, qui, lui, est le véritable criminel!...

— C'était un de ses hommes, sois-en certain!

— Je le crois, j'en suis convaincu, mais je n'en ai pas la preuve.

— Les preuves ne manqueront pas, tu les recevras avant peu.

Et Nicole n'avait que trop raison. Jack allait le vérifier avant peu.

*
* *

Nicole insista désespérément, et Jack finit par céder à ses instances. Elle n'était plus la même. Une panique de tous les instants semblait s'être emparée d'elle. Son inquiétude finit par gagner Jack, et le jour même ils décidèrent de quitter Marseille pour se réfugier à Nice, où le vieil Ibrahim possédait un très beau château, haut perché sur un des contreforts de l'Estérel. C'était une maison confortablement aménagée, environnée de bois touffus, comme une forteresse, facile à défendre, avec des souterrains et des cachettes sûres, permettant une retraite rapide et un séjour prolongé à l'abri de toute attaque.

C'était là que Nicole voulait attendre l'assaut, qu'elle savait imminent, de la Treizième Main et de sa bande.

Dès l'instant où Jack avait accepté, il résolut de prendre les plus grandes précautions. Il décida d'abord qe le voyage aurait lieu de nuit. Il fit venir Ali, en qui il avait toute confiance, et lui confia la direction des opérations. Il contrôla lui-même tous les préparatifs, fit mettre en état la voiture la plus puissante, qu'il fit partir en avant pour éviter d'attirer l'attention. La limousine quitta le garage à la nuit tombante, pour aller les attendre à la Corniche, tous feux éteints. C'était André, le chauffeur particulier d'Ibrahim, qui était au volant. Eux-mêmes partiraient un peu plus tard avec Ali, dans une autre voiture qui devait revenir à la villa de la rue de la Croix, après avoir transbordé les voyageurs. Tous étaient armés jusqu'aux dents. Sur l'ordre d'O'Connor, Ali posta quelques hommes sûrs aux alentours et sur le parcours jusqu'à la Corniche; au moindre signe suspect, ils devaient donner l'alerte. Maurice, le majordome, de son côté, avait reçu toutes les instructions nécessaires pour la mise en défense de la maison de Marseille.

Le moment arrivé, Jack sortit avec précaution de la propriété par une porte dérobée, s'assura lui-même qu'aucune personne suspecte ne rôdait aux environs, et la voiture enfin démarra...

Nicole tremblait d'énervement et de peur. Jack

lui tenait les mains et cherchait à la calmer. Ali, revolver au poing, se tenait à côté du chauffeur, prêt à tirer.

Ils arrivèrent sans encombre à la Corniche, où la grande limousine les attendait, tous feux éteints, comme Jack l'avait ordonné.

Le transbordement eut lieu dans le plus grand silence, et la voiture fonça dans la nuit. Les tournants succédaient aux tournants. La lune sortait par instants de son manteau de nuages, éclairait les flots agités qu'on entendait se briser sur les rochers. André, le chauffeur, menait un train d'enfer.

— Enfin, chérie, nous voici hors d'atteinte! fit Jack autant pour rompre le silence que pour rassurer Nicole, que l'inquiétude semblait toujours étreindre.

Elle ne répondit point, et Jack, en se penchant vers elle, remarqua qu'elle pleurait doucement.

— Que se passe-t-il donc, Nicole? Qu'y a-t-il? Tout va bien... Pourquoi donc aurais-tu peur?

— Je ne sais pas, Jack, mais j'ai très peur... fit-elle en secouant tristement la tête. J'ai très peur... Je sens qu'il n'est pas loin...

— Il ?...

— Oui, la Treizième Main! Je sens qu'il va nous attaquer avant que nous arrivions à Nice. D'ailleurs, tiens, maintenant, j'en suis sûre... Retourne-toi!

Un cri d'épouvante sortit de sa gorge. Jack

tourna la tête. Par le guichet arrière, il inspecta l'horizon. Au tournant suivant, il comprit aussitôt...

Une autre voiture, aux phares puissants, leur donnait la chasse. Elle gagnait sur eux; le vent leur apportait par intermittence le ronflement du moteur. Nicole avait deviné... Avant peu, l'ennemi les aurait rejoints...

XI

LA TREIZIÈME MAIN MARQUE UN POINT...

Un signal retentit, strident et prolongé, déchirant le calme de la nuit.

C'était comme une menace impérieuse, un ordre de s'arrêter...

Nicole poussa un cri de frayeur et s'affaissa sur les coussins, tandis qu'elle s'accrochait désespérément aux vêtements de Jack. Le claxon hurlait maintenant sans interruption. Jack se retournait à chaque instant et constatait avec effroi que la voiture des poursuivants gagnait nettement sur la leur.

— Plus vite, André! Appuyez sur le champignon!...

— Je vais donner le maximum, monsieur ! répondit l'autre.

Malgré les tournants dangereux de la route que les phares des deux voitures éclairaient violemment, André poussa à fond sur l'accélérateur; le moteur faisait un bruit assourdissant, la voiture volait... Le claxon des bandits ne ces-

sait point ses appels menaçants : Jack, jetant un coup d'œil vers l'arrière, se rendit compte qu'il regagnait du terrain. Hélas ! l'espoir d'échapper à la Treizième Main s'évanouit promptement. Les poursuivants, à leur tour, accéléraient. André poussait, et la voiture gémissait, ahannait sous l'effort, mais en vain. Peu à peu, lentement, imperceptiblement, mais avec une certitude mathématique, l'auto des bandits se rapprochait, perdait un peu de terrain dans les tournants, où la virtuosité d'André était imbattable, mais reprenait l'avantage dans les lignes droites.

O'Connor jeta un coup d'œil sur sa montre. Il comprit immédiatement qu'il n'atteindrait jamais Nice. Le choc aurait lieu bien avant. A moins d'un accident improbable, d'une panne imprévue, de l'éclatement d'un pneu, dans vingt minutes, au plus tard, les hommes de la Treizième Main seraient sur Nicole et sur lui... et alors... Alors, toutes les précautions auraient été vaines. Il regrettait d'avoir cédé aux objurgations de Nicole, de s'être laissé prendre à sa panique. Mais à présent, les regrets étaient inutiles. Il fallait prendre une décision, et tout de suite, sur la minute. Jack, excité par le danger, avait tout son sang-froid, la maîtrise complète de soi-même.

— Continuez à accélérer, André ! dit-il au chauffeur. Dans un instant, nous aviserons.

Il bourra tranquillement sa pipe de bruyère,

en tira quelques bouffées régulières, et, s'étant donné à lui-même cette preuve de sérénité, Jack réfléchit un instant :

« Il est évident que ce brigand sera sur nous avant peu. Sa voiture est bien plus puissante que la nôtre. L'important est donc, non pas de chercher à lui échapper, puisqu'il gagne sans cesse sur nous, mais de nous assurer la supériorité au moment de la rencontre inévitable...

— Chérie, fit-il en s'adressant à Nicole, prostrée au fond de la voiture, reprenez votre énergie et écoutez-moi...

De nouveau, le claxon retentit, et les phares de la voiture poursuivante lancèrent un impérieux appel en langage optique. Ali, qui, revolver au poing, se tenait devant la lucarne arrière, s'écria :

— Maître, je crois bien que c'est une voiture de la police qui nous donne la chasse.

— La police? fit O'Connor sans pouvoir réprimer un léger frisson. Par le Ciel, est-ce sérieux?

— Très sérieux, monsieur! Je reconnais leur signal. Tenez, écoutez ces coups de claxon brefs et longs, voyez les points et les traits lumineux qu'ils font avec leurs phares... Il n'y a pas de doute, c'est la police qui est à nos trousses, et qui nous ordonne de stopper.

— Non! non! gémit Nicole. Surtout, n'arrêtez pas!... En avant!... Il faut nous échapper à tout prix. Peut-être...

— C'est inutile, mademoiselle, répondit Ali,

leur voiture est plus rapide que la nôtre. Dans quelques minutes, ils nous auront rattrapés. D'ailleurs, dès qu'ils seront à portée, ils vont nous tirer dessus, si nous n'obéissons pas...

— Damned! fit Jack entre ses dents.

Il était prêt à engager le combat avec la Treizième Main. Il souhaitait même la rencontre et brûlait du désir de se mesurer avec son ennemi. Mais si c'était la police, les choses changeraient d'aspect. Et Jack hésitait sur la conduite à tenir.

— Les voilà qui recommencent leurs signaux, monsieur! fit Ali. Je crois qu'il vaudrait mieux stopper.

A cet instant, la route faisait une série de lacets et de courbes à angle vif et la voiture des poursuivants disparut aux yeux de Jack.

La virtuosité d'André leur assura de nouveau l'avantage. Mais la route redevenait droite, les phares des poursuivants n'étaient plus qu'à une centaine de mètres et... soudain, un coup de feu claqua dans la nuit, qu'ils perçurent malgré le vrombissement des moteurs. La bataille s'engageait.

Nicole frissonna, se baissa comme pour se mettre à l'abri et Jack sortit son revolver. Cette fois, sa décision était prise et il n'en démordrait pas. Treizième Main ou police, peu lui importait. Il avait résolu de se défendre et de vendre chèrement sa vie. Avant qu'Ali eût pu faire un geste, Jack, à son tour, avait tiré.

— Vous avez eu tort, monsieur, lui jeta le

nègre avec des reproches dans la voix. Vous venez de vous mettre en état de rébellion contre la force publique et ceci peut vous mener loin...

— Cela m'est égal... Ça ou autre chose!...

Le reste se perdit dans le brouhaha.

Les coups de feu se succédaient à présent à une cadence rapide. Jack bondit à côté d'André :

— Plus vite, plus vite, grillez la voiture s'il le faut!

Et la course folle reprit. Il fallait toute l'habileté d'André pour que ce ne fût pas une course à l'abîme, à la mort! Jack se tenait debout, avait décapoté la voiture et tirait frénétiquement en arrière. C'était un tireur émérite et certainement il dut faire mouche au moins une fois car on entendit des cris dans la voiture des poursuivants.

— En avant! plus vite! hurlait Jack en changeant son chargeur.

Néanmoins, la voiture des autres suivait et, centimètre par centimètre, regagnait le terrain un instant perdu. Et soudain, une balle érafla Jack et l'auto s'arrêta net, brutalement. Il y eut un choc formidable qui ne dura que l'espace d'une seconde. Puis la voiture tournoya sur elle-même, comme un animal blessé qui vient d'être frappé par la balle d'un chasseur. Jack eut l'impression de recevoir un coup violent sur la nuque, sa main s'ouvrit, laissant tomber son arme. Il voulut s'agripper, se retenir, et ce fut la chute dans la nuit, dans l'irréel...

Lorsqu'il revint à lui, l'aube était proche. Il tenta de se relever, mais il lui fut impossible de faire un mouvement. Il était étendu sur le dos, face aux étoiles qui s'éteignaient l'une après l'autre. Il fit un effort pour se rappeler, pour rassembler ses souvenirs. Peu à peu, il reprenait contact avec les faits : c'était la course folle à travers la nuit, la poursuite de la police, les coups de feu et puis... un trou, soudain, dans sa mémoire, un trou où avaient sombré ses forces, sa volonté. Et maintenant, il se trouvait là, étendu sur la terre, impuissant. Et Nicole? En pensant à sa fiancée bien-aimée, une inquiétude terrible l'envahit. Une telle volonté l'anima qu'il parvint à se redresser. Il se releva, fit un pas ou deux en titubant comme un homme ivre. Sa tête était en feu, brûlait comme une fournaise. Il y porta la main qu'il ramena pleine de sang coagulé. Il avait de toute évidence reçu une blessure profonde. Il eut la présence d'esprit de se faire un pansement de fortune avec son mouchoir. Puis il regarda autour de lui.

A trois mètres, sur le bas-côté de la route, il vit la voiture. En quel état, grand Dieu! Retournée, les roues en l'air, le châssis tordu, des débris de verre et de bois jonchaient la route. Il s'approcha et ne put retenir un cri d'horreur : sous la voiture, pris entre le siège et le volant tordu par le choc, le corps du malheureux André était pris, défoncé, la tête écrasée, une main

à demi détachée du bras. La terre était rouge à cet endroit.

— Pauvre garçon, victime de son dévouement!

Mais Nicole et Ali? Jack errait comme un fou, examinait les débris de la voiture, redoutant de découvrir leurs corps, mais il ne vit rien. Selon toute probabilité, ils avaient dû sortir vivants de l'accident. Mais alors? Avaient-ils été blessés, transportés ou plus simplement capturés par ceux qui les poursuivaient? Si c'était réellement la police, il n'y avait que demi-mal, mais si, par malheur, c'était la Treizième Main!...

Alors une syncope le terrassa, il tomba sans connaissance. Son évanouissement dut se prolonger, car, lorsqu'il put ouvrir les yeux, le soleil était déjà haut dans le ciel. Malgré sa faiblesse, il reprit ses recherches, mais il n'eut pas plus de succès. L'endroit où s'était produit l'accident était isolé, aucune voiture, aucun piéton ne passaient. Jack revint à la voiture, l'examina de plus près, et tout d'un coup, il aperçut une feuille de papier fixée par une épingle sur l'un des pneus. Il l'arracha précipitamment et lut ces mots, qui ne calmèrent pas précisément ses appréhensions:

Nicole est en mon pouvoir. Si, d'ici après-demain, vous n'avez pas accepté ma proposition, elle mourra...

Et c'était signé :

LA TREIZIÈME MAIN.

La Treizième Main! Les yeux de Jack se voilèrent. Tout sembla tourner autour de lui. Sa malheureuse Nicole! Quel affreux destin l'attendait entre les mains de ce bandit. Il s'assit, s'adossa contre un arbre et, la tête entre les mains, il se plongea dans l'amertume de ses pensées.

Le criminel avait fait preuve d'une infernale habileté. Il avait compris que ne pouvant venir à bout de l'obstination inflexible de Jack, et que, s'il voulait arriver à ses fins, il lui fallait agir, non pas sur Jack, mais sur ce qu'il avait de plus cher, de plus précieux au monde, sur Nicole. Il savait que, pour reconquérir Nicole, Jack abandonnerait sans hésitation les millions du vieil Ibrahim. Et Jack était là, blessé, isolé, impuissant, ignorant tout de son adversaire, ne sachant pas où et comment il pourrait le retrouver. C'était à désespérer. Dès le premier choc, Jack avait perdu la partie. L'homme froid, le courageux garçon se sentit envahi par une douleur sans nom, il pleura comme un enfant. Et tout d'un coup, il sentit qu'on le touchait à l'épaule. Effrayé, il sursauta, releva les yeux et vit Ali dont la haute stature se dressait devant lui.

— Je suis heureux de vous voir en vie, fit le nègre. Je m'étais trompé, Monsieur, ce n'était pas la police qui nous poursuivait. C'était bien la Treizième Main. Mais cela ne change rien. Ils nous auraient rattrapés quand même, n'est-ce pas...

— Oui, répondit Jack avec tristesse. Mais... Nicole, où est-elle? Où l'ont-ils emmenée? D'où viens-tu, Ali?

— J'ai fait le mort, monsieur. Et quand le coquin a enlevé Mademoiselle, je les ai suivis.

— Que dis-tu là, suivis? Mais alors, tu sais...

— Oui, monsieur, je sais. Je sais où se trouve Mademoiselle Nicole...

XII

SUR LA PISTE DE GUERRE

— Ainsi, fit Jack avec une stupéfaction mêlée d'espoir, tu sais où Mlle Dubois est emprisonnée. Mais comment est-ce possible, Ali? Tu ne rêves pas? Parle, parle vite!

— Ali n'est pas un imbécile, maître! Ali connaît beaucoup de ruses. Je viens de vous dire que j'ai fait le mort, et ils ont bien cru que je m'étais tué quand la voiture s'est retournée. Mais je veillais. J'entr'ouvrais les yeux et je voyais tout ce qui se passait.

Dans la voiture qui nous poursuivait, il y avait cinq hommes, et parmi eux l'homme qui vous avait rendu visite, la veille, rue de la Croix; quatre d'entre eux étaient revêtus de l'uniforme de la police, et le manchot était en civil.

« Ils s'approchèrent rapidement du lieu de l'accident, et nous examinèrent les uns après les autres. Le malheureux André avait été tué sur le coup. Mais vous gémissiez. J'en fis autant.

Mademoiselle était inanimée. Le manchot se pencha sur elle, écouta son cœur, se rendit compte qu'il battait encore... Alors il ordonna de la relever avec les plus grandes précautions et de la transporter dans sa voiture.

« Heureusement pour nous, mademoiselle seule les intéressait. Du moment qu'ils nous croyaient morts ou mourants, ils ne daignèrent plus jeter un coup d'œil sur nous. D'ailleurs, ils n'avaient pas de temps à perdre, car le jour se levait et ils pouvaient être vus. Pendant qu'ils transportaient mademoiselle, j'avais réussi à ramper et à me placer juste derrière leur voiture, et, quand elle démarra, je réussis à m'accrocher à la malle arrière, où j'eus d'ailleurs beaucoup de difficultés à me maintenir.

« Ils menèrent un train d'enfer, et plus d'une fois je crus que les cahots allaient me projeter sur la route; mais j'ai eu la chance de pouvoir tenir jusqu'au bout...

« L'auto des bandits avait pris la direction de Toulon. J'en suis certain, car je connais bien la région. Mais il aurait été trop dangereux pour eux de traverser la ville, et ils ont fait un détour assez important. Une demi-heure plus tard, nous étions arrivés. La voiture s'arrêta devant un château à demi écroulé, dont les ruines se dressent au bord de la mer. Il est entouré d'un immense jardin qui semble être inculte et qui, dans tous les cas, est clôturé par une haute grille qui en interdit l'entrée aux curieux. Le château est très

vieux, comme je viens de vous le dire, et produit une impression sinistre. Mais j'ai pu me rendre compte que les murs en sont encore solides. Bien entendu, j'avais bondi hors de ma cachette avant l'arrêt de l'auto, et je m'étais caché derrière un buisson d'où je pouvais tout observer sans être vu. L'endroit est isolé, solitaire. Je ne vis pas âme qui vive.

« Je les vis descendre, mademoiselle, avec toutes sortes de précautions. Le manchot, sa lampe à la main, ouvrit un lourd portail qui date bien des Romains. Tous s'y engouffrèrent, et la porte se referma.

« J'étais perplexe, et je me demandais comment j'allais pouvoir pénétrer dans leur repaire, quand j'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi et que le mieux était de vous mettre au courant. J'ai eu bien du mal à retrouver mon chemin et je me suis égaré plusieurs fois. Mais enfin me voilà tout de même...

— Tu es vraiment un être précieux! fit Jack. Je te remercie et que le diable m'emporte si j'oublie jamais ce que tu viens de faire là. Mais nous parlerons de tout cela à un autre moment. Maintenant, il s'agit d'aller au plus pressé... Où se trouve ce maudit château?...

— Tout près de Saint-Tropez. Il est presque sur la côte, et l'on peut y pénétrer de la plage, ainsi que j'ai pu m'en convaincre. Je n'ai pas pu voir grand'chose à cause de l'obscurité, mais

j'ai tout de même réussi à constater quelque chose qui pourrait être intéressant pour nous...

— Quoi?

— J'ai repéré un endroit d'où l'on peut entrer facilement dans la place. A cet endroit, la grille est arrachée et il me semble qu'on peut l'escalader sans aucune difficulté...

— Bravo! Ça, c'est effectivement très intéressant. As-tu remarqué encore autre chose?

— Parfaitement. J'ai vu un grand yacht amarré dans la baie, à proximité du château. Je parierais n'importe quoi que ce bateau appartient au manchot.

— Cela serait aussi fort intéressant... Et maintenant, aurais-tu une idée, toi, Ali, qui connais bien les aîtres? Que pourions-nous faire? Car il nous faut agir sans retard. Tu penses bien qu'il est impossible de laisser Nicole entre les mains de ces gens-là. Rien qu'à l'idée que...

Le nègre fit saillir ses biceps, d'un geste de lutteur. Son visage refléta une colère intérieure:

— Il faut absolument que nous la sortions de leurs griffes, monsieur, et tout de suite... Car elle est certainement en danger de mort...

— C'est bien ce que je crains. Mais, pour l'instant, je ne vois guère de moyen.

— Il faut que nous en trouvions. Il est nécessaire que nous nous introduisions dans le repaire de ces bandits, de cette Treizième Main, comme vous l'appelez. Demain, il sera peut-être trop tard.

— Te rends-tu compte, Ali, de ce que tu proposes là? Mais c'est de la folie pure! Tu dois bien supposer que le château est gardé et que nous serons vite mis hors d'état de tenter quoi que ce soit. Non, il doit y avoir autre chose à tenter...

— Laissez-moi faire, monsieur! Je connais le chemin, je connais l'endroit, et je sais aussi comment on attaque un repaire... Et quand Ali se met en fureur, alors plus rien ne l'arrête. Vingt hommes ne me font pas peur. Là-dessus, vous pouvez m'en croire.

— Bon, je te l'accorde! Malheureusement, moi je suis assez mal en point. Ma blessure au front me fait encore cruellement souffrir. J'ai perdu beaucoup de sang, et je ne suis pas en possession de toutes mes forces...

— Pour commencer, monsieur, je vais nettoyer votre plaie et vous refaire votre pansement. Puis vous allez vous allonger et vous reposer complètement jusqu'à ce soir. Ainsi vous aurez réparé vos fatigues. Car il nous faut agir ce soir même. Et nous devons réussir... Songez qu'un échec, c'est la mort certaine pour vous... et pour mademoiselle Nicole, peut-être pire encore.

Ali se révéla comme un infirmier de premier ordre. Il lava soigneusement la plaie et reconnut avec joie qu'elle n'était que superficielle. Comme toutes les blessures à la tête, celle de Jack avait beaucoup saigné, mais ne présentait aucun ca-

ractère de gravité. Le nègre refit le pansement, et, deux heures après, Jack ne souffrait plus. Il se mit à la recherche de quelques aliments dans les environs, les lui apporta et l'obligea à se reposer. Au bout de peu de temps, Jack tomba dans un sommeil profond et réparateur. Bien entendu, les deux hommes n'étaient pas restés sur la route, exposés au soleil et à un retour offensif possible de la bande de la Treizième Main. Ali avait découvert une clairière environnée de buissons touffus, avait préparé pour Jack une litière moelleuse d'herbe et de mousse. Lui-même montait une garde attentive pendant le sommeil du jeune homme, qui dura jusqu'au soir.

Le soleil déclinait déjà quand Jack se réveilla. Il ne souffrait plus; ses forces lui étaient revenues, et il se sentait prêt à accomplir les plus grandes prouesses. D'ailleurs, la pensée de pouvoir délivrer bientôt Nicole le transportait et lui aurait fait faire des miracles. Il voulait partir immédiatement. Mais Ali dut le rappeler à la raison :

— D'abord, monsieur, il fait encore beaucoup trop jour. Et puis la première chose, à mon avis, c'est de vous restaurer encore. Nous allons avoir à fournir un effort terrible, il faut que vous soyez en possession de toutes vos forces. D'autre part, nous ne pouvons pas nous embarrasser de provisions. Nous aurons besoin d'avoir les mains libres, pour le combat...

— Tu as raison, fit Jack. Et puisque tu parles de combat, faisons le recensement de nos armes. J'ai pris la précaution d'emporter le gros pistolet automatique, à huit cartouches. J'avais emmené vingt chargeurs dans la voiture, et j'en ai utilisé deux pendant la poursuite.

« André avait la même arme, avec cinq chargeurs. Je vais les lui prendre. J'aurai donc, au total, cent quatre-vingt-quatre balles à tirer, ce qui n'est pas mal. Et toi, as-tu ce qu'il te faut?

— Moi, maître, j'ai mieux que votre revolver! (Ali tira de sa ceinture un poignard court, à simple manche de bois.) Avec cela, je ferai du travail rapide et silencieux. Et c'est surtout le silence qui nous aidera dans notre entreprise. Souvenez-vous-en. Mais, pour plus de sûreté, voici un objet que j'ai acheté au village voisin.

Et le nègre mit sous les yeux de Jack, ébahi, une corde mince.

— Vous voyez, monsieur O'Connor, avec les nœuds que j'y ai faits, cette corde nous sera très précieuse, pour escalader un mur ou pour descendre rapidement d'un étage, dans le cas où la retraite nous serait coupée. Et maintenant, il n'y a plus très longtemps à attendre. Quand la lune paraîtra, nous pourrons nous mettre en marche.

— Décidément, le nègre pensait à tout, et son intelligence valait sa force. Avec un tel compagnon, Jack se sentit rempli de confiance et prêt à le suivre avec une foi aveugle.

Ils partirent enfin. Le chemin qu'ils avaient à parcourir était long et fatigant. Mais l'athlétique Ali semblait ignorer la fatigue, et Jack, ancien champion de cross-country, marchait d'un bon pas. Pendant le trajet, Ali raconta toutes sortes d'histoires à Jack, et lui fit maint récit pittoresque de son enfance, sous le ciel brûlant d'Afrique, de sa jeunesse mouvementée à Marseille et de ses aventures quand il était au service du vieil Ibrahim, si bien que leur marche solitaire à travers champs et forêts ne leur parut ni longue ni ennuyeuse.

Ils ne rencontrèrent personne : il est vrai qu'ils évitaient de longer les routes fréquentées, ne faisant que les traverser, qu'ils empruntaient les sentiers sous bois, les chemins de traverse, de sorte qu'ils passèrent inaperçus et raccourcirent considérablement leur route.

La région, d'ailleurs, semblait déserte, les villas étaient fermées à cette époque de l'année. Seuls, quelques sons de corne ou de klaxon leur rappelaient l'existence d'êtres vivants. Le spectacle était grandiose, surtout quand une éclaircie leur dévoilait la lune détachant son disque d'or au-dessus des lignes nettes des crêtes de l'Estérel. Mais Jack n'était guère d'humeur à contempler la nature. Il allait bon train, et plus d'une fois le nègre dut modérer son allure, afin d'arriver frais et dispos au but de leur expédition.

Soudain, au tournant d'une petite route, Ali

s'arrêta et, soigneusement, il inspecta les alentours.

— Nous sommes arrivés, murmura-t-il à Jack. A présent, il ne faut plus faire le moindre bruit. Je ne crois pas que ces fauves soient gardés; néanmoins, je vais me rendre compte s'ils n'ont posté personne en sentinelle.

Ali s'éloigna, d'un pas souple et silencieux. C'est à peine si Jack entendit craquer une branche ou des feuilles mortes sous ses pas. En avançant de quelques mètres, il vit, devant lui, la masse sombre d'un château du style féodal. Il tendit l'oreille, perçut le bruit des vagues venant se briser sur les rochers.

Ali, déjà, revenait. Un doigt sur les lèvres, il lui fit signe que tout allait bien.

Ils reprirent leur marche, lentement, avec précaution, vers la grille... Brusquement, un coup de feu retentit dans le calme de la nuit...

XIII

CHEZ L'ENNEMI

Un cri s'éleva, déchirant, qui les glaça d'inquiétude. C'était un cri de femme qu'on égorge. Il se prolongea durant quelques secondes, et ce fut de nouveau le silence. Au bout de quelques pas, le cri, une fois encore, retentit, plus net, plus rapproché. Il n'y avait pas de doute à concevoir, c'était bien une femme qui criait, qui appelait au secours. Jack perdit tout son sang-froid. Il crut voir Nicole se débattant au milieu des bandits, et s'élança. Mais au même instant, un poids énorme s'abattit sur son épaule et le cloua sur place. C'était Ali qui, de son poing redoutable, rappelait Jack à la notion du danger. Malgré sa vigueur peu commune, Jack se sentit paralysé par la poigne d'acier du nègre.

— Je vous en prie, monsieur! Restez calme et raisonnable, quoi qu'il arrive! Ne comprenez-vous pas qu'un mouvement irréfléchi peut nous faire découvrir? Et alors, tout sera perdu, y compris l'espoir de délivrer mademoiselle Nicole.

Pour elle, je vous demande de rester prudent et de ne bouger que d'accord avec moi. D'autant plus que, pour l'instant, nous ne pouvons entrer dans la place. Vous vouliez escalader le mur? Mais nous aurions échoué dès le début, si je ne vous avais retenu! J'avais oublié de vous avertir que les murs sont protégés par un fil électrique qui, au moindre contact violent, met en branle tout un système de sonneries. Vous voyez comme il convient d'opérer avec précaution.

« Si vous aviez cédé à votre impulsion, nous serions déjà au pouvoir de la Treizième Main.

— Tu as raison, une fois de plus, Ali. Mais n'as-tu donc pas entendu le coup de feu? Et ces cris?... Cette femme qu'on martyrise et qui demande secours... peut-être est-ce Nicole!... Ah! je te jure que si c'était elle, ils me le paieraient cher, ces assassins!

— Tranquillisez-vous, monsieur. Il est impossible que ce soit notre demoiselle. Car cette crapule, pour le moment du moins, n'a aucun intérêt à la maltraiter. Au contraire. Vous oubliez qu'il espère en tirer une rançon et qu'il la garde, en quelque sorte, comme un otage. Donc, ce n'est certainement pas elle. C'est très vraisemblablement une de ses malheureuses captives qu'il vient d'assassiner. Vous savez bien quel triste métier il fait, et qu'il tire le plus clair de ses revenus du commerce des femmes. Mais ne perdons plus de temps. Laissez-moi faire, suivez mes instructions, et surtout faites attention!

Prévenez-moi si vous voyez ou entendez quelque chose de suspect. Nous sommes, à présent, dans la zone dangereuse.

Le nègre sortit une paire de cisailles, fit un nœud coulant à l'extrémité de sa corde, et la lança adroitement au-dessus du mur. Il eut la chance de pouvoir la fixer, dès la première tentative, à une aspérité. Alors, avec l'agilité d'un chat, il se hissa jusque sur le bord du mur et coupa rapidement le fil électrique. Puis, juché sur le mur, il resta longtemps, inspectant et écoutant. Jack attendait, au pied du mur.

— Maintenant, monsieur, à votre tour! Grimpez vite et tâchez d'éviter que vos pieds ne fassent ébouler des pierres. Pas de bruit!

L'instant d'après, Jack avait rejoint le nègre sur la large muraille. Courbés, tous deux invisibles, ils regardèrent...

— Voyez, monsieur, là-bas, fit Ali, cette fenêtre éclairée. C'est évidemment bon signe...

— Comment, bon signe? Il me semble au contraire que...

— Mais non, c'est très simple. C'est certainement dans cette pièce éclairée que se trouvent en ce moment la Treizième Main et sa bande. Et voyez encore, à côté, il y a une autre pièce également éclairée : c'est dans cette dernière qu'ils ont dû commettre leur crime. C'est pourquoi je pense que la situation est bonne pour nous. En effet, s'ils sont tous rassemblés là-bas, les autres pièces du château doivent être vides,

ou bien leurs habitants doivent dormir. Donc, nous avons l'avantage de la surprise. C'est maintenant qu'il va falloir redoubler de précautions. Restez là, allongé sur le haut du mur. Je vais me laisser glisser doucement dans le parc, et dès que je me serai rendu compte qu'il n'y a aucun danger à proximité, vous viendrez me rejoindre, en ayant bien soin de détacher la corde, qui pourra nous servir encore.

Ali se laissa couler le long de la corde, avec légèreté, toucha terre sans le moindre bruit et disparut dans l'ombre. Quelques secondes plus tard, Jack entendit un sifflement léger et se laissa glisser à son tour.

Ils étaient chez l'ennemi, dans son repaire. Tout d'abord, les deux hommes se couchèrent à plat ventre sur le sol, et rampèrent, doucement, sans bruit, dans la direction du château. Ils avaient parcouru une centaine de mètres quand leur sang se glaça dans leurs veines. Un grognement féroce, puis un aboiement. Jack vit un chien gigantesque qui s'élançait sur eux.

— Nous sommes perdus! fit Jack en voulant se relever.

Mais Ali déjà bondissait, poignard à la main. Une seconde plus tard, l'animal tombait, la gorge ouverte, perdant des flots de sang. Le nègre se laissa tomber sur lui pour étouffer jusqu'au bruit de ses râles. La bête eut encore quelques soubresauts, le danger était passé.

— Ouf! fit Ali, j'ai eu peur qu'il ne fasse

plus de bruit. C'est déjà fort heureux qu'on n'ait pas entendu son premier aboiement. Sinon, c'en était fait de nous...

Toujours sur le ventre, ils continuèrent à s'approcher et se trouvèrent enfin au pied même de la bâtisse. Alors Ali se redressa, mesura d'un coup d'œil la distance du sol au premier étage, enroula sa corde à la manière d'un lasso et la fit tournoyer au-dessus de sa tête comme un cow-boy. Son bras puissant se détendit, et la corde alla, sans bruit, s'accrocher au saillant d'une balustrade. L'ascension commença. Ali grimpa le premier, Jack faisant le guet à terre. A son tour, Jack entreprit l'escalade, le cœur battant à se rompre.

Ils se trouvaient sur un balcon de pierre sur lequel donnait une fenêtre grande ouverte. Jack fit le geste de sortir sa lampe de poche, mais le précieux Ali sut le retenir à temps et lui fit signe de rester immobile. Lui-même pénétra dans la chambre, d'où il revint quelques secondes après.

— Pas un mot! Il y a quelqu'un couché dans le lit, murmura-t-il. Venez! Il faut le surprendre et surtout l'empêcher de crier.

Tous deux s'approchèrent à pas de loup. Effectivement, on entendait la respiration régulièrement cadencée d'un dormeur. Dans l'obscurité, on distinguait vaguement une forme. Ali se jeta sur le dormeur et le saisit à la gorge de la main droite, tandis que, de son autre main, il lui fermait la bouche. Jack aussitôt fit fonctionner

sa lampe et dirigea un faisceau lumineux sur le visage du dormeur. A grand'peine, ils retinrent tous deux un cri de stupéfaction : le dormeur était... une femme, une jeune fille, qui ouvrait de grands yeux effrayés. Elle était couchée, non pas dans le lit, mais sur le lit. Ses membres étaient garrottés et elle était dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Bien entendu, Ali relâcha son étreinte, lui dit quelques mots pour la rassurer et pour lui recommander le silence, et, sortant son poignard, il se mit en devoir de trancher les liens de la captive.

— Pas un mot! Pas un cri! Nous venons vous délivrer. Mais, au nom du ciel, évitez le moindre bruit! souffla le nègre.

Jack avait, sur l'instant, pensé que c'était Nicole. Un peu désappointé, il lui demanda :

— Qui êtes-vous? Comment vous a-t-on amenée ici?

— Je m'appelle Jeanne, répondit la jeune fille à voix basse, je suis de Marseille. Il y a deux semaines environ que j'ai été enlevée par des bandits. Plus exactement, ils m'ont tendu un piège dans lequel je suis tombée. Et maintenant, ils veulent m'expédier en Amérique du Sud, au Brésil, je crois. Je suis entre les mains de trafiquants, je le comprends maintenant... Je vous en supplie, venez à mon secours!... Aidez-moi!... Sauvez-moi... ou bien je suis perdue!

Et Jeanne éclata en sanglots silencieux.

— Rassurez-vous, mademoiselle, fit Jack. Nous sommes venus ici en amis et nous vous délivrerons. Mais calmez-vous et ne faites pas de bruit. Il y a de notre vie à tous. Nous ferons l'impossible pour vous sauver. Y a-t-il d'autres jeunes filles prisonnières ici?

— Avant-hier encore, j'en ai vu arriver d'autres. Nous sommes, hélas! nombreuses dans le même cas que moi. Si je ne me trompe, il doit bien y en avoir une vingtaine actuellement.

— Oh! et hier... n'en avez-vous pas vu arriver... ce serait une...

— Si, je crois, une brune au type oriental... Si, j'en suis sûre et je crois que...

— Quoi?... Que croyez-vous? s'écria Jack au comble de l'excitation. Que s'est-il passé?...

— Je ne sais pas très exactement... mais on a crié toute la journée, et puis ce soir... j'ai entendu un coup de feu...

Elle s'arrêta, car elle vit que la lampe semblait trembler entre les mains d'O'Connor, qui flageolait littéralement sur ses jambes.

— Vous... vous... ne pensez pas qu'on l'ait... qu'on l'ait tuée? articula celui-ci péniblement.

— Je ne sais rien de plus, monsieur. Tout ce que je suis vous dire, c'est qu'après le coup de feu, cela a été fini... je n'ai plus entendu de cris...

XIV

LA TREIZIÈME MAIN A L'ŒUVRE

Jack se sentit défaillir. Mais, de toute sa volonté, il se reprit. Une inquiétude mortelle à présent l'envahissait. Pourvu qu'il ne fût pas trop tard!... Mais non, cela ne pouvait pas être! Nicole était un otage beaucoup trop précieux, qui représentait — la Treizième Main le savait — un nombre considérable de millions. Il ne serait pas assez fou pour la maltraiter, encore moins pour la faire disparaître! Mais que Nicole, que sa pure fiancée se trouvât dans une pareille situation, cela remplissait Jack d'une colère et d'une haine que plus rien dorénavant ne pourrait apaiser. Désormais, il avait décidé de tuer son ennemi, celui d'Ibrahim, le meurtrier de sa belle-sœur, le ravisseur de sa fiancée... Passées, les hésitations! Etouffés, les scrupules! La volonté du vieil Ibrahim serait faite, et avec quelle joie!

Et si la femme qu'il aimait n'était plus de ce

monde, sa vengeance serait pire encore! La Treizième Main et ses complices payeraient cher ce dernier crime.

— Où se trouve leur lieu d'assemblée? demanda-t-il encore à Jeanne. Est-ce que vous connaissez bien la maison?

— Oui, on me l'a fait assez de fois parcourir! Si vous sortez par là, vous êtes dans un grand couloir. Faites alors une vingtaine de pas, vers la droite, et vous verrez une grande porte. Arrivés à cette porte, vous vous arrêterez. Seulement, elle est fermée et solidement cadenassée; je ne crois pas qu'on puisse l'ouvrir facilement...

— Nous allons voir cela tout de suite, dit Jack en s'élançant.

La poigne solide d'Ali l'arrêta net :

— Qu'allez-vous faire, monsieur? Vous montrer, frapper sur la porte, essayer de la forcer, et naturellement faire du bruit. Vous savez pourtant qu'au moindre bruit nous sommes perdus! Voyons, monsieur...

— Chut! l'interrompit Jack.

Et tous deux se figèrent dans l'immobilité absolue, retenant leur respiration.

On entendit distinctement un bruit de pas dans le corridor, puis des voix, plusieurs voix. Jack éteignit sa lampe, et l'obscurité, de nouveau, les environna.

— Vite, venez! dit le nègre à voix basse, ils ont sans doute entendu quelque bruit, et ils

viennent voir. Il faut nous retirer sans perdre une seconde...

Mais il était trop tard. On entendit une clé tourner dans la serrure, et les deux hommes n'eurent que le temps de se dissimuler derrière une immense armoire provençale qui occupait, à elle seule, la moitié de la pièce. La porte s'ouvrit brutalement, livrant passage à un homme tenant une bougie à la main. Jack serra la crosse de son revolver, tandis qu'Ali préparait son poignard. L'homme referma soigneusement la porte derrière lui, car le vent menaçait à tout instant de souffler sa bougie. Puis il s'approcha sans hâte du lit où la jeune fille faisait semblant de dormir, après qu'Ali eut eu la présence d'esprit de lui rattacher les mains. L'homme regarda la dormeuse d'un coup d'œil ironique, puis la secoua rudement, et, quand elle ouvrit les yeux, il ne put réprimer un ricanement de triomphe. Il était, à ce moment, dans le rayon visuel de Jack, qui constata, non sans étonnement, que l'homme portait un uniforme d'agent de police.

— Eh bien! ma jolie, tu me vois désolé d'interrompre ainsi tes rêves, qui doivent être merveilleux. A ton âge, et gentille comme tu l'es, on ne fait que de beaux rêves, n'est-ce pas? Ecoute-moi, le temps est précieux et j'ai une proposition à te faire qui pourra, je crois, t'intéresser.

Les yeux de Jeanne s'exorbitaient de terreur. Elle se mit à trembler de tout son corps.

— Alors, tu m'écoutes, ma poulette? Je n'ai

pas beaucoup de temps à te consacrer, car le chef se méfie terriblement et il faut que je fasse attention à moi. Tu as entendu parler de *L'Ile-de-Volupté*, je pense? Tu sais bien, c'est ce joli yacht qui se balance là-bas, dans la baie, en attendant... Tu sais aussi ce qu'il attend? Toi et tes compagnes, parbleu! Demain, ce charmant bateau doit lever l'ancre et vous emmener toutes là-bas, loin, sans espoir de retour. Et tu sais aussi quel genre de vie t'attend dans ces pays, au bout du monde... Je n'ai pas besoin de te donner de détails. Tu as dû lire plus d'une description, et tu sais comment on finit là-bas?... Eh bien, tu as la chance inouïe de pouvoir échapper à tout cela. Moi, je peux te sortir de cet enfer. J'ai pris mes renseignements, je sais que ton père habite Marseille et qu'il a beaucoup d'argent. Alors, voilà... Si ton ancêtre veut « casquer », s'il me lâche cent mille francs, je t'aide à t'évader. Ce n'est pas cher, tu sais! Tu vaux plus que cela... Alors? As-tu compris? Ecris tout de suite à ton père. Je porterai la lettre immédiatement et, s'il me donne la galette, je m'arrange pour que tu sortes d'ici avant qu'il ne soit trop tard. Ça te va?

Jeanne ne savait que répondre. Elle voulait dire quelque chose, les mots s'arrêtaient dans sa gorge, serrée par la peur et par l'émotion. Elle balbutia quelques mots inintelligibles. Dans sa cachette, Jack tremblait de fureur et de dégoût,

et songeait que sa Nicole subissait peut-être un sort identique.

— J'ai pensé à tout, reprit l'homme d'un ton persuasif. J'ai là, sur moi, du papier et un stylo. Je vais te délier les mains et tu vas écrire sous ma dictée. Mais ne perdons plus de temps...

Sans protester, machinalement, Jeanne obéit. Entre ses doigts tremblants, la plume avait peine à former les mots :

Mon cher papa,

Je suis tombée entre les mains de bandits qui ne savent pas ce que c'est que la pitié. Ils veulent m'embarquer sur un bateau qui part demain pour l'Amérique du Sud, à moins que tu ne consentes à me sauver. Contre un versement de cent mille francs, je pourrai m'évader. Je t'en supplie, donne cette somme au porteur de la présente et tu me reverras bientôt.

Ta fille désespérée,

JEANNE.

P.-S. — *L'homme que je t'envoie est honnête. Tu peux lui faire confiance. Mais surtout n'avertis pas la police, car, alors, tout serait perdu.*

— Bien! fit l'homme d'une voix satisfaite. Tu es une fille intelligente et te voilà tirée d'affaire. Au revoir! A bientôt! Dès que j'aurai l'argent,

je reviendrai et te délivrerai; mais si on ne me donne rien, tant pis pour toi!... Donne-moi l'adresse exacte de ton père...

L'homme plia soigneusement la lettre, cacheta l'enveloppe et la glissa dans sa poche.

Jack serra le bras d'Ali. Le moment d'agir était venu. Le nègre comprit et fit un signe d'assentiment. Au moment où le bandit s'apprêtait à quitter la pièce, Ali bondit comme un tigre. Il tomba sur l'homme surpris avec une violence irrésistible. De sa main gauche, il l'avait saisi à la gorge, et, de la droite, il lui porta un terrible coup de poignard dans la nuque. Sans un cri, sans un gémissement, l'homme expira foudroyé. Son sang coulait à flots. Il n'eut même pas un soubresaut d'agonie. La poigne robuste maintenait le cadavre debout pour éviter le bruit d'une chute. Jeanne retomba sur son oreiller, à demi évanouie, et Jack était livide...

— Je n'avais pas d'autre moyen, fit le nègre sans émotion. Ils sont trop nombreux, et puis, avec des voyous de cette espèce, il n'y a pas de pitié à avoir.

Puis, sans attendre de réponse, il se mit à dévêtir le mort.

— Que fais-tu donc là, Ali? demanda Jack, non sans étonnement.

— L'uniforme de ce type-là va vous servir, monsieur. Vous allez le mettre et, en vous voyant passer, les autres vous prendront pour l'un des

leurs. Nous pourrons ainsi les tromper pendant quelque temps...

Cette idée transporta Jack, qui s'empressa de suivre les conseils d'Ali. Le nègre étancha du mieux qu'il put le sang qui tachait l'uniforme, et Jack s'aperçut qu'il lui allait fort bien. Dans l'obscurité, on le prendrait certainement pour l'autre. Il enfonça profondément sur sa tête la casquette du mort et dissimula ses traits sous la large visière. L'illusion était parfaite. Alors, les deux compagnons ouvrirent la porte et se glissèrent silencieusement dans le couloir, après avoir recommandé à Jeanne d'observer le plus grand silence, quelle que fût la suite des événements.

Jack et Ali avançaient doucement. Le renseignement de Jeanne était exact. A vingt pas environ, ils trouvèrent la grande porte dont elle leur avait parlé. Elle avait dû rester ouverte, car, du couloir, on entendait déjà un brouhaha de voix qui s'élevait de la pièce... Par l'entrebâillement, il vit qu'elle était éclairée par une lampe à pétrole, ce qui favorisait singulièrement l'intention qui venait de germer en lui.

Rapidement, à voix basse, ils convinrent d'un plan. Ali devait rester dans le couloir, sur le qui-vive, et ne devait entrer dans la pièce que sur un signal, qui serait un coup de sifflet. Jack, la main dans sa poche droite, y dissimulait son arme chargée et prête à faire feu. Il poussa la

porte, entra vivement dans la grande salle. Au fond de la pièce, autour d'une table ronde, étaient assis trois hommes qui, à son entrée, dirigèrent vers lui leurs regards interrogateurs. Parmi ces hommes, Jack reconnut immédiatement la Treizième Main...

XV

LES CHEVALIERS

Jack fit un effort surhumain pour se dominer. Il avait devant lui, à portée de sa main, son plus cruel ennemi, assis sans méfiance à cinq pas à peine, une simple pression de l'index sur la gâchette de son revolver aurait suffi à interrompre la carrière criminelle de la « Treizième Main ». Mais Jack se souvint à temps des conseils de prudence prodigués par Ali. Certes, il lui était facile de tuer le chef. Mais la bande, vraisemblablement nombreuse, aurait évidemment réagi, et alors, c'en était fait de Nicole et d'eux-mêmes. Jack s'avança d'un pas et s'arrêta devant la table, immobile, comme un soldat venant aux ordres. La Treizième Main s'adressa immédiatement au nouvel arrivant :

— Alors? Est-ce que tout a marché à souhait? La petite a-t-elle écrit la lettre sans faire trop de simagrées?

— Tout marche bien, fit Jack en tâchant d'imi-

ter de mémoire la voix de celui qu'Ali venait d'expédier si prestement en enfer. Voici la lettre!

Il lui tendit l'enveloppe et s'assit de façon à rester en face de la porte, ce qui présentait pour lui le double avantage de garder son visage dans l'ombre et de surveiller la seule issue possible au cas où les choses tourneraient mal. La Treizième Main parcourut la lettre et ricana. Puis il la fit passer à son voisin de droite. Les hommes s'esclaffèrent :

— Quelle imbécile! Non, mais croit-elle réellement que tu vas la faire évader, dis, 3?

Jack se contenta d'un rire silencieux pour toute réponse.

— Et toi, 4, qu'en penses-tu?

Celui qui répondait à ce nom numérique était un gaillard solide, au visage orné d'une barbe légère. Il se tapa familièrement sur la cuisse en riant à gorge déployée.

— C'est un truc splendide. Vous pensez bien que le papa les lâchera tout de suite pour revoir sa fifille qui, malgré cela, ira là-bas. Ha! ha! ha!

Jack, pendant ce temps, réfléchissait. Que signifiaient donc ces numéros par lesquels la Treizième Main interpellait ses hommes? Une seconde de réflexion lui suffit. Il était évident que la Treizième Main ne voulait pas que ses complices se connussent par leurs noms véritables. De cette façon, aucune trahison n'était possible. Et dans le cas où elle se produirait, elle ne pouvait causer que des dégâts limités.

Et, de toute évidence, l'homme dont Jack avait revêtu l'uniforme portait le numéro 3, tandis que le voisin du chef avait le numéro 4.

— Evidemment, songeait Jack, c'est un système ingénieux. Mais ce n'est pas cela qui, cette fois, les sauvera de ma vengeance.

Cependant Jack se demandait où pouvaient être les autres bandits, car la bande, selon les dires du vieil Ibrahim, était fort nombreuse. La lettre circula de main en main et revint au patron qui la tendit à Jack et lui dit :

— Ecoute-moi bien, 3. Demain matin à la première heure, vers six heures, tu prendras la grande torpédo et tu fileras bon train jusqu'à Marseille. C'est 6 qui tiendra le volant. Il t'attendra devant la porte du papa à sa fifille. Dès que tu auras l'argent, tu reviendras ici, toujours à grande vitesse, parce que c'est toi que j'ai désigné pour partir sur l'*Ile-de-Volupté*. Le yacht lèvera l'ancre demain, à la nuit. Donc tu n'auras pas le temps de t'amuser en route. Cette fois, nous avons un chargement intéressant : pas moins de vingt-six belles enfants. Tu vois ce que cela va rapporter. Seulement, toi et 11, vous ne serez pas de trop pour veiller au grain pendant la traversée. D'ailleurs, le numéro 12 a reçu toutes les instructions.

— Bien, fit Jack, tout sera ponctuellement exécuté...

— Parfait! Ah! n'oublie pas de retirer ton uniforme. Je ne tiens pas à avoir d'histoire à

Marseille. Donc, entendu, n'est-ce pas? Et toi, numéro 4, tu sais... la jeune fille d'hier... Comment s'appelle-t-elle? Ah! oui, Nicole... Celle-là, nous la gardons. Donc ne la mélange pas au convoi de demain, parce que cette Nicole-là, j'espère en tirer gros... une rançon de reine. Et quand nous aurons touché la forte somme, j'en ferai ma favorite... jusqu'à ce que j'en aie assez. A ce moment-là, vous pourrez vous l'offrir, mes petits amis, à moins qu'on ne l'expédie, elle aussi, aux Amériques. Mais en attendant, que personne n'y touche! Compris? Hein? Tonnerre! C'est qu'elle est loin d'être laide, cette poulette, et, ma parole, je suis convaincue que personne encore...

Jack s'enfonçait les ongles dans la chair mais conservait son sang-froid. Il n'entendit pas la fin de la phrase, couverte par les gros rires des bandits. Mais il tremblait de rage.

— Quant à toi, 2, continua la Treizième Main, tu tâcheras de savoir ce qu'est devenu le jeune freluquet qui accompagnait cette fille. J'espère qu'il s'est rompu les os quand la voiture a capoté mais je n'en sais rien. Nous aurions dû l'emmener aussi, celui-là. Mais nous avons commis l'erreur de l'abandonner et il n'y a rien à faire maintenant; seulement, tu vas t'occuper de me le retrouver, de façon que j'aille lui rendre visite dès après-demain. Et s'il persiste à ne pas vouloir partager le « pèze », eh bien! c'est simple, je l'envoie, lui et sa chère Nicole, retrouver le

vieil Ibrahim, hé! hé! hé! Et maintenant, messieurs, il se fait tard. Je vais vous quitter, car je me sens terriblement fatigué. Bonne nuit et à demain matin.

Il fit un salut amical à ses hommes et sortit. Jack resta tranquillement aussi avec les deux autres et commença de griller une cigarette. Il savait que la Treizième Main ne se heurterait pas, dans le couloir, au nègre Ali, beaucoup trop malin pour ne pas avoir trouvé une cachette d'où il pourrait surveiller le chef des bandits.

Donc, l'esprit tranquillisé, Jack songeait uniquement à régler le sort de ses deux soi-disant collègues qui, semblait-il, n'avaient point de méfiance. L'entreprise était délicate, car il fallait agir rapidement et sans bruit. Or deux gaillards décidés comme les numéros 2 et 4 ne se laisseraient certainement pas supprimer sans une vive et bruyante résistance.

Soudain, l'agent « 4 » s'adressa à Jack :

— Tu sais, je ne t'envie pas du tout de te voir partir pour accompagner le convoi. Rien n'est plus assommant que cette traversée avec ce chargement de femmes. Je l'ai fait assez souvent et je ne tiens pas à recommencer. Et toi? Ce sera la première fois, hein?

— Oui.

— Oh! alors! Cela t'intéressera peut-être. Mais quand tu en seras à ta dizième ou douzième traversée, comme moi, alors tu en seras aussi lassé que moi... Mais assez bavardé. Je vais me cou-

cher aussi car je dois me lever de bonne heure. Bonsoir tout le monde!

Le numéro 4 prit sa casquette, car tous portaient ce soir-là un uniforme semblable, et se dirigea vers la porte. Jack réfléchit l'espace d'une seconde. La situation lui parut favorable. Avec le numéro 2 tout seul, cela devenait un jeu d'enfant, d'autant que l'homme était à cent lieues de se douter des intentions de son pseudo-camarade.

Soudain, on entendit, à travers la porte, comme le bruit d'un râle. Le numéro 2 bondit aussitôt.

— Qu'est-ce qui se passe ? As-tu entendu ? On y va, 3?

Et il se précipita vers la porte. Mais il n'eut pas le temps de faire un pas. Jack venait de lui asséner un coup terrible sur le crâne avec la crosse de son revolver. L'homme chancela, étourdi par le choc, plia les genoux, puis se redressa en hurlant :

— Au secours! Trahison!

Jack n'eut pas le temps de le saisir à la gorge pour étouffer ses cris, et il comprit le danger, mais trop tard. Son poing vigoureusement lancé atteignit promptement l'adversaire à la pointe du menton et l'envoya au pays des rêves. Puis il ouvrit précipitamment la porte en appelant Ali à voix basse. Le nègre surgit immédiatement à ses côtés, l'air furieux et désolé :

— Ça va mal, monsieur, très mal! Nous

sommes en danger... l'homme a crié... nous nous sommes trahis nous-mêmes...

— Et l'autre?

— Oh! pour celui-là, ne vous faites pas de souci. Il dort du sommeil éternel.

— Oui, mais que faire maintenant? Je crois que tu as raison, Ali, j'en ai peur...

— Maintenant, monsieur, il faut me suivre, nous allons essayer de fuir. Voulez-vous, nous allons longer le couloir...

Ils coururent pendant quelques mètres le long de l'interminable couloir. Ils arrivèrent à un tournant. Dans chaque angle se dressait une lourde armure de fer, comme en portaient les chevaliers d'autrefois. Mais au moment où ils passaient entre les deux armures, ils reculèrent épouvantés, n'en croyant pas leurs yeux, poussant presque un cri de terreur : les deux Paladins venaient de faire un tour complet sur eux-mêmes.

— Qu'est-ce que peut encore signifier cette diablerie? demanda Jack d'une voix tremblante.

— Ce que cela signifie? Je vais vous le dire, fit une voix ironique derrière lui. C'est un signal d'alarme qui indique que des étrangers se sont introduits indûment dans le château, que des individus se sont audacieusement permis de venir mettre leur nez dans les affaires où ils n'ont rien à voir, et ces gens là, selon les lois

qui sont en vigueur chez moi, nous les condamnons à mort!

Jack, dès les premières paroles, s'était retourné. Devant lui se tenait la Treizième Main, le visage contracté par un mauvais sourire.

XVI

UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Jack restait hébété, mais, déjà, Ali l'avait empoigné par le bras et l'entraînait. Il allait renverser la Treizième Main et l'écraser sous son poids quand l'autre fit un saut de côté en proférant un épouvantable juron. Le nègre gigantesque portait presque O'Connor, tous deux filaient dans la direction opposée aux armures, tâchant de découvrir une issue. Mais le château semblait s'être soudain réveillé et de toutes parts on entendait des voix, des cris, des pas. Le signal retentissait toujours, c'était comme une sorte de sirène aux hurlements lugubres. Jack et Ali continuaient leur course éperdue le long du corridor et étaient fermement décidés à vendre chèrement leur peau. Une porte enfin s'ouvrit et livra passage à un personnage que Jack reconnut sur-le-champ : c'était l'aimable M. Picot, le bavard et complaisant voyageur qui était monté

dans son compartiment à Dijon pour accomplir la besogne sinistre que l'on sait...

Il revit subitement l'affreux spectacle de Dolorès décapitée et ne pensant plus au péril qui le menaçait, il se précipita, fou de colère, sur Picot, tout surpris, lui appliqua son revolver sur la tempe en lui disant :

— A présent, je te tiens, canaille! Ta dernière heure est arrivée!

Les yeux du petit homme barbu trahirent une peur intense. Les paroles n'arrivaient pas à sortir de ses lèvres, ses dents claquaient bruyamment. Jack allait débarrasser le monde de cette vermine, quand Ali lui détourna le bras. Il avait une idée plus pratique. Il empoigna tranquillement M. Picot, le prit dans ses bras herculéens, comme s'il eût été un enfant, et continua la fuite, en faisant signe à Jack de lui emboîter le pas.

— Ne perdons pas de temps, monsieur, suivez-moi vite. Il faut sortir d'ici. Et toi, fit-il à Picot, tu vas nous guider, tu as compris? Et les doigts d'Ali s'enfoncèrent dans la gorge du bandit, sans doute pour mieux le pénétrer de ses volontés.

Celui-ci gémit :

— Par là, à droite, il y a une porte qui ne doit pas être fermée... ne serrez pas ainsi... oui... on peut s'échapper par là...

Jack s'assura immédiatement de la véracité de M. Picot. L'homme n'avait pas menti. La

main puissante d'Ali avait réussi ce miracle. La porte était ouverte, Jack s'y engouffra, suivi du nègre toujours chargé de son fardeau humain. Ils la refermèrent soigneusement et reprirent haleine. Jack fit fonctionner sa lampe pour pouvoir se reconnaître. Ils se trouvaient dans une grande salle, heureusement meublée, au centre de laquelle il y avait une table immense et sept ou huit chaises. De chaque côté, des fauteuils de cuir tendaient leurs bras confortables. Des tableaux de prix ornaient les murs et le plancher était recouvert d'un merveilleux tapis d'Orient.

— Où sommes-nous? demanda l'Irlandais.

— C'est notre salle de conseil! répondit Picot.

— Oui, mais la sortie? Il s'agit de cela et non pas de votre salle de conseil! Tu veux nous attirer dans un piège, crapule! mais ne va pas t'imaginer que tu y arriveras...

Et joignant le geste à la parole, Jack appliqua de nouveau le canon de son arme sur le crâne de Picot.

— Non! Non, monsieur! Je vais vous sauver, mais je vous en supplie, faites disparaître cet horrible instrument!

— Nous sauver! ricana Jack, eh bien! tu es au pied du mur. Et dépêche-toi, sinon...

Déjà les fugitifs entendaient les cris et les pas de la meute des bandits. Il n'y avait plus de temps à perdre. Jack remarqua, non sans étonnement, qu'aux quatre angles de la pièce se dres-

saient quatre chevaliers bardés de fer, identiques à ceux qui avaient donné l'alarme dans le corridor. Il voulut s'en approcher mais Picot l'arrêta par la manche :

— Au nom du ciel, restez tranquille, ne vous approchez pas des chevaliers si vous tenez à la vie, balbutia-t-il.

— Pourquoi? Qu'y a-t-il donc? Allons! parle et dépêche-toi!

— Ils sont chargés d'électricité et dès qu'ils entrent en contact avec quelqu'un ou quelque chose, il se produit un enclenchement et ils émettent une décharge électrique formidable qui tue même à distance.

— Pas mal, comme invention, mais le temps presse... montre-nous le chemin pour filer, sinon je te tue!

— Je vais vous le montrer, mais laissez-moi la liberté de mes mouvements.

Ali desserra son étreinte mais se tint prêt à le saisir au moindre mouvement suspect.

Le petit homme s'approcha de la table et se livra à une opération mystérieuse à laquelle Jack ne comprit rien, mais une seconde plus tard, tout le panneau gauche de la table glissa, comme dans une rainure, et découvrit une ouverture béante.

— Qu'est-ce qui se passe encore? fit Jack, l'arme au poing, prêt à tirer.

— Venez! Venez! Les voilà qui vont arriver.

Et Picot, suivi d'Ali et de l'Irlandais, se préci-

pitèrent. Picot pressa sur un bouton secret placé de l'autre côté du panneau et le panneau se referma aussi mystérieusement qu'il s'était ouvert.

En vérité, le spectacle qui s'offrit à leurs yeux était, pour le moins, désagréable.

Un peu partout s'amoncelaient crânes, ossements qui achevaient de pourrir sur le sol humide, en dégageant une horrible odeur de moisi. Le froid les saisit. Au milieu de cette pièce extraordinaire était érigée une guillotine, tandis qu'à droite et à gauche, leurs regards effarés distinguaient un gibet et un billot. Une hache tachée de sang complétait l'aspect fantastique de cette chambre des supplices où régnaient, par ailleurs, une propreté et un ordre méticuleux. Les ossements étaient soigneusement rangés en tas symétriques et les crânes se superposaient en pyramides.

— Au nom du Ciel, où nous trouvons-nous donc? demanda Jack d'une voix mal assurée.

Picot haussa les épaules :

— Vous êtes le premier étranger qui pénètre ici. Vous le voyez, c'est dans cette pièce que nous procédons à nos exécutions. C'est la chambre mortuaire, c'est le cimetière du château.

— Et tous ces débris humains, à qui appartenaient-ils?

— Aux ennemis du Club ou aux membres du Club à qui il est arrivé malheur!

— De quel Club?

— Mais celui des Treize Mains.

— Et vous, vous en faites partie?

— Bien entendu. J'ai le numéro 9.

— Ah! Et pourquoi ne portez-vous pas l'uniforme comme les autres?

— Parce qu'en ce moment, je ne suis pas de service. D'ailleurs, nous ne portons ce costume que pour donner le change au public et aussi pour égarer la véritable police. Nous ne le mettons qu'à certaines occasions...

— J'ai compris. Mais ne nous attardons plus. Voulez-vous, monsieur Picot, ou numéro 9, nous guider au dehors? Si nous sortons d'ici sains et saufs, je vous ferai cadeau de la vie. Vous pourrez retourner chez vos complices...

Le numéro 9 eut un sourire silencieux. Avec une pointe d'amertume, il répondit à Jack :

— Je vous remercie sincèrement de votre générosité, mais je n'ai qu'en faire. La vie, à présent, n'a plus le moindre charme pour moi, car je suis perdu dans n'importe quel cas, et je n'en ai plus pour longtemps...

— Et pourquoi cela?

— Tout simplement parce que je vous aurai sauvé la vie, la vôtre. Grâce à moi, vous en avez trop vu, beaucoup trop, monsieur O'Connor. J'ai été votre complice involontaire, et la Treizième Main ne pardonne pas, dans des cas semblables. Bientôt, mes os iront rejoindre ceux que vous voyez ici. Telles sont les lois d'un club. Mais partons maintenant! Si nous perdons du temps, la

retraite nous sera coupée. Voulez-vous avoir la bonté de diriger votre lampe par là... afin que je puisse soulever le couvercle.

Jack accéda à son désir. Il constata, non sans plaisir, qu'il y avait effectivement une issue. Par terre, un anneau était fixé à une dalle qui, une fois soulevée, démasqua l'entrée d'un escalier de bois.

— Laissez-moi passer le premier, fit le petit homme, et n'ayez nulle crainte que je me sauve... vous verrez vite pourquoi. Seulement, il faut que je vous avertisse. Nous arrivons maintenant à la partie la plus pénible et la plus dangereuse de votre évasion. Savez-vous nager, messieurs? Et vous croyez-vous en état de soutenir une lutte terrible à la vie ou à la mort? Car le souterrain que nous allons prendre débouche sur la mer mais il est barré par un petit lac qu'il faudra traverser à la nage. Or il est infesté de requins...

XVII

« L'ÎLE-DE-VOLUPTÉ »

Un bruit étourdissant étouffa la réponse d'O'Connor. Les poursuivants n'étaient plus loin. Ils cherchaient, de toute évidence, à démolir le panneau dont Picot avait dû déranger le mécanisme dans sa précipitation.

Ils descendirent tous les trois, en refermant la dalle sur leurs têtes. Picot ouvrait la marche, Jack le suivait de près, le doigt sur la gâchette de son arme. Ali restait à l'arrière-garde. Le couloir souterrain était noir et humide. On entendait le bruit de l'eau qui clapotait sur les roches. Leur marche était lente, car Jack tenait à ménager la pile de sa lampe de poche et ne l'allumait que par intermittences. Le gigantesque Ali devait presque se recroqueviller pour ne pas se cogner la tête sur les rochers. Tout d'un coup, le pied de Jack heurta une pierre, puis il sentit qu'il pénétrait dans l'eau, il en avait déjà jusqu'à mi-corps.

— Halte! s'écria-t-il, nous allons...

Mais il ne put achever : deux mains nerveuses venaient de s'aggriper à son cou et lui avaient coupé la parole. Picot cherchait de toutes ses forces à l'entraîner sous l'eau, avec l'intention évidente de le noyer. Jack résista désespérément. Il réussit à sortir sa tête de l'eau au moment même où la respiration allait lui manquer. Mais il avait malheureusement dû lâcher sa lampe et on n'y voyait plus.

— Ali! hurla-t-il.

— Me voilà, maître. J'arrive! Mais que s'est-il passé?

— C'est ce chien maudit qui a voulu jouer double jeu. Il a tenté de me jeter à l'eau et de me noyer. J'ai eu la chance d'en sortir et de le repousser. As-tu des allumettes sur toi?

— Un instant!

Ali fit flamber une allumette. Picot avait disparu comme par enchantement, comme happé par les roches, mais s'il n'y avait pas de Picot en vue, il y avaît par contre autre chose : ils virent à quelque distance une ombre noire et mouvante qui figea leur sang dans leurs veines. Ils virent un œil mauvais qui brillait d'une lueur sinistre.

— En arrière! s'écria Jack, reculons jusqu'au mur. Nous voilà dans de beaux draps! Cette fois-ci, nous sommes perdus!...

Ali conservait un calme impressionnant :

— Ne désespérez pas, monsieur! Les requins

ne me font pas peur. Autrefois, quand j'étais tout jeune garçon, je les ai approchés de près. Vous devez vous souvenir que je suis né à Dakar et là-bas ils pullulent dans la baie.

« Nous savons comment les éviter, et aussi comment les attaquer. Avec mon poignard, je me charge d'eux, à condition qu'ils ne soient pas trop nombreux... Ce qui m'inquiète bien davantage, c'est de savoir où nous sommes et surtout où a passé ce voyou qui nous a attirés dans ce guêpier.

Ali fit flamber une nouvelle allumette.

— En tous cas, il faut essayer d'en sortir... Tenez, monsieur, regardez là-bas. Je me trompe fort, si ce n'est pas Picot qui s'enfuit à la nage... par conséquent, la sortie doit être dans cette direction, c'est certain. Alors, allons-y ! Nous n'avons pas le choix des moyens, il faut le suivre.

Et Ali se débarrassant de ses vêtements enroula sa veste autour de son bras gauche et se mit à l'eau. Jack l'imita, mais non sans répugnance. Pour lui, c'était folie pure. Les squales allaient les dévorer avant qu'ils puissent trouver la mer libre.

— Ayez confiance en moi, monsieur !

— Mais comment échapper à ces animaux féroces ? Je me demande comment ils se trouvent ici...

— Ça c'est une nouvelle diablerie de ces bandits. Pour éviter une surprise du côté de la mer, ils ont réussi à amener quelques squales.

Cette Treizième Main est véritablement une créature de l'Enfer qui a pensé à tout. Mais en avant! Nous verrons bien!...

Jack le suivit sans grand espoir. Il avait du mal à suivre l'immense nègre qui nageait avec une vitesse extraordinaire, et pourtant il avait été plusieurs fois champion de natation en Angleterre.

La fraîcheur de l'eau lui calma les esprits, mais non ses appréhensions. Malgré la force et l'habileté d'Ali, O'Connor avait peur, peur des squales voraces et répugnants. A tout moment, l'un d'eux pouvait le happer, et alors tout serait perdu et fini à jamais. Soudain, un cri terrifiant le fit tressaillir, un cri d'un être humain frappé à mort... puis un remous... un clapotis... et de nouveau le silence.

— Ali, que se passe-t-il?

— Je ne sais pas, monsieur, mais il se pourrait bien qu'il soit arrivé malheur à notre ami Picot. Moi cela va et vous aussi, je pense?

— Oui, pour le moment! Mais il me tarde d'être sorti de là! Et les requins?

— Je crois que vous n'avez plus rien à redouter, monsieur! Ils sont occupés à présent à se partager les dépouilles du sieur Picot. J'ai bien peur que d'ici quelques minutes il n'y en ait plus trace.

Jack frissonna :

— Quelle mort épouvantable! Mais pas d'at-

tendrissement. Ali, il faut absolument que nous en sortions!

— Cela ne va plus tarder, monsieur; encore un peu de patience...

Ils nagèrent longtemps, très longtemps, une demi-heure, peut-être davantage, et soudain Jack qui avait rejoint le nègre entendit que ce dernier venait de heurter quelque chose de dur.

— Cette fois, monsieur, nous sommes sauvés! murmura le nègre. Nous sommes enfin en pleine mer. La lune va bientôt se cacher derrière les nuages et je viens de m'accrocher à un cordage. Donc, pas l'ombre d'un doute, nous venons de heurter la coque d'un bateau. Il se hissa prestement, par la force des poignets, et quelques secondes plus tard ses pieds foulaient le pont d'un navire. Puis il aida Jack à monter.

— Sapristi! jura l'Irlandais. Dieu seul sait où nous nous trouvons! Nous n'en finirons jamais. Qu'est-ce que ce bateau dont les feux sont éteints ? J'espère que nous n'avons pas échappé aux requins pour retomber dans les griffes des bandits?

— Chut! monsieur, pas de bruit! Soyez certain qu'il y a du monde à bord. Votre revolver est-il en état?

— Je l'espère mais je crains fort que l'eau l'ait fortement endommagé. Mais je suis aussi mouillé qu'un triton et du diable si je n'attrape pas une congestion pulmonaire de première grandeur! Si on visitait le bateau?

— Gardons-nous en bien, monsieur! Le mieux serait de nous reposer quelques instants à l'endroit où nous sommes, car nous en avons réellement besoin. On ne sait pas ce qui peut arriver et toutes nos forces peuvent être nécessaires. A peine Ali avait-il prononcé ces paroles prudentes que le hasard sembla lui donner raison. Une lumière émergea soudain dans le lointain et se rapprocha peu à peu. Le nègre l'observa avec une attention soutenue.

— Si je ne me trompe, monsieur, dit-il, voilà un bateau qui se dirige droit vers celui sur lequel nous nous trouvons. Et je serais bien étonné si ce n'étaient pas nos ennemis.

A ce moment, la lune réapparut, inondant la mer de sa lumière argentée. Ali se rendit compte qu'il ne s'était pas trompé. C'était un grand canot avec quatre hommes à son bord, qui faisaient force rames vers leur navire.

Jack comprit à son tour :

— Damned! s'écria-t-il. Sais-tu où nous sommes, Ali ? Nous sommes sur *L'Ile-de-Volupté!* Nous voilà bien!

Le canot n'était plus qu'à quelques brasses. Un « ohé! » retentit suivi d'un coup de sifflet strident et prolongé. Aussitôt le yacht s'anima. Jack et Ali se jetèrent à plat ventre et se dissimulèrent sous un canot de sauvetage.

— Ohé! répondit-on du yacht, en répétant les modulations du sifflet.

— Numéro douze! appela-t-on.

— C'est moi. Que se passe-t-il donc? fit une voix rauque.

Le canot abordait le yacht.

— Parez tout, capitaine. Préparez-vous à partir tout de suite. Il y a du danger dans l'air. Deux espions ont réussi à pénétrer dans le château. Heureusement, ils ont été pris par les requins. Mais le patron a peur et il veut embarquer immédiatement le chargement et qu'on parte sur le champ. Il y a quelque chose qui cloche, méfiance!

Le capitaine ne parut guère enchanté de la nouvelle. Il grogna quelques mots inintelligibles avec une mauvaise humeur qu'il ne cherchait même pas à dissimuler :

— Que le diable les emporte! articula-t-il enfin. Amenez-moi la cargaison et je lève l'ancre. Mais faites vite! Rien qu'à l'idée que la police rôde par là, j'en deviens malade!

XVIII

LA CARGAISON BLANCHE

Jack et Ali avaient tout entendu. Ils savaient à présent à quoi s'en tenir. Le canot vira de bord et repartit vers la côte, tandis que le capitaine, le numéro 12, descendait pour réveiller son monde et donner ses ordres. En peu de temps, ce fut un beau remue-ménage. On préparait, évidemment, la réception de la cargaison. Les deux hommes étaient perplexes, hésitants sur la conduite à tenir. Ils s'interrogèrent du regard. Fallait-il rester, disparaître, attaquer?

Le nègre, une fois de plus, prit l'initiative.

— Monsieur, dit-il à voix basse, je propose de rester ici. Je crois que nous allons enfin avoir une aventure intéressante... Et puis, n'oubliez pas le serment que vous avez fait à mon maître, à son lit de mort. J'ai l'idée que vous aurez, avant peu, l'occasion de le tenir.

— Tu as raison, Ali! Seulement, nous risquons gros. Si on nous trouve, ce sera la fin, et cette fois sans rémission...

— Mais on ne nous trouvera pas. Du moins pas tout de suite. Tenez, monsieur, juste au-dessus de notre tête, il y a une cachette magnifique, idéale. Nous allons tranquillement nous cacher dans ce canot de sauvetage et je suis bien sûr que nous commencerons le voyage sans qu'on vienne nous déranger...

— Ecoute, Ali, tout compte fait, non! Je ne veux pas partir. Il faut, avant tout, que je sache ce qu'ils ont fait de Nicole, c'est la seule chose qui compte pour moi et je ne crois pas...

— Chut! On marche là-dessous. Ce sont certainement les gens du canot qui reviennent. Il n'est que temps de gagner notre cachette. Venez vite, monsieur, dans une minute il sera trop tard...

Rapidement, ils se glissèrent sous la bâche qui recouvrait le canot de sauvetage et s'y installèrent le plus commodément qu'ils purent.

Il était temps.

Déjà les manœuvres de transbordement commençaient. Le canot était placé légèrement en arrière de la coupée et sur le même côté qu'elle, de sorte qu'en soulevant un peu la bâche il leur était facile de voir sans être vus.

Déjà des voix retentissaient, de lourdes plaisanteries se faisaient entendre :

— Attention! manœuvre autrement, mon gars, sans quoi tu vas te casser ta jolie petite figure!

— Au diable les escalades, ça n'a jamais été mon fort!

— Allons, les enfants! Oh! hisse!

Puis ce furent des pas pesants sur le pont. C'étaient les occupants du canot qui venaient d'aborder.

— Ce pauvre 4 fait vraiment peine à voir!... Les espions qui se sont introduits chez nous lui ont cassé les reins!... Mais ils l'ont payé cher, par Satan, et à l'heure actuelle leurs morceaux doivent être triturés au fond de l'estomac des requins...

Puis les voix s'éloignèrent. Ali risqua un œil curieux par l'entre-bâillement de la bâche. La lune avait de nouveau disparu derrière les nuages. Soudain, une lueur rouge s'éleva de la côte. C'était une fusée qui montait vers le ciel. Aussitôt, l'équipage entier se rassembla sur le pont.

— Que se passe-t-il encore, les gars? fit une voix, celle du capitaine.

Il saisit sa lorgnette et inspecta la côte qui, maintenant, était violemment illuminée.

— Que le diable m'emporte! rugit-il, s'ils ne mettent pas la vedette à moteur. Voilà le vieux lui-même qui va embarquer... il me semble qu'il doit y avoir du pétard, ce soir!...

C'était exact. On entendit le bruit du moteur qui se rapprochait d'instant en instant.

Cinq minutes plus tard, le pont frémissait sous les pas des matelots alertés et affairés, courant à droite et à gauche. A son tour, Jack regarda, le cœur battant.

Le spectacle le remplit d'horreur. Les pauvres filles qu'on expédiait, comme un vil bétail, à destination de l'Amérique du Sud, étaient montées à bord sans le moindre ménagement. Pour gagner du temps, on les attachait trois par trois à une corde munie d'un grappin et, suspendues dans le vide comme des colis, on les hissait brutalement à bord. Des hommes munis de lanternes et armés d'une garcette les attendaient, les accueillaient avec des rires ignobles et les poussaient dans la cale, où elles devaient séjourner durant la traversée. Malheur à celle qui n'allait pas assez vite au gré des brutes! Les cris de terreur se mêlaient aux jurons. Les coups de garcette pleuvaient sur les épaules nues. Jack et Ali assistaient, saisis d'horreur, à cet embarquement de marchandises humaines. La rage les étreignait mais il leur fallait serrer les poings et rester impassibles en attendant l'heure du châtiment qu'ils se promettaient d'infliger sans pitié à la sinistre bande.

Les pauvres filles se succédaient. Les unes se laissaient mener, résignées, accablées, abruties, comme un troupeau de moutons. D'autres criaient, révoltées, mais les matelots brisaient vite la résistance des audacieuses. L'une d'elles marchait, les yeux vagues, comme une automate. C'était Jeanne, ruisselante de sueur et tremblant de tous ses membres. Ils la virent disparaître à son tour par le panneau de la cale.

Tout d'un coup, Jack eut un sursaut et fit le

geste de sauter hors de sa cachette. Il fallut que le nègre l'entourât de ses bras puissants et lui fit presque violence pour l'empêcher de compromettre leur plan par ce mouvement de révolte bien compréhensible... car celle qui venait de monter à bord n'était autre que Nicole, sa fiancée. Et derrière elle, Jack vit apparaître la tête, puis le corps entier de son ennemi, de l'être qu'il haïssait le plus au monde : de la Treizième Main...

— Celle-ci, vous allez la conduire dans ma cabine et la garder à vue, fit la Treizième Main en s'adressant à un matelot athlétique.

— Bien, patron, à vos ordres!

Le transbordement était à présent terminé, la cargaison au complet. Le panneau fut refermé sur les malheureuses, les cordes halées, la coupée relevée. Le yacht était prêt à lever l'ancre. Les matelots gagnèrent leurs postes. Il ne restait plus que quelques hommes sur le pont. Bientôt on entendit le bruit caractéristique de la chaîne d'ancre sur son cabestan, les machines trépidèrent, le yacht vira de bord. Le voyage commençait.

La Treizième Main se trouvait à un mètre à peine du canot. Jack et Ali entendaient distinctement la moindre de ses paroles. Il s'entretenait avec le capitaine, en fumant un gros cigare dont la fumée montait jusqu'aux deux passagers clandestins.

— Ecoute-moi bien, numéro 12. Il faut gagner

immédiatement la haute mer à toute vapeur, tu entends? J'embarque avec vous.

— Dites, patron, est-ce que, par hasard, il y aurait du grabuge dans l'air?

— Est-ce que je sais! Je n'en suis pas plus sûr que cela, mais je me méfie. Cette histoire de ces deux types me donne à réfléchir! Ils ont étranglé le numéro 4. Quant au numéro 9 (c'était Picot), il a disparu sans laisser la moindre trace. Tout cela m'inquiète...

— Pourtant, 9 n'est pas un traître, voyons!...

— Non. Du moins je ne le crois pas. Mais je crains bien autre chose. J'en suis à me demander si les requins ne l'ont pas dévoré...

— Les requins! Sainte Mère! Et les autres? Ont-ils réussi à s'échapper?

— Oui, je le crois. Et le plus grave c'est que je ne sais pas du tout qui sont nos ennemis. L'un portait l'uniforme de 4, qu'ils avaient, au préalable, assassiné, et l'autre était un nègre gigantesque. Ils doivent rôder aux alentours. Mais, de toute façon, j'ai préféré prendre la fuite. Tu ne vois pas qu'ils aient mis la police à nos trousses! Les s...ds connaissent à présent une bonne partie de nos secrets et il m'était impossible de rester plus longtemps au château qu'ils peuvent envahir d'un instant à l'autre.

« S'ils reviennent au jour avec des renforts, ils trouveront le nid vide. Tiens! je ris en pensant à la tête qu'ils feront. Notre petit bateau n'est pas si mal équipé que cela. On n'est pas

complètement désarmé, hein? Et même un croiseur ne me fait pas peur. Nous avons de quoi le recevoir! Alors, mon cher, c'est toi maintenant qui as la responsabilité de tout et je te fais pleine confiance. Donc force tes machines et qu'on soit loin d'ici quand on s'apercevra de notre fuite.

— Entendu, patron. Il sera fait comme vous le désirez.

— Au fait, a-t-on inspecté le yacht ? Rien de suspect à bord?

— Rien, absolument rien. On n'a pas cessé de faire bonne garde.

— Eh bien! alors, tout va pour le mieux.

— Encore un mot, patron. Dites donc, elle n'a rien de laid la petite qui est montée en dernier, celle que vous avez fait conduire à votre cabine. Où avez-vous déniché ce petit minois-là?

— Celle-là, fit le manchot avec une certaine violence dans la voix, celle-là est à moi, à moi seul. Et je ne te conseille pas de tourner autour, ni toi ni personne. Ça pourrait vous coûter cher! Compris, n'est-ce pas? Il y a d'ailleurs suffisamment de choix comme cela à bord. Et si tu en désires une, ne te gêne pas, sers-toi. Mais quant à l'autre, tiens-toi-le pour dit, elle m'est réservée.

— Ne vous fâchez pas, patron, on n'y touchera pas. Ce que j'en disais, c'était histoire de me renseigner, vous le savez... Et maintenant, patron, je vais vous quitter, j'ai encore pas mal

de travail avant d'aller me coucher. Bonne nuit!

La Treizième Main resta longtemps sur le pont. On eût dit que le manchot était absorbé par une préoccupation secrète. Puis, de sa main unique, il fit le geste de chasser loin de lui de noirs pressentiments et descendit à son tour.

L'Ile-de-Volupté voguait vers les Amériques.

XIX

LA FIN DU CAUCHEMAR

Il y avait bien deux heures que le yacht filait. On était en pleine mer. Avant peu le jour allait se lever. A tour de rôle, Jack et Ali se relayaient pour surveiller le pont. Malheureusement, le quart était monté scrupuleusement. Peu à peu, lanternes et fanaux s'éteignirent, les bruits cessèrent et l'homme de quart se mit à arpenter le pont pour se réchauffer un peu, car l'air était vif et la brise commençait à souffler.

Ali saisit Jack par le bras :

— Maintenant, monsieur, le moment est arrivé. Nous allons jouer la grande partie et il faut réussir ou... mourir!

Ils sortirent de leur cachette avec des précautions infinies. O'Connor se laissa glisser sans bruit sur le pont dès que l'homme de quart eut tourné le dos; Ali le suivit, son poignard à la main. La lune, à ce moment, éclairait en plein le pont du yacht, et ils aperçurent l'homme de quart, à la poupe du navire. Il leur tournait le

dos et s'était arrêté. Appuyé au bastingage, à cent lieues de supposer un danger quelconque, le matelot bourrait sa pipe.

Par principe, Jack n'aimait point les solutions sanglantes, mais l'homme était un obstacle à leur plan. Ils se trouvaient dans l'obligation absolue de le supprimer s'ils voulaient sauver Nicole. Et puis, après tout, ne faisait-il pas partie de la bande des pirates, des assassins à la solde du manchot? Il ne pouvait donc s'agir de scrupules. Jack ne fit par conséquent rien pour retenir Ali, quand il le vit partir en rampant, le couteau entre les dents, vers ce premier gêneur. Tout d'un coup, le nègre bondit comme un félin, planta sans hésiter sa lame entre les deux épaules de l'homme, qui s'affaissa sans pousser un cri. Une seconde plus tard, les flots de la Méditerranée l'engloutissaient.

L'Irlandais avait détourné son visage au moment où Ali transperçait sa victime; c'était plus fort que lui : ces tueries à l'arme blanche l'emplissaient d'horreur, bien qu'il en comprît la nécessité. Quand il entendit le bruit du corps tombant à l'eau, il poussa un soupir de soulagement.

Ali lui fit signe de venir le rejoindre. S'abritant à l'ombre des canots, des cordages et des autres engins, ils continuèrent d'avancer en rampant. Ils arrivèrent bientôt à l'escalier qui conduisait à l'entrepont, du côté des cabines. Ali marchait en tête, Jack le suivait, revolver au

poing, tous deux prêts à tuer tout ce qui s'opposerait à leur passage.

Arrivés au corridor qui longeait les cabines, ils s'arrêtèrent un instant. Comment allaient-ils trouver la cabine de la Treizième Main, qu'aucun signe particulier ne permettait de reconnaître? Ils résolurent de se fier à leur étoile.

Partout le silence régnait, interrompu seulement par les ronflements sonores de l'équipage endormi.

Ils commençaient néanmoins à s'énerver et comprenaient bien qu'ils ne pouvaient pas prolonger leurs recherches dans ce couloir, où ils risquaient à tout moment d'être surpris.

Il fallait agir vite, se décider, entrer au hasard dans une cabine, quand, soudain, des cris s'élevèrent à l'autre extrémité du couloir. C'étaient ceux d'une femme hurlant au secours. D'un seul bond, Jack et Ali se précipitèrent et tentèrent d'ouvrir la porte, mais elle était fermée à clef. Ali, heureusement, eut une idée lumineuse :

— Patron! cria-t-il à travers la porte en contrefaisant sa voix, patron, venez vite! Il y a du danger...

— Qui est là? fit une voix furieuse.

— Numéro 12. Vite, c'est urgent!

— C'est bien! J'arrive tout de suite!

La clé tourna dans la serrure, la porte s'entr'ouvrit.

— Quoi?... s'écria la Treizième Main...

Mais il n'eut pas le temps d'achever que déjà

le nègre, d'une poussée irrésistible, rabattait la porte sur lui. Les deux hommes firent irruption dans la cabine, où les attendait un spectacle peu banal. Devant eux, réfugiée dans un coin, comme une tigresse dans l'angle de sa cage, Nicole, les cheveux en désordre, les vêtements en lambeaux, se tenait dans une attitude de défense désespérée; ses yeux exprimaient la haine et la terreur.

A l'angle opposé, la Treizième Main regardait, stupéfait, les deux intrus qui osaient envahir sa cabine. Son visage exprimait surtout une intense stupéfaction. Mais le bandit n'était pas homme à s'étonner longtemps. Une seconde plus tard, il avait repris pleine possession de soi-même et mesuré, d'un seul coup, la gravité de la situation.

Et les événements se précipitèrent dès lors avec la rapidité de l'éclair, le manchot porta son unique main à la poche de sa veste; mais, avant qu'il eût pu la ressortir, le nègre avait bondi, en poussant un cri, sur le ravisseur de Nicole, et, de son poignard, avait fait justice... La tête du manchot, presque détachée du tronc, s'inclina de côté dans une attitude à la fois hideuse et grotesque. Son rictus s'accentuait à mesure que sa face devenait exsangue. La bête fauve enfin était abattue...

Jack s'était immédiatement porté vers Nicole, qui semblait sur le point de s'évanouir, autant d'horreur que d'émotion. Il l'avait prise dans ses bras et lui murmurait à l'oreille des mots d'encouragement et de réconfort :

— Vite, vite, ma chérie! Viens avec nous! Il nous faut quitter sans tarder cet endroit maudit!

Mais il était plus difficile de mettre ce projet à exécution. Les cris de Nicole, l'assaut de la cabine, la chute du corps de la Treizième Main n'avaient pas été sans bruit, et l'équipage, inquiet, venait aux nouvelles... Cinq, six hommes sortirent précipitamment de leurs cabines et envahirent le corridor de part et d'autre, coupant la retraite au trio. Jack visa rapidement et fit feu... Un cri de douleur lui répondit, un des bandits s'affaissa et les autres disparurent, pour aller chercher du renfort et vraisemblablement des armes.

Jack et Ali eurent, par conséquent, une minute de répit, qu'ils mirent sans tarder à profit. Le hublot fut fermé hermétiquement. Mais quand ils voulurent verrouiller la porte, ils ne purent y arriver. En la forçant, ils avaient probablement endommagé la serrure. Comme il n'y avait pas une seconde à perdre, ils improvisèrent sur-le-champ une barricade, en utilisant tous les meubles disponibles de la cabine, lits, matelas, chaises, tabourets; puis, après avoir abrité Nicole du mieux qu'ils purent, les deux hommes attendirent l'attaque imminente, décidés à vendre chèrement leurs vies et celle de leur compagne.

Ali, furetant dans la cabine, avait trouvé, dans les placards, un certain nombre de boîtes de conserves, des bouteilles et des verres, et ils se restaurèrent rapidement, car ils n'avaient pas

mangé depuis la veille et les émotions successives avaient décuplé leur faim. Ils se jetèrent donc, avec une gloutonnerie pardonnable, sur une boîte de corned beef. Ali, d'un coup sec, décapita une bouteille poudreuse, emplit son verre et fit claquer sa langue en connaisseur :

— Regardez donc, monsieur, sur quoi je viens de tomber... Une bouteille de Château-Yquem... et de la bonne année... Cette canaille avait bon goût... Pour ma part, je...

Mais une salve nourrie lui fit lâcher le verre. L'attaque se déclanchait. Les bandits avançaient avec précaution dans le couloir, en tirant sans discontinuer, de façon à les empêcher de sortir. Puis ils firent le siège de la cabine.

Jack tira quelques coups de feu dans le corridor, au jugé, et probablement sans résultat effectif.

Comme la situation devenait critique, il importait avant tout de protéger Nicole, qu'ils firent allonger et qu'ils mirent à l'abri derrière une double épaisseur de matelas.

Les balles s'entre-croisaient dans la cabine, sifflaient autour de Jack et d'Ali, qui se défendaient de leur mieux et ripostaient avec la rage du désespoir. Mais il était évident que leur position était intenable, et qu'avant peu s'affirmerait la vanité de leur résistance. Les bandits disposaient d'un armement puissant. Ils avaient mis en batterie une mitrailleuse et balayaient le couloir, en même temps qu'ils transformaient la

porte en une véritable cible. Puis, lentement, ils progressèrent, sous la conduite du capitaine, qui les animait de ses cris d'encouragement.

La situation s'aggravait d'instant en instant, et Jack blêmit en constatant qu'il n'avait plus qu'un tout petit nombre de cartouches à tirer. Le revolver du nègre, qui n'était autre que celui qu'il avait pris sur le cadavre du numéro 4, dans le château, était devenu inutilisable... La fin de la lutte était proche...

La meute était tout près de la porte.

— Et que ferez-vous de nous, alors, dans ce cas-là? demanda Ali.

— On vous pendra à la vergue du grand mât! fut la réponse, au milieu d'un éclat de rire général.

Puis, ce fut la ruée. La porte vola en éclats; les débris et le montant s'effondrèrent à l'intérieur, entraînant la table et les chaises qui formaient une partie de la barricade. La face grimaçante du capitaine apparut aux yeux de Jack, qui lui déchargea son revolver entre les deux yeux. L'homme tomba comme un bœuf assommé, mais, au même instant, un projectile atteignit Jack à l'épaule; il s'affaissa à son tour, perdant son sang en abondance. Ali, n'écoutant que son courage, se précipita sur les assaillants, les martela de ses poings redoutables et fit un véritable massacre de ceux qui se trouvaient en avant. Mais il s'écroula bientôt, lui aussi, frappé de

trois balles. C'était fini. La résistance était brisée...

Les bandits, hurlant de joie, pénétrèrent dans la cabine, en piétinant leurs victimes.

Au moment de s'emparer de Nicole, évanouie derrière sa cuirasse de matelas, un bruit effroyable fit trembler le yacht et l'ébranla du pont à la cale.

Inquiets, les homme reculèrent.

De nouveau, le bruit retentit, suivi d'un choc terrible. On eût dit que le navire venait d'aborder un récif.

— Sauve qui peut! s'écria l'un des bandits. On nous tire dessus. C'est un obus qui vient d'éclater sur le bateau!

A ce cri, tous prirent la fuite, laissant Jack et Ali, sanglants, étendus à terre, tandis que Nicole, enfin revenue à elle, ouvrait de grands yeux remplis de terreur...

Elle examina la blessure de Jack, qui le faisait souffrir beaucoup et saignait abondamment, mais qui, heureusement, n'était que superficielle... Elle lui fit un pansement de fortune, puis elle se tourna vers Ali.

Le malheureux nègre gisait dans une mare de sang. Il était étendu sur le côté, et ses mains crispées comprimaient son ventre. Il paraissait souffrir atrocement. Il gémissait doucement, comme un enfant. Mais sa face noire prenait une teinte crayeuse de mauvais augure. Il avait reçu deux balles dans la poitrine, et une autre dans le

bas-ventre. Nicole lui prodigua ses soins, et Jack, bien qu'à demi-paralysé, l'aida autant que sa blessure le lui permettait.

Il se pencha vers son courageux compagnon, et lui serra longuement la main. Il se rendit compte très vite que le nègre était mortellement atteint et que la fin n'allait pas tarder. Emu jusqu'aux larmes, il voulut lui adresser quelques paroles d'encouragement et d'espoir. Mais Ali ouvrit les yeux, reconnut Jack et lui fit signe de se pencher vers lui :

— Monsieur, fit-il d'une voix faible, c'est fini pour moi... Je suis touché... je vais mourir dans quelques instants... Ecoutez... C'était moi l'homme de confiance de mon maître... Je vais le retrouver tout à l'heure... Je devais veiller sur vous et m'assurer que vous tiendriez votre serment. Vous l'avez tenu... Mon maître est satisfait là-haut... L'or... l'or...

Il eut une syncope de courte durée, puis il reprit, soutenu par une volonté indomptable :

« L'or... est enterré dans le jardin de la villa, à Marseille... sous le troisième palmier à gauche, devant la maison... à six mètres de profondeur... Il est à vous et à mademoiselle Nicole... Moi, j'ai fait mon devoir... je meurs content... Je... je m'en vais...

Et sa tête retomba, un tremblement l'agita. C'était fini.

Jack pleurait, Nicole sanglotait...

Un deuxième, puis un troisième obus s'abattirent sur le yacht, qui frémissait comme un chêne sous la hache des bûcherons.

— Vite, Nicole! s'écria Jack. Montons sur le pont. Nous ne pouvons plus rien pour notre brave Ali. Mais il faut que nous sauvions les malheureuses qui se trouvent emprisonnées...

XX

DONALD FERGUSSON

En arrivant sur le pont, Nicole soutenant son fiancé, ils furent témoins d'un étrange spectacle. *L'Ile-de-Volupté* était balayée par les feux croisés des projecteurs d'un petit navire dont on devinait la masse sombre à trois cents mètres à peine.

Sur l'eau, une multitude d'embarcations s'avançaient dans leur direction, ayant toutes à leur bord des hommes armés. Le yacht avait stoppé, l'équipage et les bandits s'étaient réfugiés dans l'entrepont. Quelques minutes plus tard, les barques s'amarraient, et Jack, à leurs cols bleus et aux pompons rouges de leurs bérets, reconnut les marins de la marine de guerre française. Un enseigne apparut sur le pont, escorté d'une patrouille de fusiliers. Immédiatement, O'Connor se porta à sa rencontre et lui fit le salut militaire. L'officier lui rendit machinalement son salut, le toisa des pieds à la tête, regarda ensuite Nicole qui arrivait.

— Qui êtes-vous, leur dit-il d'une voix rude, et que faites-vous sur ce navire?

— Je m'appelle Jack O'Connor. Je suis de nationalité irlandaise, et cette jeune fille est ma fiancée, mademoiselle Nicole Dubois. Comment nous sommes ici? C'est une histoire très longue, que je ne puis vous raconter... pour le moment, mais, c'est là la chose la plus importante, sachez que ce yacht appartient à une bande de trafiquants...

— Cela, nous le savons déjà, et aucun n'échappera à son sort. Voyez plutôt.

En effet, les marins, baïonnette au canon, poussaient devant eux ce qui restait de l'équipage et des compagnons de la Treizième Main, et les embarquaient dans leurs chaloupes.

— Comme vous pouvez vous en rendre compte, nous les emmenons à bord de notre croiseur, le *Montcalm*, et nous allons prendre le yacht en remorque. Quant à vous, monsieur, vous m'avez bien dit à l'instant que vous vous appeliez Jack O'Connor? Je me souviens parfaitement qu'il y a quelque temps, la police marseillaise recherchait un individu de ce nom, pour meurtre... Il était soupçonné d'avoir assassiné une jeune fille dans le rapide Paris-Marseille... Et puis, comment se fait-il que vous soyez revêtu de l'uniforme de la police marseillaise?

— L'histoire du meurtre ne tient pas un instant, répondit Jack; pour le reste, je vais vous expliquer la chose tout au long.

Et Jack fit à l'officier un récit complet de ses aventures, depuis le drame du rapide jusqu'à son équipée sur le yacht, en passant par son irruption dans le château de la Treizième Main, et sa fuite. Plus il parlait, plus le visage de son interlocuteur devenait fermé et prenait une expression de méfiance. De toute évidence, l'officier ne croyait pas un traître mot de cette étrange histoire. Quand Jack eut terminé, il lui répondit froidement :

— Monsieur, tout ce que vous me racontez là me fait l'effet d'un roman d'aventures merveilleusement imaginé, mais auquel vous me permettrez de ne pas ajouter foi. Ce serait vraiment être trop naïf ou trop crédule...

— Et pourtant, lieutenant, je vous affirme que tout ce que je viens de vous dire est l'expression de la vérité. Je suis d'ailleurs en mesure de donner toutes les preuves qu'on voudra de la véracité de mes dires. D'ailleurs, pour que vous sachiez exactement à qui vous avez affaire, voici mes papiers et diverses pièces d'identité... entre autres, ce document. Comme vous le voyez, en réalité, mon nom est Donald Fergusson, sujet fidèle de Sa Majesté Britannique, et j'ai le grade de capitaine dans ... l'Intelligence Service de mon pays.

« Le gouvernement de Sa Majesté m'avait chargé d'une mission secrète et m'avait envoyé enquêter, dans la région méditerranéenne, sur les agissements des trafiquants, et surtout sur

leurs organisations et ramifications internationales. Je devais faire une enquête très complète à ce sujet. Voici mon ordre de mission. Ceci vous convaincra-t-il davantage?

L'officier jeta un regard soupçonneux sur les divers documents que lui tendait Jack O'Connor. Après qu'il en eut pris connaissance, qu'il les eut lus et relus soigneusement, son visage perdit son expression de dureté. Un sourire aimable éclaira son visage et il serra cordialement la main de l'Anglais :

— Mon capitaine, je suis heureux de faire votre connaissance. Bien entendu, en ce qui vous concerne, les choses changent d'aspect et je me mets à votre disposition. Mais pourquoi, diable, ne pas vous être fait reconnaître tout de suite à Marseille? Comme les choses auraient été plus simples et plus faciles!...

— Sans doute, mon cher camarade. Mais je voulais agir seul, et la collaboration de votre police, pour précieuse qu'elle soit, ne pouvait que me gêner... J'ai eu la chance inouïe qu'en me fouillant, on n'ait pas découvert cet ordre de mission. Alors j'ai préféré courir mes risques tout seul et vivre l'aventure jusqu'au bout... La vérité, je le savais, finirait par éclater. Mais, lieutenant, je me permets d'attirer votre attention sur l'urgence qu'il y a à s'occuper des malheureuses emprisonnées à fond de cale, et que votre intervention a sauvées d'un sort ignominieux...

Bien entendu, le « chargement » de *L'Ile-de-*

Volupté fut remis rapidement en liberté. Parmi ces jeunes filles, Jeanne, qui ne pouvait croire à son bonheur, et qui sauta au cou de Donald Fergusson, qu'elle croyait mort depuis longtemps.

L'Ile-de-Volupté fut prise en remorque par le *Montcalm* et ramené à Marseille. La police était sur le quai et prit livraison des bandits, qui furent immédiatement transférés, menottes aux mains, et sous escorte, à la prison de la ville.

Donald Fergusson dut remplir diverses formalités, se rendre à la préfecture, où il refit ses déclarations, en présence du consul de son pays, qui lui reprocha, amicalement, de l'avoir, par sa disparition subite, plongé dans une mortelle inquiétude et surtout de l'avoir mis en posture délicate vis-à-vis des autorités françaises. Enfin, le préfet l'informa qu'il était libre et le félicita chaudement de sa conduite.

— Cependant, ajouta le haut fonctionnaire, il y a quelque chose que je ne m'explique pas encore : c'est le mobile du crime, de l'assassinat de la jeune fille... Elle s'appelait Dolorès Pinedo, je crois...

— Moi non plus. Je n'ai pas de précisions à ce sujet. Et je ne puis que me livrer à des hypothèses, assez plausibles, par ailleurs. Je suppose que la victime devait être en possession d'un secret important de la bande et qu'elle avait l'intention de le livrer à la police. Pour éviter son indiscrétion, la bande n'a pas hésité à lui

fermer la bouche de la façon tragique que vous savez. Comme le quartier général des bandits était à Marseille et comme ils savaient qu'elle s'y rendait, ils ont trouvé cette occasion favorable pour faire leur coup. Je suis sûr, d'ailleurs, qu'elle s'attendait à un attentat, et qu'elle connaissait son meurtrier. Sa nervosité au départ, ses supplications en cours de route en sont une preuve certaine.

— C'est vraiment bizarre! reprit le préfet... Autant que je m'en souvienne, elle vivait à Paris et y exerçait le métier de couturière...

— C'était, selon toute apparence, une « couverture ». En réalité, sa besogne devait être tout à fait différente. Mais vous le savez comme moi, monsieur le préfet... entre ces bandes qui se livrent des batailles incessantes et sans pitié, il y a souvent des mystères et des secrets que nulle police du monde, quelle que soit son habileté, ne pourra jamais tirer au clair. A mon avis, il est inutile de rechercher les causes du meurtre... Les gens du milieu savent se taire...

Ces dernières paroles de Fergusson n'étaient pas sans intention. Il ne tenait pas le moins du monde à faire savoir au policier que la morte était la sœur de sa fiancée, ni que sa fiancée était la fille d'un chef de bande notoire. Il préférait garder ces renseignements pour lui, cela lui paraissait plus sage. Il ne tenait pas non plus à raconter qu'il allait sous peu entrer en posses-

sion de la fortune du vieil Ibrahim. Ses affaires personnelles ne regardaient que lui...

Quand Nicole apprit la profession réelle de son fiancé, elle n'en fut pas autrement étonnée, ou, du moins, elle n'en laissa rien voir. Lorsque Donald en eut terminé, à Marseille, avec toutes les formalités et les démarches nécessaires, il retint deux places sur le prochain vapeur qui se rendait en Angleterre...

Sur le pont du bateau, accoudés au bastingage, Nicole et Donald devisaient tendrement.

— Mais, au fait, où nous emporte ce bateau? demanda Nicole en souriant. J'attends encore que tu veuilles bien me le dire!

— Chez moi, dans ma patrie, Nicole chérie... C'est là que nous nous marierons, après que j'aurai donné ma démission... Car c'est fini, je ne veux plus exercer ce métier!...

— Oh! mais, Donald, il fait très froid dans ton pays!... Et moi qui aime tant le soleil!...

— Tranquillise-toi, mon amour. Nous n'y resterons pas longtemps. Et quand nous serons mariés, nous irons où nous en aurons le désir, sans rien demander à personne... Nous aurons, je crois, suffisamment d'argent!

Elle lui prit le visage entre ses mains et plongea son regard dans les yeux bleus de Donald :

— Et tu m'aimes réellement, Donald?

Donald l'embrassa passionnément :

— Quelle question! Crois-tu que ce soit par

amour de l'aventure que je me sois délibérément jeté dans ce combat inégal avec la Treizième Main? Non, Nicole. C'était pour toi seule, tu le sais bien. Et maintenant que ce monstre n'est plus, jouissons en paix de notre bonheur!

Celui-ci n'allait pas être long!

XXI

LE PEINTRE ESPAGNOL

Trois ans s'étaient écoulés, trois ans de bonheur pour Nicole et pour Donald. Donald avait donné sa démission et n'appartenait déjà plus à l'Intelligence Service quand il épousa Nicole Dubois, peu de temps après son retour en Irlande. Il aurait bien voulu séjourner dans son pays, auprès de sa mère qui commençait à se faire vieille. Mme Fergusson n'avait pu qu'approuver le choix de son fils et s'était prise d'une très vive affection pour sa bru. Elle aussi aurait désiré conserver le jeune couple sous son toit et vivr eavec eux une ie exempte de soucis. Elle avait vu, non sans joie, son fils abandonner sa carrière périlleuse, et ceci la consola néanmoins de les voir repartir tous les deux, mais Nicole, malgré tout ce qui l'attachait désormais au pays de son mari, ne pouvait se résoudre dans à vivre dans cette contrée trop froide où le soleil était trop rare. Les deux époux entreprirent donc un long voyage de noces qui les mena de l'Egypte

aux Indes, des Indes en Amérique. Puis après un nouveau séjour, très bref, en Irlande, ils revinrent à Nice et prirent pour résidence le château du vieil Ibrahim, celui-là même où Nicole avait voulu se réfugier lors des premières menaces de la Troisième Main. Donald, à présent, avait tout ce qu'il n'aurait jamais osé espérer : une femme aimante et adorée, un foyer idéal et une existence somptueuse grâce à l'héritage fabuleux d'Ibrahim. Un parc merveilleux entourait le château qui dominait de haut les flots bleus de la Méditerranée. Une allée plantée de palmiers descendait doucement jusqu'à la mer, que surplombaient des terrasses successives, fleuries en toutes saisons. Donald ne laissait à personne le soin de s'occuper de ses fleurs et s'était révélé comme un jardinier de premier ordre. La richesse ne l'avait pas amolli et, toujours sportif, il avait fait aménager, au centre même de sa propriété, une magnifique piscine où, chaque matin, il prenait ses ébats avec Nicole. Ainsi le temps s'écoulait et les événements douloureux d'autrefois s'estompaient peu à peu dans l'oubli.

Le personnel du château était très nombreux et trié sur le volet. Donald avait pris à son service un majordome, Pierre, qui lui donnait toute satisfaction. Nicole avait engagé une femme de chambre nommée Jeannine et le malheureux André, mort au service de sa maîtresse avait été remplacé par un autre chauffeur du nom de Maurice. Enfin, Donald avait dû prendre à

demeure un jardinier qui s'occupait du parc et des potagers et parfois aussi des fleurs, quand Donald voulait bien le lui permettre. C'était un vieux bonhomme, solide et noueux. Du nom de Corou, qui avait été autrefois au service du duc de Clarency, dont les jardins étaient réputés dans toute la France. Une telle référence avait décidé Donald à l'engager avec un salaire princier.

Bien qu'ils n'aimassent beaucoup à sortir, Donald et Nicole ne vivaient cependant pas en reclus et faisaient souvent de longues randonnées dans les Alpes et en Italie. Ils venaient de passer près d'un mois à Alassio.

Au retour, Donald songea tout d'un coup qu'il était malgré tout trop jeune pour mener une vie désœuvrée et résolut de se trouver une occupation. C'était un homme fait pour l'action, pour la lutte, et sa luxueuse oisiveté commençait à lui peser.

En attendait, il se remit à jardiner avec ardeur et à soigner ses roses.

Il était dans sa roseraie, le sécateur à la main, quand il se trouva nez à nez avec son jardinier, le père Corou, qui, en tablier bleu, coiffé d'un chapeau de paille, s'apprêtait à arroser les pelouses du parc. Il fit un salut cordial, de la main, à son pacifique concurrent en horticulture et lui dit avec un sourire cordial :

— Eh bien ! papa Corou ! il me semble que je ne m'en tire pas trop mal. Qu'en pensez-vous ?

Est-ce que mes roses ne sont de pures merveilles ?...

— Pour cela, oui, monsieur ! Je suis bien obligé de reconnaître que, pour un amateur, vous en savez autant que le vieux professionnel que je suis...

— Et qu'y a-t-il de nouveau ?

— Pas grand chose, monsieur. Le temps passe et je ne rajeunis pas. Ah ! quand j'étais au service de M. le duc de Clarency, c'était évidemment autre chose. Il me disait souvent qu'il croyait bien qu'il ne pourrait pas vivre sans fleurs. Mais... j'allais oublier de vous dire quelque chose, monsieur ! Voilà, on se fait vieux, on perd la mémoire... Donc, hier, ou plutôt non, avant-hier, j'ai rencontré un jeune homme qui m'a demandé la permission de peindre, de faire un tableau d'un de nos parterres, et puis aussi parce qu'il y avait de la terrasse une vue unique sur la mer. Je lui ai répondu que vous seriez de retour aujourd'hui et qu'il n'avait qu'à venir s'entendre avec vous, parce que moi, n'est-ce pas, je n'ai aucune qualité pour donner des permissions...

— Vous avez très bien fait, père Corou. Je vous approuve entièrement. Et pourriez-vous me dire comment était ce jeune homme ?

— Mais comme un peintre, monsieur Fergusson. Comme ils sont tous au jour d'aujourd'hui...

— A-t-il demandé comment je m'appelais ?

— Oui, certainement. Mais ce qui m'a paru

un peu bizarre, c'est qu'il s'est surtout intéressé à Madame...

— Tiens, tiens... et qu'a-t-il dit exactement ?...

— Il m'a demandé si le prénom de madame n'était pas Nicole...

— Cela me semble peu banal. Ecoutez, père Corou ! Je rentre au château. Et si ce jeune homme se présente, vous voudrez bien me l'envoyer immédiatement. Vous avez compris ?

— Très bien, monsieur !

Donald entra à pos lents en réfléchissant tout en marchant. Puis, comme il avait à régler de nombreux détails intérieurs qui avaient été un peu négligés pendant son absence, il oublia totalement de raconter cette histoire de jeune peintre à Nicole. Il n'y songea de nouveau que lorsque Pierre lui présenta, dans l'après-midi, une carte de visite au nom d'Angelo Palero.

— Faites entrer dans le grand salon. Je viens dans un instant...

Quand Donald entra dans la pièce, il vit un grand jeune homme, assez pâle, qui se leva aussitôt et s'inclina profondément devant lui.

— Monsieur, lui dit-il avec beaucoup d'aisance, m'excuse de la grande liberté que j'ai prise. Comme ma carte vous l'a appris, je m'appelle Palero et je suis artiste peintre. Il y a huit jours, ou à peu près, j'excursionnais dans les environs avec quelques amis et j'ai remarqué votre château, qui m'a paru si merveilleusement situé que j'ai été pris du désir de vous demander

si vous vouliez bien me permettre de faire une ou deux portrades du coup d'œil qu'on a d'ici sur la mer. Comme vous ne me connaissez pas, voici mes papiers. Je suis un ancien élève de l'Académie des Beaux-Arts de Barcelone...

— Ah ! vous êtes Espagnol, monsieur ?

— Oui, monsieur. Je suis natif de Madrid et...

— Dieu, répondit Donald après avoir jeté rapidement les yeux sur les divers papiers que lui présentait le jeune peintre. Cependant, je voudrais vous poser une question...

— Je vous en prie, monsieur...

— Je voudrais savoir d'où vous nous connaissez, ma femme et moi...

— Ah ! c'est très simple. Je suis un ami intime du chef de la police de Marseille. Et un soir où j'étais invité chez lui, il m'a touché quelques mots de vos aventures dans la région. J'avais oublié d'ailleurs cette histoire depuis longtemps et je ne m'en suis ressouvenu qu'avant-hier, quand j'ai appris votre nom de la bouche de votre jardinier, qui m'a dit que le propriétaire de ce parc magnifique s'appelait M. Fergusson. Alors, pour éviter toute confusion, je me suis permis de demander à ce brave homme si Mme Fergusson ne portait pas le prénom de Nicole. C'était peut-être un peu indiscret de ma part et j'avoue avoir cédé à un mouvement de curiosité. J'ose espérer que vous n'êtes pas choqué et, si c'était le cas, je vous prie de bien vouloir agréer toutes mes excuses...

— Non, monsieur, tranquillisez-vous. Jl n'ai pas été le moins du monde offusqué, mais simplement intrigué. A présent, tout cela me paraît parfaitement normal. Et mon château et mon parc sont à votre entière disposition. Peignez tout ce que vous voulez, et aussi longtemps que vous le désirez. Mme Fergusson et moi-même, nous serons très heureux que vous veuilliez bien nous faire le plaisir de dîner avec nous un de ces soirs, et je pense que...

— Vous êtes trop aimable, monsieur. Je vous remercie infiniment de l'accueil que vous avez bien voulu me réserver...

Et M. Paléro se retira, tandis que Fergusson restait plongé dans une profonde méditation. Les yeux du jeune peintre, ces yeux particuliers, perçants, lui rappelaient quelque chose, quelqu'un. Il avait déjà vu, il ne savait où, ce regard dur, pénétrant comme une lame. Mais où et quand ?

Et, soudain, un sentiment pénible s'empara de lui. Sans pouvoir préciser la matière de son inquiétude, il sentit confusément qu'un danger rôdait autour de sa maison, qu'un danger inconnu et, par conséquent, d'autant plus redoutable, était sur le point de menacer son bonheur. Puis il se passa la main sur le front, comme pour chasser cette idée, qui ne reposait, après tout, sur aucune base sérieuse. Il raisonna froidement et finit par recouvrer sa tranquillité. Mais sa bonne humeur avait disparu. Sans sou-

dain se l'avouer, il n'était pas entièrement rassuré. Ce jeune Espagnol l'avait troublé... et pourtant le peintre était avenant, sympathique et d'une courtoisie peu commune... seulement, son regard... Ah ! s'il avait pu trouver où il avait déjà vu ces yeux... Mais Donald eut beau se torturer l'esprit, il ne réussit pas à percer ce mystère.

« Après tout, se dit-il, peut-être n'est-ce que le fruit d'une imagination troublée. Je n'ai peut-être jamais rencontré ce regard. Donald, old boy, vous vieillissez et vous faites comme le père Corou. Vous non plus vous ne rajeunissez pas... »

XXII

LE FLAIR DE PRINZ

Dès le lendemain matin, l'Espagnol se présenta à la grille du château avec son attirail complet : chevalet, toile, palette, pinceaux et boîte à couleurs. Il se mit au travail sans perdre un instant. Le père Corou le laissa entièrement libre de s'installer où bon lui semblait, car Donald lui avait ordonné de laisser M. Valéro circuler à sa guise dans le parc, et même de se mettre à la disposition du peintre.

Fergusson lui-même, matinal comme toujours, après avoir amoureusement soigné ses roses, se mit à la recherche de son invité. Il était accompagné de Prinz, son chien favori, un superbe Danois de trois ans, blanc moucheté de noir, qu'il avait élevé lui-même et qui le suivait comme son ombre. L'animal était fort comme un loup et ne connaissait que son maître. Il était de taille à étrangler un homme sans autre forme de procès, mais il ne l'aurait fait que sur l'ordre de son maître ou bien pour le défendre. Autre-

ment, il restait toujours silencieux, méfiant et sur le qui-vive en face d'un étranger, mais n'attaquant jamais le premier.

Cependant, quand, de loin, Fergusson aperçut le peintre installé devant son chevalet, il perçut un grondement insolite de Prinz. Le Danois semblait, contre on habitude, prêt à s'élancer sur l'étranger et paraissait en attendre l'ordre de la part de son maître.

Surpris, Fergusson imposa silence à son chien qu'il retint par le collier et s'approcha de l'artiste. Prinz s'arrêta quelques pas en arrière, s'assit sur son séant et ne quitta pas des yeux l'homme qui s'avançait en saluant Fergusson : il grondait sourdement mais sans arrêt.

— Qu'a donc votre chien? demanda l'Espagnol avec un soupçon de crainte dans la voix. Il n'est pas méchant, au moins, ce superbe animal ? Je crois qu'il tuerait facilement un homme ?

— Certes, répondit Fergusson. Mais n'ayez aucune crainte. Prinz m'obéit aveuglément. Vous allez voir... Ici, Prinz... donne la patte...

Le dogue obéit comme à regret, sans cesser ses grognements.

— Comme c'est bizarre, reprit Fergusson. Il doit être de mauvais poil ce matin. Je ne l'ai encore vu aussi hargneux...

Effectivement, le chien semblait devenir de plus en plus furieux et Donald, en s'excusant, se vit forcé de le ramener au château. Mais l'at-

titude de son fidèle gardien lui suscita certaine inquiétude. Donald, la veille, s'était senti mal à l'aise en face du peintre, et voilà que son chien, obéissant à son instinct, témoignait également de l'hostilité à son invité. Il y avait là quelque chose de bizarre et Donald, bien qu'il ne crût guère aux pressentiments, ne pouvait se défendre d'une certaine appréhension. L'Espagnol avait-il des intentions malveillantes que Prinz, averti par son instinct obscur, voulait dénoncer à son maître ? C'était trop stupide, à la fin !

Donald chargea Pierre d'attacher le chien et revint lentement à l'endroit où Paléro s'était installé. Le peintre s'était remis au travail.

— Excusez, je vous en prie, fit Donald, ce ridicule incident. Mon chien, d'ordinaire, est calme et obéissant. Mais aujourd'hui, on dirait...

— Je vous en prie, monsieur, répondit M. Paléro, j'aurais mauvaise grâce à vous en vouloir pour l'hostilité que me témoigne votre chien. Car, il n'y a pas à s'y tromper, sans vous, il m'aurait dévoré. Il faut donc en conclure que je ne suis pas sympathique. Il y a des gens qui prétendent cela de moi. Pourquoi une tête n'aurait-elle pas aussi ses sympathies et ses antipathies ?

Fergusson commençait à se sentir mal à son aise. Il tenta de donner un autre cours à la conversation et se mit à contempler la toile qui commençait à se couvrir. M. Paléro avait réel-

lement du talent et Fergusson, avec sa franchise accoutumée, lui en fit compliment.

— Vous avez merveilleusement rendu l'impression de grandeur qui se dégage de la mer à cette heure matinale...

— Oh ! monsieur ! ménagez, je vous en prie, ma modestie, surtout en ce qui concerne cette toile, qui est une simple pochade, sans prétentions. Par contre, chez moi, j'ai un certain nombre de toiles qui sont bonnes, je n'hésite pas à le proclamer, bien que j'en sois l'auteur...

— Chez vous, là-bas, en Espagne ?

— Non, monsieur, j'habite beaucoup moins loin, à Nice même. J'ai une petite villa du côté du mont Boron. Elle ne souffre évidemment pas la comparaison avec votre résidence princière, mais elle suffit amplement à mes ambitions...

— Je m'intéresse beaucoup à la peinture, interrompit Fergusson. Vraiment cette pochade, comme vous l'appelez, est excellente...

— Dans ce cas, monsieur, quand elle sera terminée, vous me permettrez de vous l'offrir en guise de remerciements pour votre hospitalité. Mais si vous vous intéressez à mon art, me feriez-vous l'honneur de venir me voir, un jour, dans ma maisonnette... J'y ai réuni une véritable collection, une galerie de tableaux où les miens figurent en bonne place, pourquoi ne le reconnaîtrai-je pas ? Certains d'entre eux ont été récompensés en diverses expositions. J'ai aussi quelques tableaux de maîtres étrangers...

— Oh ! mais cela m'intéresse énormément et j'accepte avec enthousiasme votre aimable invitation...

— Eh bien ! Monsieur, voulez-vous que nous convenions, dès à présent, d'un jour ?...

— Mais quand vous voudrez. En ce moment, toutes mes journées sont libres...

— Alors, demain, par exemple...

— Entendu !

— Vous me faites un grand plaisir, M. Fergusson. Je vous attendrai donc demain dans l'après-midi, et mon plaisir serait double si Mme Fergusson me faisait l'honneur de vous accompagner. J'habite la villa Case, tout près du port. Tous les gamins connaissent ma maison multicolore et vous l'indiqueront...

— C'est convenu. Et ensuite nous vous remmènerons au château, où vous nous ferez l'amitié de partager notre dîner !

⁂

Il se trouva que Nicole était légèrement souffrante. Elle s'était refroidie en sortant de son bain et elle ne put accompagner son mari. Fergusson aurait, dans ces conditions, préféré remettre sa visite, mais il avait promis au peintre de venir. Il résolut donc d'y aller seul.

Comme la distance était petite, il décida de s'y rendre à pied, ce qui constituait pour lui un excellent exercice. Le temps était magnifique, le

soleil n'était pas trop ardent, surtout à l'heure du thé, et la promenade lui ferait certainement beaucoup de bien. Il embrassa donc Nicole, siffla Prinz et partit d'un pas allègre. Ie comptait revenir au château vers sept heures du soir, avec le peintre. D'ici-là, Nicole se serait reposée et pourrait présider le dîner... Prinz gambadait, tantôt le suivant, tantôt le précédant, aboyant joyeusement... et Fergusson se serait senti parfaitement heureux s'il n'avait pas épousé brusquement le même sentiment de malaise qui l'avait étreint déjà l'avant-veille... Une question revenait sans cesse à son esprit qu'elle torturait. Où et quand avait-il déjà vu les yeux perçants dn peintre ? Quand diable un regard semblable avait-il pesé sur lui ?

« Décidément, je baisse, songea Fergusson. Voilà que je me mets martel en tête parce que ce M. Paléro a des yeux que je crois avoir déjà vus quelque part... Et quand cela serait... En quoi cela doit-il m'inquiéter ? Admettons même que ce regard me rappelle un souvenir désagréable, bien que je ne sache pas exactement lequel ? Est-ce que je deviendrais lâche avec le temps ? Non, tout cela est ridicule. D'ailleurs, mettons les choses au pire : qu'ai-je à craindre ? Je suis encore solide et robuste et, au château, tout le monde sait où me trouver... Et pourtant...

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'une demi-heure plus tard Donald sonna à la grille de la petite villa. Le peintre n'avait pas exagéré

en disant que sa maison était charmante et la première impression de Donald fut excellente. La villa disparaissait dans une véritable forêt de palmiers et sous un amoncellement de fleurs où dominaient des roses, moins belles, sans doute, que celles de Donald, mais cependant magnifiques. Il les regardait d'un œil de connaisseur quand il entendit des pas crissant sur le sable. C'était son hôte qui s'avançait vers lui, rapidement, le sourire aux lèvres et la main tendue.

— Je suis, monsieur, l'homme le plus heureux du monde puisque j'ai l'honneur de vous recevoir dans ma villa. Vous êtes ici chez vous, M. Fergusson. Voulez-vous me faire le plaisir de me suivre pour que je vous fasse les honneurs de mon home. Vous ne le trouverez évidemment pas aussi luxueux que votre château, mais chacun doit s'arranger selon ses moyens, n'est-ce pas ?...

Et tous deux, se faisant force compliments, gravirent les marches du perron.

Donald ne put s'empêcher d'admirer la sobriété et l'élégance de la villa minuscule : il n'y avait pas moyen de ne pas le reconnaître, le propriétaire était un homme de goût !

Prinz suivait son maître, docile et silencieux et, soudain, son attitude se modifia. Comme la veille, il fit entendre de sourds grognements, gronda et fit mine de se précipiter sur l'Espagnol. Donald n'eut que le temps de le retenir et de le

mettre en laisse, ce qui n'alla pas sans difficultés. L'animal se débattait, tirait sur la laisse et semblait vouloir empêcher Donald de pénétrer dans la maison.

— Je n'y comprends rien, fit Donald, voilà qu'il recommence la comédie d'hier. Et, généralement, il est tranquille. Du diable si j'arrive à...

— C'est vraisemblablement, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, parce que je lui suis antipathique. Mais, pour avoir la paix, je ne vois qu'un moyen. Je vais le faire conduire à la cuisine par mon domestique. Comme cela, nous pourrons visiter tranquillement ma galerie. Qu'en pensez-vous, monsieur ?

— Excelente idée, mais Prinz voudra-t-il suivre votre domestique ? Enfin, essayons toujours...

M. Paléro appuya sur le bouton d'une sonnette. Un homme parut qui produisit une impression assez défavorable sur Donald. L'homme était grand et fort.

— Emmenez, je vous prie, cet animal à la cuisine. Vous le ramènerez tout à l'heure, quand je vous sonnerai.

Mais le domestique n'osa pas s'avancer vers Prinz qui, les babines retroussées, découvrait une double rangée de crocs menaçants. L'homme n'insista pas et, sur un signe du peintre, il se retira.

— Vous voyez, M. Paléro, j'avais raison.

J'ignore ce qu'a ma bête, mais quand elle est ainsi en furie, il n'y a rien à faire...

— Alors, le mieux serait, je crois, que vous l'attachiez vous-même, dans le jardin, à l'un des palmiers...

— Cela, oui...

Et Donald fixa la laisse de Prinz au tronc d'un des arbres, au bas du perron. Puis il revint vers la villa, tandis que Prinz poussait des gémissements et hurlait lamentablement comme pour supplier son maître de ne pas l'abandonner.

— Et maintenant, fit affectueusement le peintre, je vais avoir l'insigne honneur de vous présenter mes chefs-d'œuvre. C'est par là, dans la pièce à côté... Je vous demande pardon de passer devant vous...

Fergusson suivit le peintre dans la pièce attenante, séparée du salon par une estère en rafia. A peine avait-il franchi le seuil que quatre poignes solides s'abattirent sur lui, le renversèrent, le réduisirent à l'impuissance et le ligotèrent... Prinz hurlait à la mort...

La surprise de l'Irlandais avait été telle qu'il n'avait pas opposé la moindre résistance. Quand il fut ligoté et ficelé comme un colis, le peintre s'approcha de lui et le regarda dans le blanc des yeux, le visage tordu par un rictus de joie haineuse.

— Me reconnaissez-vous, Jack O'Connor, alias Donald Fergusson ?

Les écailles tombèrent subitement des yeux

de Donald. Il venait, d'un seul coup, de se souvenir où il avait déjà rencontré le regard, ce regard qui lui était si pénible...

— Enfin, enfin, reprit le voix rauque de Paléro, enfin, voici l'heure que j'attends avec tant d'impatience depuis plus de trois ans. Enfin, je vous tiens en mon pouvoir, enfin, je tiens ma vengeance. Je vois, M. O'Connor, que vous commencez à comprendre. Vous avez deviné, vous avez reconnu mes yeux et, par conséquent, vous savez qu'il n' y a pas de pitié possible pour vous... Vous avez tué, vous serez tué à votre tour... de la main même du fils de votre victime... car mon père, vous l'avez bien compris... mon père... c'était la treizième main !... Enfin, je vais pouvoir tenir mon serment et apaiser son sang qui crie vengeance en versant le vôtre, monsieur Fergusson !

XXIII

IL NOUS FAUT UNE VENGEANCE TOTALE

Au cours de sa vie aventureuse, Donald s'était vu maintes fois en des positions critiques, de sorte, qu'avec le temps, il avait appris à ne jamais désespérer. Il savait toujours conserver le flegme qu'il tenait de sa race, et son sang-froid ne l'abandonnait jamais. Mais il se rendit compte immédiatement de sa fâcheuse position. D'abord, la surprise l'avait complètement paralysé. Et maintenant qu'il était, pieds et poings liés, au pouvoir de ses ennemis mortels, il ne pouvait même plus compter sur l'assistance de son unique défenseur puisqu'il avait eu la naïveté d'attacher lui-même son fidèle Prinz.

Beau joueur, Donald ne put s'empêcher d'admirer l'art diabolique avec lequel on avait su l'attirer dans ce guet-apens... Ainsi, M. Paléro, peintre espagnol, doué par ailleurs d'un grand talent, n'était autre que le fils de la treizième main, le digne rejeton du plus grand maudit qu'il eût jamais connu et combattu... Il compre-

naît à présent comment tout s'était passé, comment l'affaire avait été combinée... Il s'expliquait aussi que le jeune homme eût connu le prénom de sa femme... parbleu... comme tout s'éclairait... mais un peu tard, hélas !

Mais il ne s'agissait pas de revenir en arrière. Il fallait conserver un cerveau lucide et sortir de là, si c'était possible, toutefois...

— Avant tout, il nous faut nous débarrasser de cette sale bête, dit l'Espagnol. L'animal est dangereux et ses aboiements pourraient attirer du monde. Il vaut mieux que tout cela se passe en silence. Toi, 18, qui es un bon tireur, tu vas prendre ton revolver et m'abattre ce chien... Dépêche-toi...

Donald, en entendant cette appellation, ne put s'empêcher de frémir. Ainsi l'association comptait encore quelques membres et n'était pas définitivement anéantie. L'agent 18 était un petit homme à l'âge indéfinissable, dont la figure rusée portait les stigmates de tous les vices. Donald le vit armer un gros revolver, ouvrir la fenêtre et tirer dans la direction de Prinz. Le cœur de Donald se serra quand il entendit le coup partir... Un hurlement déchirant suivit la détonation. Prinz, certainement, avait été touché, et Donald, oubliant sa propre détresse, soupira en pensant à la mort de son fidèle Prinz, qui hurlait de douleur et de fureur.

Mais les aboiements ne cessaient point. Prinz n'avait pas été tué sur le coup. Il espéra, du

moins, que les brutes allaient abréger ses souffrances. Effectivement, le peintre se répandit en injures :

— C'est cela, imbécile, que tu appelles bien tirer... Il est propre, ton coup d'œil... Et maintenant, nous voilà dans le pétrin... L'animal n'est que blessé et il a trouvé le moyen de se détacher... et il fait un chahut de tous les diables... Pourvu qu'il n'attire pas l'attention de personne...

— Ne perdons pas de temps, chef. Il faut que notre vengeance soit totale... Et elle... cette Nicole...

— Tu as raison. Allons-y, et en vitesse. Il faut qu'elle meure sous les yeux de son tendre époux, et tout de suite. Ce ne sera qu'un jeu de nous emparer d'elle... Quant à celui-là, il est réduit à l'impuissance... Il peut attendre notre retour... N'est-ce pas, cher monsieur O'Connor, vous allez rester ici, bien sagement. Dans un petit quart d'heure, nous reviendrons avec votre délicieuse moitié... Vous ne voudriez pas mourir sans elle, je suppose...

Et les bandits s'éclipsèrent en éclatant d'un rire atroce...

Une terreur panique saisit alors l'Irlandais. Ainsi, ces monstres allaient s'attaquer à sa femme bien-aimée. Sous un prétexte quelconque, ils allaient la capturer et lui faire souffrir mille morts, sous ses propres yeux. Et il était là, ligoté, impuissant, sans espoir... Donald sen-

tait la folie lui monter au cerveau... Il savait bien que Nicole tomberait dans le piège, plus facilement encore que lui-même. Ils n'oseraient évidemment pas l'attaquer ouvertement, car ils étaient bien trop lâches, mais ils lui conteraient une histoire plausible et, dans quelques minutes, elle serait là...

Il n'y avait pas l'ombre d'un doute, la bande s'était reconstituée. Elle obéissait à l'Espagnol, au fils du chef d'autrefois... Elle devait évidemment se livrer aux mêmes trafics, commettre les mêmes crimes, avec la même cruauté... Comment Donald aurait-il pu soupçonner que la treizième main avait un fils ?... et quel fils ! Il paraissait bien digne de son père, celui-là ! Il avait été à bonne école... Donald pensait pourtant pouvoir vivre en paix, après que le malheureux Ali eût détruit le monstre et sa bande, et voilà que tout recommençait. Un répit de trois ans et c'était tout... La tête de Donald semblait devoir éclater sous le choc des multiples pensées qui s'y précipitaient. Il cherchait désespérément une idée, un moyen de se libérer, mais il ne trouvait rien. Cette fois, il n'avait pas, à ses côtés, son fidèle Ali... c'était fini... sans rémission, pour lui et pour Nicole.

Et Donald se sentit sombrer dans le découragement.

Un bruit violent le fit tressaillir. Les bandits revenaient sans doute avec leur proie. Non ! pourtant, c'était trop tôt. Ils n'avaient pas eu le

temps. Puis il entendit un aboiement joyeux, une masse claire se précipiter sur lui, le bousculant, le léchant, c'était Prinz...

Donald reprit espoir... il se tourna, comme il put et vit son fidèle animal qui saignait abondamment au garrot. La balle l'avait touché mais n'avait atteint aucun organe essentiel. Il se rendit compte instantanément comment Prinz était parvenu jusqu'à lui. La fenêtre était restée ouverte, dans la précipitation de la bande à courir au château.

Et comme sa prison était au rez-de-chaussée, ç'avait été un jeu pour le Danois...

Prinz sautait autour de lui, le léchait, jappait comme pour le rassurer, puis, soudain, il s'enleva d'un bond et s'échappa par la fenêtre, comme il était venu...

Alors Donald reprit confiance en son étoile... Les bandits ne pouvaient être encore de retour et son intelligent animal devait certainement avoir alerté les alentours. Alors, peut-être allait-on venir le délivrer et, s'il n'était pas trop tard, il pourrait arriver à temps et empêcher Nicole de tomber entre les mains de Paléro... Prinz était même parfaitement capable de filer d'une traite au château, de donner l'éveil aux domestiques, à Nicole... Allons, tout n'était pas encore perdu !... Mais le temps passait, les minutes semblaient des heures et personne ne venait, et Prinz avait disparu... Donald tenta l'impossible. Rassemblant toutes ses forces, bandant sa volonté

et ses muscles, les dents serrées, ahanant sous l'effort, il voulut desserrer ses liens, mais les canailles avaient travaillé consciencieusement... Il ne réussit qu'à s'enfoncer la corde dans la chair... Il n'y avait rien à faire... Où pouvait être l'Espagnol à présent ? Il était sûrement arrivé au château. Il devait parler à Nicole, lui raconter Dieu sait quelle histoire, la presser de venir le rejoindre. Qui sait même s'il n'était pas déjà sur le chemin du retour, avec sa proie innocente ?

Et rien, rien ne se produisait... Un bruit léger... comme des pas. C'était eux, cette fois, le gravier de l'allée criait sous une course précipitée. Son oreille exacte lui apprit qu'un homme seul s'approchait. Donc ce n'était pas encore Nicole, à moins qu'un des bandits ne vint en éclaireur.

L'instant d'après, on frappait brutalement à la porte, on l'enfonçait, Prinz était sur lui, pleurant de joie et, quand Donald put se soustraire aux démonstrations de l'immense Danois, il vit un homme de haute stature, aux traits énergiques...

— Que se passe-t-il donc ? fit une voix puissante ?...

L'instant d'après, ses liens tombaient. Le bâillon qui l'étouffait lui était retiré.

— Au nom du ciel, reprit la voix, pouvez-vous m'expliquer ?...

Donald se leva d'un bond. Mais l'émotion l'avait brisé. Il retomba. La défaillance dura

quelques secondes. Son libérateur le fit asseoir, tandis que Prinz emplissait la pièce de ses aboiements joyeux.

— Allons, nous voilà réunis. Racontez-moi ce qui s'est passé. Et appelez votre chien, qui paraît complètement fou !

— Oui, cela va bien, maintenant. Merci. Je vous dois la vie. On m'a attaqué...

— Attaqué ? fit l'étranger d'une voix incrédule. Puis, à l'idée d'être mêlé à une affaire criminelle, son visage se rembrunit.

— Je passais à deux cents mètres d'ici quand votre chien s'est précipité sur moi, sans que je puisse arriver à m'en débarrasser... Je me demandais s'il n'était pas devenu enragé... il ne m'a pas laissé poursuivre ma route et, par ses aboiements, m'a fait comprendre de le suivre... Et je vois que je suis arrivé à temps, on dirait...

— Monsieur, reprit Donald, vous me sauvez la vie. Je vous remercie. Partons d'ici, sans tarder. En route, je vous raconterai tout. Mais, pour Dieu, faisons vite, il s'agit d'arriver à temps pour empêcher un crime qui est sur le point d'être commis... Conduisez-moi au poste de police le plus proche, et je vous jure que vous serez récompensé comme personne encore ne l'aura été sur cette terre...

XXIV

ÉPILOGUE

Nicole, décidément plus souffrante, s'était un peu allongée. Elle sentait la fièvre la gagner et se désolait à l'idée de ne pouvoir faire les honneurs du dîner à l'invité de son mari. Elle aurait bien voulu accompagner Donald chez l'Espagnol qui, au dire de Donald, avait une physionomie intéressante et un talent réel. Elle espérait, malgré tout, à l'aide d'un calmant, être en état de le recevoir. Pour une fois qu'elle avait un hôte, elle était malade... c'était une malchance ! Elle somnolait quand on frappa à la porte... Pierre apparut sur le seuil :

— Je demande pardon à madame de la déranger, fit-il avec une certaine excitation dans la voix, mais il y a un monsieur qui insiste pour voir madame. Il dit qu'il est envoyé par monsieur et qu'il s'agit d'une affaire urgente.

Nicole s'inquiéta subitement. Malgré la migraine qui lui martelait les tempes, elle se leva aussitôt et se dirigea vers le visiteur. C'était,

bien entendu, un des hommes de la bande. Il s'était composé un visage grave et angoissé.

— Madame, balbutia-t-il, il vient d'arriver un grand malheur...

— Quoi ? mon Dieu ?

— Monsieur votre mari vient d'être la victive d'un épouvantable accident et M. Paléro m'envoie vous chercher...

— Mais que s'est-il passé ? Est-ce qu'il est...

— Non, madame, rassurez-vous. M. Fergusson n'est pas mort. Il n'est même pas en danger. Il a été sérieusement blessé, mais il va mieux et il vous réclame... En traversant la chaussée, il a été accroché au passage par une voiture et projeté sur le talus. La voiture de mon maître est dehors, et si madame veut bien venir tout de suite, nous allons retrouver M. Fergusson... il souffre beaucoup...

Nicole n'hésita pas une seconde. Elle suivit immédiatement le porteur de la mauvaise nouvelle. Le bandit s'installa au volant et la voiture démarra rapidement. Au bas de la côte, le peintre l'attendait, avec un visage bouleversé.

— Croyez-moi, madame, fit-il avec une mine navrée, je suis moi-même bouleversé... et je compatis beaucoup à votre chagrin. Fort heureusement, l'état de M. Fergusson n'est pas grave et tout danger est écarté. Voulez-vous avoir la bonté de me suivre. Je vais vous conduire auprès de lui. Il souffre, évidemment, mais je crois qu'il n'y a rien de très grave. Il est blessé à la tête,

mais ces sortes de blessures guérissent très rapidement... Veuillez entrer par ici dans cette pièce où nous l'avons transporté...

A peine Nicole avait-elle pénétré dans la chambre qu'il tourna rapidement la clé dans la serrure. Nicole le regarda, stupéfaite, sans comprendre. Où donc était Donald ? Elle entendit au dehors des éclats de rire bruyants et se rendit compte qu'on venait de l'enfermer.

Un horrible soupçon s'empara de la pauvre enfant. Elle comprit qu'elle venait de tomber dans un piège odieux. Mais Donald ? Où était-il ? Quel sort avait-il subi ? Elle-même, quel sort l'attendait ? En un clin d'œil, les aventures passées revinrent à son esprit et elle éclata en sanglots.

***

Le fils de la Treizième Main ne perdit pas de temps. Il se précipita dans la pièce voisine et constata, sur-le-champ, que son prisonnier ne s'y trouvait plus.

— La canaille s'est échappée ! hurla-t-il à ses complices. Vite... nous n'avons pas une minute de trop. Toi, 18, prépare la grande limousine, et amène-la devant la villa. Il faut que nous puissions filer dès que tout sera terminé. Le diable sait où se trouve ce maudit Irlandais et la police peut nous tomber dessus d'un instant à l'autre. 17, prépare les faux passeports et toi, 16, ferme les valises. Nous avons cinq minutes

pour tout cela. Si tout va bien, nous serons encore cette nuit à Gênes et nous pourrons nous embarquer à temps. Quant à celle-ci, je ne sais pas encore ce que nous allons en faire...

Les bandits se précipitèrent chacun à leur besogne respective. Paléro sortit hâtivement de son coffre tout l'argent qui s'y trouvait, ainsi que quelques papiers importants. Il fut interrompu dans ses préparatifs par l'irruption de 18 qui paraissait littéralement affolé.

— Que se passe-t-il encore ? Par Satan ! que veux-tu ? Tu devrais être à ton volant. Est-ce ainsi que tu exécutes mes ordres, chien ? Tu vas voir...

Mais il s'arrêta net en voyant le visage décomposé de son complice.

— Tout est perdu, patron, chevrota ce dernier. La police est là... la villa est cernée... nous sommes f...s...

— Nom de D..., hurla Paléro. Il se précipita à la fenêtre. Un coup d'œil le renseigna sur l'exactitude des paroles de son subordonné. Très calme, il redevint le chef audacieux et déterminé, le vrai fils de la Treizième Main.

— Ils ne nous auront pas comme cela ! Vite, alerte les autres. Mettez les mitrailleuses en batterie et amenez les grenades. Cela leur coûtera cher et ils ne nous auront pas vivants. Allez, à vos postes tout le monde !

Les hommes s'agitaient fébrilement. En un instant, la villa fut mise en état de siège. Les

portes furent verrouillées, les persiennes, d'une fabrication spéciale, servirent de meurtrières... Ou eût dit d'une forteresse s'apprêtant à repousser un assaut.

Décidément, le fils de la Treizième Main avait de qui tenir. C'était un vrai capitaine ! La décision de résister à outrance était prise.

Un officier de la police s'avança et intima l'ordre aux occupants de la villa de sortir et de se rendre sans conditions. Pour toute réponse, il reçut une salve de balles... La police dut battre en retraite pour attendre des renforts. On téléphona à Nice et, quelques minutes plus tard, les cars, bondés d'agents et de gardes mobiles armés jusqu'aux dents, venaient se ranger sur le bord de la route. L'investissement se fit rapidement. L'assaut allait pouvoir se livrer. La bataille s'engagea sans délai.

16 ayant commis l'imprudence d'entr'ouvrir une persienne, reçut une balle dans la tête et s'écroula, foudroyé. Le 15 le suivit quelques instants après; il tomba en hurlant de douleur, la moitié du visage emportée par un éclat de grenade. Le fils de la Treizième Main luttait avec l'énergie du désespoir. Il tirait de tous les côtés, sans arrêt. Mais il comprit bien vite que la partie, désormais, était perdue, qu'il allait succomber sous le nombre et sous la supériorité des armes des assiégeants. De sa troupe, il ne lui restait plus que deux hommes valides, les autres étaient

morts ou râlaient. L'heure de la défaite avait sonné.

— Mes amis! s'écria-t-il. J'ai une idée. Qu'en pensez-vous? Nous allons, dans quelques instants, être envoyés en enfer. Cela ne fait aucun doute. Mais il vaut encore mieux pour nous tomber courageusement que de nous laisser prendre et mener à l'échafaud. Vous êtes d'accord, n'est-ce pas? Donc, combat à outrance. Mais, quant à cette femme maudite, qui est la cause de tout le mal, il ne faut pas qu'elle en réchappe... Il faut qu'elle nous suive chez Satan. Allez me la chercher et je vais la tuer sous les yeux de son cher mari, que j'aperçois là-bas dans ce groupe. Allez!

— Riche idée, patron, au moins elle paiera pour tous. On y va!

Nicole se débattit, cria, mais que pouvait-elle faire, faible femme désarmée, contre ces brutes solides et déterminées? La lutte se prolongea quelques secondes à peine. Les bandits la traînèrent par les cheveux devant Paléro. Celui-ci était debout, son revolver à la main encore fumant. Il était couvert de sang et ne se soutenait qu'à grand'peine. Un projectile venait de lui traverser la poitrine.

Les hommes lâchèrent Nicole et se précipitèrent pour soutenir leur chef qui vacillait sur ses jambes. Il eut la force de jeter un coup d'œil féroce à la malheureuse femme.

— Allons, fais ta prière, si tu crois en Dieu.

Moi, je crois à Satan et... ta dernière heure est arrivée... je...

Un choc ébranla la porte..

— Les voilà! hurla Paléro. Ils arrivent! Et toi...

Il perdit une seconde à changer le magasin de son arme qui était vide. Ce court instant suffit aux assaillants pour défoncer la porte. Une masse gigantesque bondit sur Paléro, le saisit à la gorge. Nicole entendit comme un brisement de mâchoires et détourna les yeux. Prinz, le Danois formidable, venait de faire justice. Paléro et ses deux complices râlaient à terre...

***

Huit jours après ces tragiques événements, Donald et Nicole étaient sur le quai de la gare de Nice..

— Partir, c'est bien beau, mon cher Donald, mais où? Te souviens-tu? Te souviens-tu? Je t'ai posé la même question, il y a trois ans, sur le pont du bateau qui nous emmenait chez ta mère...

Donald caressa l'encolure puissante de Prinz qui se tenait sagement auprès de lui.

— Où? Je ne le sais pas encore, ma chérie. Mais loin, très loin. Il faut fuir...

— Ecoute, Donald, pourquoi quitter ce beau pays que j'aime tant, où le soleil est si beau...

— Nous irons ailleurs, Nicole, dans d'autres contrées ensoleillées. Mais nous ne pouvons pas rester ici. Je tremble à l'idée que la Treizième Main pourrait avoir encore un autre fils!... Je ne le crois pas, mais est-ce qu'on sait jamais!

« Viens, partons, et cette fois, j'en suis sûr, c'est le départ vers le bonheur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I	*Je n'ai plus qu'à mourir*	7
II	*Un voyageur comme tant d'autres*	15
III	*La Treizième Main*	23
IV	*Le Roi de Marseille*	35
V	*Les ennemis de M. Dubois*	49
VI	*Shéhérazade*	57
VII	*Nicole*	66
VIII	*Dans la gueule du loup*	76
IX	*Face à face*	87
X	*Inquiétudes*	94
XI	*La Treizième Main marque un point*	104
XII	*Sur la piste de guerre*	113
XIII	*Chez l'ennemi*	122
XIV	*La Treizième Main à l'œuvre*	129
XV	*Les Chevaliers*	137
XVI	*Une vieille connaissance*	145
XVII	*« L'Ile-de-Volupté »*	152
XVIII	*La cargaison blanche*	159
XIX	*La fin du cauchemar*	167
XX	*Donald Fergusson*	177
XXI	*Le peintre espagnol*	185
XXII	*Le flair de Prinz*	193
XXIII	*Il nous faut une vengeance totale*	203
XXIV	*Epilogue*	210

LES PUBLICATIONS
Georges VENTILLARD
ont créé pour vous

3 GRANDS HEBDOMADAIRES

MON FILM

la grande revue française
— illustrée du cinéma —

1 fr. le numéro

3 contes
20 articles
50 photos

DANS CHAQUE NUMERO

J E U D I

la belle revue française
- illustrée de la famille -

0 fr. 50 le numéro

3 contes
4 pages en 4 couleurs
10 articles

DANS CHAQUE NUMERO

M A R I U S

le roi des journaux gais
QUI RIT ET FAIT RIRE
tous les samedis
0 fr. 50 le numéro

LA SEMAINE RADIOPHONIQUE

paraît toutes les semaines sur

44 PAGES

sous couverture hélio

Un Roman de

H. ARDEL

et tous les PROGRAMMES EUROPEENS

EN VENTE PARTOUT :

- 0 fr. 60 -

LE NUMERO

DEMANDEZ

La Semaine Radiophonique

Imprimerie Industrielle,
7, rue du Sergent-Blandan,
Issy-Les Moulineaux.